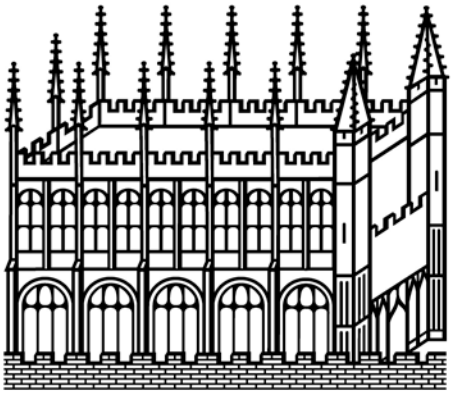


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

138 b. 1

138 b. 1

LA NOUVELLE POÉTIQUE.

LA FEMME AUTEUR.

ARTHUR ET SOPHRONIE.

LES SOUVENIRS DE FÉLICIE.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 NOV. 1934
OF OXFORD

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis,
Great Queen Street, à Londres.

LA NOUVELLE POÉTIQUE,

OU

LES DEUX AMANS RIVAUX DE GLOIRE.

CONTE MORAL.

LA NOUVELLE POÉTIQUE,

OU

LES DEUX AMANS RIVAUX DE GLOIRE.

CONTE MORAL.

C'EST une belle invention que les diligences, sur-tout depuis que tous nos chevaux sont à l'armée, et que toutes nos voitures sont vendues! Cependant la meilleure diligence, par exemple celle de Lyon, ne va gueres *diligemment* en hiver, lorsqu'il faut, dans le cours de la route, soutenir au moins un *combat* contre des brigands, verser ou s'embourber assez régulièrement chaque nuit, et s'arrêter dix ou douze fois par jour dans les cabarets ou chez les charrons! Quelle manière de voyager pour un amant qui, après deux ans d'absence, va retrouver sa maîtresse à Paris, pour l'épouser! . . . . . Ainsi parlait Clarville, dans la diligence de Lyon, quoiqu'il ne fût plus qu'à six lieues de Paris; mais plus on est près de

jouir d'un bonheur long-temps désiré, plus l'impatience s'accroît avec la vive émotion qui la cause.

Cependant on arrive à Paris à midi, Clarville se précipite hors de la diligence, prend un fiacre en criant : *rue de la Loi, n.° 30, et grand train !* Après avoir bien maudit les embarras, les charrettes, les cabriolets, Clarville se trouve enfin à la porte de sa maîtresse. Mademoiselle Eulalie de Fierval y est-elle ? demanda-t-il au portier. — Non, citoyen, mais elle rentrera pour dîner avec le citoyen son tuteur. — Je m'appelle Clarville. — Oh, oh ! nous vous attendions : entrez, citoyen. Clarville donne un louis au *citoyen* portier qui, par reconnaissance, s'empresse de le conduire à l'appartement de sa jeune maîtresse, et le laisse entre les mains de la femme-de-chambre d'Eulalie qui, en appercevant Clarville, fait un cri de joie et lui saute au cou. Oh ! que ma maîtresse sera contente ! dit-elle. — Ma chère Sophie, elle m'aime donc toujours ? — De tout son cœur. — Où est-elle ? — Au Lycée. — Voilà son fauteuil, voilà son écritoire.... mais je ne vois ni sa harpe, ni son chevalet..... Cultive-t-elle ses talens, peint-elle toujours ? —

Pas

Pas trop ; elle écrit ou elle lit. Tout le monde, à présent, aime tant la lecture ! on a tant de livres nouveaux ! Tenez, moi-même je lisais quand vous êtes entré. — Comment ! un roman ? — On ne lit plus que cela ; regardez ces tablettes de mademoiselle de Fierval, vous n'y trouverez que des romans et des comédies. Voulez-vous promptement vous mettre au fait de toutes les nouveautés ? lisez seulement les titres de ces ouvrages.... Ah ! en voilà un charmant : *Ennequin Bredouille*.... Et celui-ci : *Nigaudinet et Codindine* ; il n'y a pas là de prétentions à l'esprit, mais c'est bien drôle. Et puis *le Mariage de la Sœur du Diable, le Pied de Fanchette, la Cachette de mon Oncle*.... Oh ! ce que vous tenez là, c'est le recueil des comédies qui ont eu le plus brillant succès : *Cadet Roussel, Cri-Cri, Mesdames Angot, le Diable rose, le Duel de Bambin, Deux et deux font quatre, la Pomme de Rambour, la Martingale, Canardin*, etc..... Mais n'entends-je pas une voiture qui s'arrête ?.... A ces mots, Clarville jette sur une table le volume des chefs-d'œuvre dramatiques, et vole au-devant d'Eulalie : la présence d'un tuteur ne gêne point deux amans dont le mariage est projetée par leurs familles,

depuis plusieurs années ; ainsi Eulalie et Clarville ne dissimulèrent pas la joie qu'ils éprouvaient de se revoir après une si longue séparation. Eulalie regardait Clarville avec un plaisir inexprimable ; il avait passé aux armées presque tout le temps de son absence, il s'y était distingué, et rien n'embellit un amant aux yeux de sa maîtresse, comme des succès à la guerre. Le tuteur laissa les deux amans tête-à-tête dans le cabinet d'Eulalie ; Clarville remarqua avec attendrissement qu'Eulalie avait un peu perdu de sa fraîcheur, preuve non équivoque de constance et d'amour ! Eulalie avait souffert, avait gémi de son absence, rien n'avait pu la distraire de sa douleur ; en pouvait-il douter, elle était maigrie ! tandis que lui, plus d'une fois. . . . Quels remords se mêlaient à sa reconnaissance ! . . . Il est bien vrai que les veilles, les bals, les soupers, les fêtes contribuaient beaucoup à ce changement; mais tout fut mis sur le compte de l'amour, et sans fausseté, l'amour même n'a-t-il pas été cause du genre de vie qu'on a mené ? Quand on est mortellement affligé, ne doit-on pas s'arracher à la solitude ? ne faut-il pas se dissiper, faire des visites, donner des concerts, aller aux spectacles,

tacles, afin de ne pas succomber à sa mélancolie, et de se conserver à ce qu'on aime ? Hélas ! on chante, on rit, on danse, mais avec la mort dans le cœur, et par un effort sublime de sentiment et de raison. Voilà comment les amans, les époux, les amis de nos jours que le sort sépare, échappent à la consomption. Comme on n'avait jadis qu'une sensibilité commune, toutes ces distractions n'étaient pas nécessaires ; mais avec la manière actuelle de sentir, que deviendrait-on si, lorsqu'on éprouve un chagrin de cœur, on quittait le grand monde, on se retirait à la campagne, on se confinait dans un château? On n'y tiendrait pas huit jours, on y mourait. Voilà ce qui s'appelle aimer ! . . .

Après un entretien plein de tendresse et de charmes, après avoir fait une multitude de questions auxquelles il était inutile ou impossible de répondre, et mille petits mensonges sans lesquels l'amour n'existerait pas deux minutes, nos amans enchantés de la candeur l'un de l'autre, et comme tous les amans bien trompeurs et bien dupes, commencèrent à parler avec plus de calme, et de choses moins intéressantes. A propos, dit Eulalie,

j'ai une grande confidence à vous faire . . . — Comment ! et elle n'est pas déjà faite ? — Cela demande des préparations. — Des *préparations* avec moi ! . . . . — Mais oui . . . . vous allez être bien étonné. — Vous m'inquiétez . . . . — Je suis auteur. — Vous avez composé un ouvrage ? — Oui, et il est imprimé. — Je vous avoue naturellement que. . . . . — Cher Clarville, épargnez vous la peine de me répéter tout ce qu'on peut dire contre les femmes auteurs, je sais tout cela ; d'ailleurs, songez qu'il n'est plus question de m'empêcher de publier mes productions ; le mal est fait. — La modeste Eulalie rechercher la célébrité ! . . . Moi ! point du tout, je vous assure. Quand nous sommes jeunes et jolies, ce ne sont pas nos ouvrages qui nous rendent célèbres, c'est nous qui faisons la réputation de nos livres. Si dans la société, on trouve une femme spirituelle, on demande : *quel roman a-t-elle fait ?* Un ami donne le nom du libraire, les partisans de l'auteur font acheter l'ouvrage, on en parle deux jours dans cinq ou six maisons, et puis le livre est oublié pour l'éternité ; mais l'auteur reste inscrit sur la liste des femmes d'esprit ; liste immense ! Il n'est pas très-flatteur, j'en con

viens,

viens, de s'y trouver ; mais il est honteux de n'y pas voir son nom. Ainsi, ce n'est point par *amour de la gloire* que je me suis fait imprimer, c'est tout simplement pour ne pas me singulariser. — Et vous avez mis votre nom à la tête de votre ouvrage ? — L'usage est de mettre seulement son nom de baptême avec trois étoiles. — Pourquoi ne pas se déclarer franchement l'auteur de l'ouvrage qu'on donne au public ? Rousseau n'a t-il pas dit qu'un *honnête homme doit répondre de son livre ? Les honnêtes femmes* ne répondent de rien ; cela n'est-il pas plus prudent ? — Le pensez-vous ? — Je parle en général. Mais je veux que vous lisiez mon roman. — Je serai le plus mauvais de tous vos juges, car je serai le plus séduit.... Avez-vous ici ce roman ? — Oui, il est là, sur ces tablettes. — Grand dieu ! serait ce un de ceux dont je viens de lire les titres !... Juste ciel ! seriez-vous l'auteur de *Nigaudinet* et *Codindine?* — Rassurez-vous, je n'écris que dans le genre héroïque. Ecoutez-moi, Clarville, vous ne savez pas tout encore. — Vous êtes poëte ? vous avez fait un poëme épique ? — Il ne s'agit plus de moi, mais de vous. — Comment ? — Il faut aussi que vous fassiez un ouvrage. — Moi ! — Oui,

Oui, je l'exige absolument. — Y pensez-vous ? — Ce désir est le résultat d'une mûre réflexion. — L'étrange fantaisie !... Pourriez-vous, du moins, me dire pourquoi vous voulez que je devienne auteur ? — Afin que mutuellement nous n'ayons rien à nous reprocher. — Ah ! je vous proteste que, d'avance, je suis sûr d'aimer à la folie votre roman, et que je ne vous en parlerai jamais qu'avec enthousiasme. — Langage d'amant, je ne m'y fie pas. Je vous connais, Clarville, vous êtes quelquefois moqueur et malin, je veux être en fonds pour vous rendre vos épigrammes, si vous vous avisez d'en faire. — Ainsi donc, vous souhaitez que j'écrive comme on désire *un complice ?* — Précisément. Vos ouvrages auront autant de volumes que les miens. . . . Nous les ferons relier ensemble ; et, en parlant de nos productions, nous pourrons dire *nos œuvres.* — Phrase, en effet, très-convenable pour des gens mariés. Cependant, d'après les lois que vous imposez, je vous avoue que je craindrai horriblement votre fécondité, si vous vous avisiez, par exemple, de faire des *in-folio.* — Non, je me borne au *modeste in-12.* — A présent, dites-moi, je vous prie, combien vous avez fait de volumes, afin que je puisse travailler

travailler en conséquence ? — Mon roman n'est qu'en un volume. . . . — Ah ! je respire. . . — Oui, mais celui que je ferai maintenant en aura quatre. . . . — Quatre ! bon dieu ! . . . Je n'en puis rien rabattre ; mais je vous promets que ce sera le dernier. — Quoi ! ne pourriez-vous pas retrancher quelque chose ? — Impossible. C'est l'histoire de nos amours que j'écris. — Notre histoire ! mais je l'écrirai, moi, en quatre lignes. Dès notre première entrevue, je devins éperdûment amoureux ; vous m'autorisâtes à solliciter le consentement de vos parens, ils l'accordèrent, à condition que je ne vous épouserais qu'à mon retour de l'armée : je partis, me voilà. . . . . Comment pouvez-vous faire quatre volumes sur ce sujet ? — Par les réflexions, les développemens, les conversations. — Ce roman sera ravissant pour moi, puisque j'ai le bonheur d'en être le héros ; mais les lecteurs indifférens veulent un peu d'imagination, quelques idées neuves. . . . . — Eh bien, mon dénouement ? — Quoi ! quel dénouement ? — Ce qui se passe maintenant entre nous, l'entretien que nous venons d'avoir ensemble, et que je placerai à la fin de mon quatrième volume ; cela n'est-il pas très-neuf ? — Ah ! fort bien ; depuis une heure

que nous sommes réunis, vous composez votre quatrième volume ! — En amour, toutes les femmes, auteurs ou non, sont sur-tout occupées de l'idée de faire un roman. — Mais ne pourriez-vous pas, sans rien changer au vôtre, me dispenser d'écrire cinq volumes ? — Non, je ne veux pas mentir, et l'ouvrage est intitulé, l'*Auteur par Amour*. Il faut donc que vous le deveniez. — Cela est clair. Le pauvre Clarville eut beau s'en défendre, il fut condamné à fabriquer, tant bien que mal, deux ouvrages d'imagination, formant *cinq volumes*, et livrés à l'impression avant son mariage. Il plaisanta, se moqua, se fâcha ; mais Eulalie fut inflexible, et déclara nettement qu'elle ne l'épouserait qu'à cette condition. Elle avait du caractère et de l'obstination, elle était d'ailleurs aimable, piquante, riche et jolie ; Clarville l'aimait, il prit le parti de se soumettre à cette étrange volonté. Cependant ne sachant par où commencer, il s'avisa d'aller consulter un homme de lettres, de ses amis, nommé Dymas. Il fut un matin chez lui, et après lui avoir conté toute son histoire : Vous voyez, lui dit-il, qu'on ne me prescrit que de barbouiller une certaine quantité de papier ; on ne me demande ni un chef-

d'œuvre, ni même un bon ouvrage, on ne veut que se mettre à l'abri des sarcasmes qu'on redoute sur le métier et le talent d'auteur ; on ne serait même pas fâchée que je fisse une ouvrage détestable, on aurait alors sur moi une sorte de supériorité bien marquée. Tout cela pique un peu mon amour-propre. Si, par hasard, je pouvais faire un ouvrage agréable et très-supérieur à celui d'Eulalie, ce serait une jolie vengeance. J'ai peut-être du talent, que sait-on ? ce qui sur-tout me manque, c'est l'instruction, je n'ai point assez de littérature ; j'ai envie d'aller au Lycée de M. de la Harpe, qu'en pensez-vous ? — Bon ! répondit Dymas, vous ne prendriez-là que des principes et des idées gothiques, *nous avons changé tout cela.* La Harpe écrit comme du temps de Louis XIV : ce style là est un peu suranné. Mais tranquillisez-vous, j'ai ce qu'il vous faut ; je viens de finir un ouvrage qui nous manquait, et qui vous donnera, en quelques heures, tout ce que vous désirez. Il n'est pas encore imprimé, mais je vous prêterai mon manuscrit. — En *quelques heures.* . . . cela est surprenant. Et quel est le titre de cette ouvrage ? — *La Nouvelle Poétique du dix-neuvième Siècle.* Elle n'aura pas quinze

quinze pages d'impression, et quiconque l'aura lue une seule fois, sera, j'ose en répondre, tout aussi grand littérateur que moi. — Cela est incroyable. — Point du tout, quand on songe que depuis la révolution, on a très-sagement aboli, dans les divers genres de littérature, toutes les anciennes règles. — Comment ! toutes ? Et les vers ? — Il est vrai qu'il y a encore un petit nombre de gens de lettres qui n'ont pu se défaire à cet égard de la vieille routine ; l'abbé de Lille, la Harpe, Fontanes, Boisjoslin, Colin d'Harleville, Pieyre, et cinq ou six autres, ont encore la fureur de faire des vers à l'ancienne manière, mais vous sentez bien que cette petite faction ne l'emportera pas sur une multitude de poëtes qui ne font au vrai que de la prose négligemment rimée : enfin, nous sommes débarrassés de tous ces asservissemens puériles, nous n'avons plus de chaînes, et maintenant que l'esprit et le génie sont parfaitement libres, les chefs-d'œuvre se multiplient comme vous voyez. — A présent, je suis surpris que votre poétique ait quinze pages ; il me semble que vous pouviez la faire en deux lignes, puisqu'il suffirait de dire qu'il n'y plus de règles, et que chacun peut, sans nulle étude,

étude, contribuer suivant son goût à la *multiplication* des nouveaux *chefs-d'œuvre*. — Pardonnez-moi, il faut encore donner quelqu'instruction sur le goût du public, et sur la manière de composer. Voulez-vous que je vous lise quelques articles de ma poétique ? — J'en serai charmé. A ces mots Dymas ouvre un tiroir, en tire un petit cahier de papier, et le montrant à Clarville : Voilà ce que c'est, lui dit-il, *quinze pages !* il n'y a pas de verbiage là-dedans, mais le plan m'a prodigieusement coûté. Vous le trouverez bien conçu, et vous serez étonné de la précision et de l'énergie du style. Après ce préambule, Dymas toussa, se recueillit en silence un moment ; ensuite il lut pesamment ce qui suit :

De l'utilité de l'ouvrage, et du but de l'auteur.

Lorsqu'il se trouve dans une capitale, vingt-deux spectacles, et presqu'autant d'écrivains que d'habitans, il faut nécessairement simplifier l'art devenu vulgaire, afin qu'on puisse le cultiver facilement dans toutes les professions ; tel est mon but, et je déclare que toutes les *poé-*

tiques

tiques faites avant celle-ci, n'étaient bonnes que pour nos pères qui, comme on sait, n'avaient point d'*idées libérales*. La poétique d'Aristote, celle de Marmontel, l'Art poétique de Boileau, peuvent encore servir à des esclaves, mais moi, j'écris pour des esprits libres, j'écris dans le *dix-neuvième siècle!* ainsi, loin de vouloir donder des entraves au génie, je ne veux que l'affranchir, et lui rendre cette sublime indépendance de la nature qui peut seule développer toute l'étendue des talens.

Du style en général.

Il n'y en a plus qu'un. On écrit exactement de même l'histoire, un conte, un voyage, une lettre. Il est reconnu que ce que l'on appelait jadis *harmonie*, n'était au vrai qu'une puérilité ; ce n'est pas à *l'oreille*, c'est à l'esprit qu'il faut plaire : enfin, c'est une petitesse de s'assujettir aux règles du langage ; ce sont des hommes comme nous qui ont fait ces règles, nous avons le droit de les rejeter quand elles nous gênent, et cette heureuse licence produit une admirable variété dans les ouvrages, chaque écrivain se composant pour ainsi dire

dire une langue particulière, suivant son goût et son génie. Il faut être *profond* et *sensible* ; ce qui n'est pas aussi difficile qu'on le croyait jadis, puisque tous les auteurs modernes ont ce mérite. Une idée profonde est une idée qui *donne à penser*, et l'on peut dire, sans flatter nos moralistes, que souvent leurs idées donnent tellement à penser, qu'on y penserait toute la vie, sans parvenir à les approfondir entièrement.

De la manière d'écrire des Voyages.

On ne fait plus de description des villes, des monumens, des collections de tableaux, &c. ; mais il faut que le voyageur ne voye jamais une ruine ou un tombeau, sans faire des réflexions mélancoliques sur le néant des grandeurs, sur la fragilité de la vie ; il faut que, dans chaque forêt, il ait *une horreur religieuse*, *des extases* sur toutes les montagnes, sur les coteaux et dans les prairies, *des souvenirs de sa jeunesse* s'il a quarante ans, ou de sa *maîtresse* s'il n'en a que trente ; il doit tous les matins, au lever du soleil, s'animer et s'enthousiasmer, et s'attendrir tous les soirs : il ne peindra ni

les lieux, ni les mœurs, mais il rendra compte de toutes ses sensations.

Des Romans.

Quand l'intrigue, les plaisirs et la dissipation ne permettent ni de réfléchir, ni de travailler une heure par jour, on a un moyen très-facile de faire un roman fort agréable en trois semaines tout au plus : c'est de feuilleter les vieux romans, et d'en composer une jolie petite compilation. Il y a même des esprits hardis qui ne craignent point de mettre ainsi à contribution des ouvrages nouveaux ; cette manière est très-commode pour ceux qui manquent de temps et d'imagination ; mais quand on veut travailler dans le grand genre, il faut faire *un château*. Ce genre, nouvellement inventé en Angleterre, est très-à la mode parmi nous. On croyait autrefois que la terreur ne produisait des effets sublimes que lorsqu'elle naissait d'un grand intérêt, ou qu'elle y était unie ; telle est la terreur qu'inspire dans Macbeth, l'assassinat du roi, et dans Mahomet, le meurtre de Zopire. Mais nous avons pris un tel goût pour la terreur, que nous l'aimons pour

pour elle-même ; goût plein d'innocence, car c'est celui de tous les enfans ; le conte qui les effraie le plus, est toujours pour eux le plus attachant. Pour composer, dans le nouveau genre Anglais, un roman qui fasse frissonner pendant trois ou quatre volumes, il ne faut pas *faire un plan* au figuré ; il ne s'agit que d'en savoir réellement lever un comme un ingénieur. Il faut que le château soit grand et délabré, ce qui est facile à trouver en France, aujourd'hui ; c'est un avantage que nous avons sur les romanciers Anglais. Le littérateur se transporte dans le *château* qu'il a choisi, il en trace exactement le plan, et voilà les trois quarts de son roman faits ; cette opération terminée, il n'a plus qu'à promener son héroïne dans ce château, depuis la cave jusqu'au grenier ; il la conduit, la nuit, de chambre en chambre, dans les galeries, dans de vieilles chapelles, dans des ruines, et tout cela fait dresser les cheveux à la tête du lecteur le plus intrépide. Le littérateur, comme l'architecte, varie à l'infini *les plans* de ses romans, en variant la distribution des appartemens de son château. Ce genre est d'une simplicité si sublime, que l'auteur le

moins exercé peut, dès ses premiers essais, *s'égaler aux plus grands maîtres.*

Ici Dymas s'arrêtant : Je crois, dit-il, qu'en voilà bien assez pour vous donner une idée de l'ouvrage.—Assurément, reprit Clarville, mais une chose m'étonne ; c'est qu'un ancien encyclopédiste tel que vous, n'ait pas, dans cette nouvelle poétique, dit un seul mot de la philosophie ?—Mon ami, répondit Dymas, les beaux jours de la philosophie sont passés, et ne renaîtront jamais. Maintenant, le seul bon goût ne permet pas d'en faire l'éloge ; ses disciples les plus célèbres ont abandonné sa cause, qui, dans le vrai, n'est plus soutenable. Que pouvons-nous faire, quand nul libraire ne veut réimprimer Rousseau, Voltaire et Diderot, et quand les nouvelles éditions de Bossuet, de Fénélon et des autres se multiplient, et sont accueillies du public avec transport ?—Cela est, en effet, bien fâcheux pour la secte, car on adopte des idées nouvelles par enthousiasme, par légèreté ; mais c'est la vérité seule, guidée par l'expérience, qui peut ramener aux anciennes opinions, et quand on y revient, on s'y fixe.—C'est ce que je vous dis,

dis, notre règne est passé ; aujourd'hui, un livre impie tomberait dans la boue, et y resterait.—Quoi ! tous les efforts des plus beaux esprits de la France, tous leurs volumineux ouvrages, toutes leurs cabales pendant soixante ans, n'ont enfin abouti qu'à flétrir leur mémoire, et à rendre la religion plus respectable ! Leurs succès ont causé leur perte ; leur triomphe même a démontré le danger terrible de leur système ! Ne voyez vous pas une Providence dans tout cela ?—Je vous avoue qu'au fond du cœur, j'ai depuis plus d'un jour abjuré la philosophie.—Eh bien ! pourquoi vous en cacher ?—Se rétracter, se ranger du côté de ceux qu'on a combattus, convenir que les ouvrages qu'on a écrits pendant trente ans, sont remplis d'erreurs, cela est dur !—Mais cela serait si généreux, si grand, si digne d'admiration ! . . . . .—D'ailleurs, le public n'est plus engoué de la philosophie, mais elle a encore des partisans ; ces philosophes sans chefs et sans considération ont de l'humeur ; ce seraient des ennemis bien dangereux ! . . . . Mais revenons à ma poétique. Tenez, emportez ce manuscrit, lisez-le tout entier, méditez-le bien, et sous peu de jours vous serez fort en état de

devenir, en littérature, le rival de votre maîtresse. Clarville, très-satisfait, remercia son ami, et mettant dans sa poche la *Nouvelle Poétique*, il prit congé de Dymas, et fut s'enfermer chez lui, afin, de se livrer tout entier au travail qui devait lui procurer la main d'Eulalie.

Clarville suivit presque tous les conseils de Dymas, et comme il avait de l'esprit, il en mit beaucoup dans son roman. Il fit un ouvrage irrégulier, dénué de vérité, et par conséquent d'intérêt; mais il l'écrivit dans un *style coupé*, dont chaque phrase formait une épigramme ou une sentence, sinon très-juste, du moins nouvelle par le choix singulier des expressions. Aussitôt qu'il fut imprimé, il s'empressa d'en porter le premier exemplaire à sa maîtresse. Eulalie, charmée d'une telle obéissance, reçut ce présent avec l'espèce de supériorité que s'arroge un auteur qui croit avoir déjà fait ses preuves de talent, sur un auteur novice qui débute. Comment, dit-elle en souriant, avec une légère nuance de moquerie, deux volumes, et en si peu de temps!—Je travaillais par votre ordre!—De quel genre est l'ouvrage?—Mais j'ai tâché d'y mettre de la

variété ; il y a du sentiment, et quelquefois de la gaîté.—Fort bien ; mais, cher Clarville, je suis un peu fâchée que vous ne m'ayez pas consultée ; j'ai plus que vous l'habitude d'écrire, j'espérais qu'avant de le livrer à l'impression, vous viendriez me le lire.—Je voulais vous surprendre.—Allons, demain je vous en dirai mon avis.

En effet, aussitôt que Clarville fut sorti, Eulalie se mit à lire le roman ; elle s'attendait à le trouver très-inférieur au sien, et elle ne put se dissimuler qu'il était infiniment plus brillant : l'extrême surprise qu'elle éprouva, ressemblait beaucoup au dépit. Elle lut pendant une grande partie de la nuit ; le lendemain, elle avait la migraine et de l'humeur. Lorsque Clarville revint la voir, elle éprouva un léger embarras en lui parlant de son ouvrage ; cependant elle le loua extrêmement, mais elle fit plusieurs critiques. Clarville ne fut pas de son avis, et Eulalie, intérieurement, lui trouva un orgueil révoltant. Néanmoins, la tendresse et la galanterie de Clarville dissipèrent ces fâcheuses impressions. L'amour satisfait étouffa pour quelques momens la jalousie naissante d'auteur. Eulalie, d'ailleurs, se répéta que

cet ouvrage, composé par son ordre et pour obtenir sa main, serait à jamais un monument glorieux pour elle de la passion de Clarville, et qu'enfin les succès de son amant devaient aussi flatter son amour-propre. Elle se mit à travailler avec plus d'ardeur que jamais à son second roman, intitulé *l'Auteur par Amour*, c'était, comme on l'a dit, sa propre histoire, dont son mariage avec Clarville devait faire le dénouement. Eulalie se flatta que cet ouvrage surpasserait infiniment celui de Clarville, et cette idée lui donnait un désir passionné de le finir.

Le roman de Clarville fut, par la protection de Dymas, élevé aux nues dans tous les journaux, et il eut un grand succès. L'étonnement d'Eulalie fut extrême ; son roman n'avait pas fait la moindre sensation, et tout le monde parlait de celui de Clarville ! Eulalie ne pouvait écarter cette réflexion de son imagination. . . . . Elle ne put s'empêcher de dire à Clarville qu'elle était fâchée de *l'exagération* des éloges que lui donnaient les journalistes, parce que l'on pourrait croire que des amis maladroits avaient fait ces extraits. Bon ! dit Clarville, les envieux seuls diront cela. Cette réponse faite avec simplicité, parut à la mau-

vaise

vaise conscience de la jalouse Eulalie, une épigramme grossière et sanglante ; elle dissimula son ressentiment, mais son âme fut profondément blessée.

Quelques jours après, les deux amans soupèrent ensemble dans une maison où se trouvait rassemblée une nombreuse et brillante société. Toutes les femmes accablèrent Clarville de louanges. Dans ce nombre, était une jeune veuve, belle comme un ange, qui ne fut occupée toute la soirée que de Clarville. Ce dernier triomphait avec une joie franche et naïve qui parut insultante et ridicule aux yeux d'Eulalie. Clarville s'appercevant très-bien qu'elle était piquée de ses succès, fut choqué de ce sentiment ; il se permit quelques plaisanteries qu'Eulalie reçut avec aigreur. Alors, à son tour, il bouda : Eulalie affecta l'indifférence et le mépris, et Clarville, dans l'intention de la braver, se mit à table à côté de la jolie veuve. Pour deux amans les brouilleries ne sont rien, mais le refroidissement est bien plus dangereux. Eulalie était outrée, et néanmoins elle pouvait encore revenir à ses premiers sentimens ; Clarville avait pénétré son dépit secret, il connaissait toute la puérilité de

son

son amour-propre, il n'estimait plus son caractère, il la voyait sans illusion, il était presque entièrement guéri : d'ailleurs, très-piqué de n'obtenir d'elle que des louanges sèches et forcées, il écoutait avec ravissement celles que lui donnait de si bonne foi, une femme charmante sans coquetterie, et spirituelle sans prétention. La vanité d'auteur qui le détachait de son ancienne maîtresse, l'enchaînait à sa nouvelle conquête. Eulalie feignit de ne rien remarquer, mais en sortant de table, elle se plaignit d'un violent mal de tête, et elle se retira. Le roman que composait Eulalie (*l'Auteur par Amour*), prenait une mauvaise tournure, car *l'Auteur par Amour* revit sa maîtresse sans demander et sans désirer une explication. Eulalie le traita avec la froideur affectée du dédain ; la double jalousie d'amour et de gloire acheva d'aigrir son caractère, et de la rendre insupportable; les deux amans rompirent tout-à fait. Clarville épousa la jeune veuve. Le public y perdit le second roman d'Eulalie, qui, faute de dénouement, est resté dans son porte-feuille.

LA FEMME AUTEUR.

LA FEMME AUTEUR.

Il est deux manières de donner de bons conseils ; l'une en disant : *Faites ce que j'ai fait, je m'en trouve bien* ; l'autre, au contraire, en disant : *Ne faites pas ce que j'ai fait, car je reconnais que j'ai commis une imprudence.* Dans le premier cas, on parle avec autorité, c'est la sagesse qui commande. Dans le second, c'est le repentir qui fait humblement un aveu ; mais la leçon n'en est pas moins utile, elle est donnée aussi par l'expérience. . . .

Dorothée et Natalie, deux sœurs, orphelines dès leur enfance, furent élevées ensemble dans un couvent, à Paris. Elles prirent, l'une pour l'autre, une tendresse qui s'accrut avec les années et qui fit le charme de leur première jeunesse.

Dorothée, plus âgée de quatre ans que sa sœur, se maria la première. Elle avait vingt ans ; et ne pouvant se résoudre à se séparer de Natalie, elle l'emmena avec elle. Natalie, au bout de six mois, épousa un vieux militaire, parent de son beau-frère.

Les deux sœurs se ressemblaient par les agrémens et les qualités du cœur et de l'esprit ; mais ce rapport ne se trouvait point entre leurs caractères. Dorothée joignait à l'élévation, à la force de l'âme, une extrême prudence dans le caractère, cette réunion produira toujours les conduites parfaites. Elle avait toutes les qualités utiles que donne nécessairement la circonspection à une personne spirituelle ; la noblesse de ses sentimens la préservait des craintes pusillanimes. Egalement incapable d'une lâcheté ou d'une étourderie, elle savait prendre avec courage, lorsqu'il le fallait, une résolution périlleuse ; mais jamais, sans un intérêt de devoir ou de sentiment, elle ne s'exposait au moindre danger ; la témérité n'était pour elle que de la grandeur, de l'héroïsme, et ne fut jamais une folie. Elle fit toujours servir son esprit à ses véritables intérêts, car elle connut que c'était aussi l'em-

ployer

ployer pour le bonheur de ceux qu'on aime ; tous les dons de la nature lui furent utiles : la sensibilité la rendit fidèle à ses engagemens, généreuse dans ses procédés ; la pénétration la préserva des piéges de la duplicité, l'imagination lui donna la prévoyance ; elle profita de toutes les faveurs de la fortune, elle sut trouver de grandes ressources dans l'adversité. Natalie, avec de l'esprit et de l'élévation dans l'âme, était néanmoins très-inférieure à sa sœur. Elle avait cette sensibilité et cette flexibilité d'organisation qui produisent la diversité des talens, mais qui ne sont pas sans inconvénient pour le caractère ; une extrême curiosité, de la facilité pour apprendre, la rendaient capable de se livrer à des études sérieuses ; un goût passionné pour les arts lui faisait aimer tous les amusemens frivoles. La variété de ses occupations donnait à sa conduite l'apparence et les résultats de l'inconstance ; elle voulut apprendre un si grand nombre de choses, et cultiver tant de talens, qu'elle n'eut jamais la possibilité de réfléchir et de travailler sur elle-même ; pour s'épargner la peine de se corriger de ses défauts, elle se persuada qu'elle pourrait les compenser en exaltant ses vertus, elle ne parvint

vint qu'à gâter ses bonnes qualités par l'excès qui les fait dégénérer ou qui les rend dangereuses. Elle poussa le désintéressement jusqu'à la folie, et la générosité jusqu'à la duperie ; sa bonté devint de la faiblesse, son courage ne fut plus que de la témérité, sa franchise que de l'imprudence, et sa bonne foi qu'une crédulité ridicule. Une sensibilité excessive lui rendit inutiles la finesse et la pénétration de l'esprit. Elle ne connut jamais bien les personnes qu'elle aima, et elle se fit de leur attachement pour elle, l'idée la plus romanesque et la plus exagérée. Enfin, Natalie, par son naturel, sa gaîté, par sa simplicité et sa bonhomie, plaisait à ceux qui vivaient habituellement avec elle ; mais ne sachant ni se contraindre, ni s'ennuyer, de bonne grâce, elle choquait souvent, par des saillies imprudentes ceux qui la rencontraient. Moqueuse avec les gens ridicules, distraite et silencieuse avec les sots, elle se fit un grand nombre d'ennemis ; elle n'éprouva pas ce malheur dans les premières années qu'elle passa dans le monde ; elle était timide et réservée, on ne connut d'elle, d'abord, qu'un extérieur agréable et des talens brillans ; elle n'était point coquette, elle n'avait aucun désir de montrer de l'esprit, car

elle

elle examinait, avec tant de curiosité, tout ce qui l'entourait, elle se livrait avec un tel plaisir aux différens amusemens de la société, elle trouvait le bal si gai, la comédie si intéressante, l'opéra si beau ! elle admirait tant l'éclat et la magnificence des fêtes de la cour, qu'elle s'oubliait absolument elle-même. On la jugea favorablement, elle fut accueillie, recherchée dans le monde, chérie dans sa famille : ce temps fut le plus heureux de sa vie. Malgré le goût qu'elle montrait pour la dissipation, elle en avait un plus vif encore pour la lecture et pour les occupations sédentaires. Elle écrivait depuis son enfance ; à vingt ans, elle avait déjà fait des comédies, des ouvrages de morale et des romans ; mais elle s'en cachait : Dorothée seule était dans sa confidence. Tout à-coup, Natalie se renfermant chez elle, cessa presqu'entièrement de faire des visites et de paraître dans le monde ; ses parens et ses amis s'en plaignirent ; Dorothée eut à ce sujet une explication avec elle. Comme elle lui demandait pourquoi elle s'était si subitement dégoûtée du monde : ce n'est point dégoût, répondit Natalie, je m'amuse toujours dans la société quand je m'y trouve, mais je me plais mieux encore

dans mon cabinet ; écrire est pour moi une occupation délicieuse.—Prenez garde, Natalie, de vous livrer imprudemment à cette passion. . . — Eh pourquoi ? en est-il de plus douce, de plus innocente, et de plus facile à satisfaire ? Je n'ai que vingt ans, mais j'ai déjà assez réfléchi pour connaître et pour sentir avec effroi combien tout ce qui nous attache est fragile. Nous occupons si peu d'espace, nous parcourons une carrière si bornée, et la mort peut nous arrêter au commencement de notre course !. . . Ah ! je veux laisser à l'amitié des souvenirs durables, je veux lui laisser la meilleure partie de moi-même, mes opinions, mes sentimens, mon esprit et mon âme. Tout ce que nous faisons dans la journée, est fugitif, est emporté par le temps, et pour jamais, englouti dans l'éternité. . . . . De la romance que j'ai chantée, de la sonate que j'ai jouée sur la harpe, rien ne reste ; ces plaisirs qui ne laissent aucune trace, ressemblent trop à des illusions, il m'en faut d'autres.—Mais j'espère, ma chère Natalie, que vous n'aurez jamais la tentation de faire imprimer vos écrits ?—Je puis vous assurer, avec vérité, que je n'en ai ni le projet, ni le désir.—Tant mieux.—Je sens à

cet égard une répugnance que je crois invincible. Mais loin qu'elle soit raisonnée, il me semble qu'elle n'est fondée que sur ma timidité naturelle et sur des préjugés.—En y réfléchissant, vous sentirez que cet heureux instinct est parfaitement d'accord avec la raison. —Pourquoi ? si par la suite je devenais capable de faire des ouvrages utiles à la jeunesse, à la religion et aux mœurs, ne serait-ce pas un devoir de les rendre publics ?—Si, par un goût bizarre, vous avez fait une étude approfondie de l'art militaire, que vous eussiez un grand courage et le génie de Turenne, vous croiriez-vous obligée de vous *travestir* en homme, afin d'aller vous enrôler parmi des guerriers ?—Je vous entends : vous pensez qu'une femme, en devenant auteur, se *travestit* aussi, et s'*enrôle* parmi des hommes. . . . —Oui, des hommes qui combattent aussi, qui attachent un prix infini à la victoire, et qui ne souffriront jamais qu'un *intrus* s'avise de leur disputer les lauriers qu'ils veulent cueillir. Quel est le premier charme d'une femme, quelle est sa qualité distinctive ? La modestie. Quelle que soit la pureté de sa conduite et de ses sentimens, est-elle encore l'honneur et le modèle de son sexe,

lorsqu'elle dit avec éclat à l'univers entier : *Ecoutez-moi.* . . . . Songez-vous que dans un petit salon, vous blâmerez la femme qui parlera trop haut, qui aura un ton tranchant, ou seulement des manières trop décidées. Vous voulez qu'une douce teinte de timidité soit, à tout âge, répandue sur sa personne entière, et modère tous ses mouvemens, amortisse l'éclat de sa gaîté, réprime jusqu'à l'expression de sa sensibilité ; vous voulez qu'elle ne paraisse qu'avec l'air de craindre de se montrer, et que, lorsqu'on la regarde fixement, elle rougisse, ou que du moins, elle baisse les yeux. Comment concilier tout ce mystère de délicatesse et de grâce, ce charme intéressant d'une douceur enchanteresse et d'une pudeur touchante, avec des prétentions ambitieuses et l'éclatante profession d'auteur ?—Doit-on trouver de l'orgueil, de l'ambition dans le simple désir d'offrir quelques idées utiles.—Faire imprimer un ouvrage, n'est-ce pas dire (*au moins*) *je le crois bon, je crois que mes pensées sont dignes de circuler dans l'univers entier et de passer à la postérité.* Voilà ce qu'on nous a dit ingénuement dans des millions de préfaces, et quand le bon goût empêche de s'exprimer ainsi,

ainsi, le public n'en connaît pas moins l'opinion de l'auteur.—Je vous assure cependant, que si je me faisais imprimer, je n'aurais nullement de mes ouvrages une telle idée.—Qu'importe, on vous la supposerait ; on en aurait le droit. On pardonne aux hommes cette présomption, mais comment la tolérer dans une femme ? . . . . .— Faut-il donc conclure que c'est un malheur d'être femme ?—Le pensez-vous ?—Oh non.....

Le ciel a fait pour moi le choix que j'aurais fait.*

Quand je songe aux fatigues et aux périls de la guerre, aux profondeurs de la politique, à l'ennui des affaires, je bénis la Providence qui ne nous a formées que pour être la consolation ou la récompense de ces terribles agitations et de ces grands travaux.—Je pense comme vous. La condition des femmes est, ainsi que toutes les autres, heureuse quand on a les vertus qu'elle demande, malheureuse, quand on se livre aux passions violentes, à l'amour qui nous égare, à l'ambition qui nous rend intrigantes, à l'orgueil qui nous corrompt

* Lachaussée.

et nous dénature. L'homme qui désirerait être une femme, serait un lâche ; la femme qui voudrait pouvoir devenir un homme, ne serait déjà plus une femme.—Oui, nous ne devons pas nous plaindre, notre sort est fait pour être si paisible, nos devoirs sont si doux ! . . . . . — Ne faites donc jamais imprimer vos ouvrages, ma chère Natalie ; si vous deveniez auteur, vous perdriez votre repos et tout le fruit que vous retirez de votre aimable caractère. On se ferait de vous la plus fausse idée ; en vain vous seriez toujours la bonne, la simple Natalie, vos amis n'auraient plus avec vous, cette aisance, cet abandon qui naissent de l'égalité ; ceux qui ne seraient pas de votre société, vous supposeraient pédante, orgueilleuse, impérieuse, dévorée d'ambition ; ils le diraient du moins, et tous les sots pour lesquels l'esprit est toujours un tort, répéteraient de tels discours, avec tant de plaisir et de crédulité ! . . . . Vous perdriez la bienveillance des femmes, l'appui des hommes, vous sortiriez de votre classe sans être admise dans la leur. Ils n'adopteront jamais une femme auteur à mérite égal, ils en seront plus jaloux que d'un homme. Conservons entre eux et nous, ces liens puissans et né-

nécessaires, formés par la force généreuse et par la faiblesse reconnaissante : quel serait notre recours si nos protecteurs devenaient nos rivaux ; ils ne nous permettront jamais de les égaler, ni dans les sciences, ni dans la littérature ; car, avec l'éducation que nous recevons, ce serait les surpasser. Laissons-leur la gloire qui leur coûte si cher, et que la plupart d'entr'eux n'acquièrent qu'au prix de leur sang. La gloire pour nous, c'est le bonheur ; les épouses et les mères heureuses, voilà les véritables héroïnes.

Cet entretien affermit Natalie dans la sage résolution de ne jamais publier ses ouvrages, mais elle ne perdit rien de son ardeur pour l'étude, et de son goût pour écrire.

Quand on satisfait une véritable passion, on peut facilement se passer de renommée ; Natalie ne connaissait point encore les inconvéniens de la célébrité, mais elle ne la désirait point ; elle cultivait ses talens, pour son amusement, sans avoir jamais songé à les employer comme un moyen de briller ; dans la conver-versation, elle s'animait si on l'intéressait, mais sans avoir le dessein de montrer de l'esprit ; elle était aimable avec ceux qui lui plaisaient, elle

était nulle avec les autres ; elle écrivait comme elle causait, et comme elle jouait de la harpe, uniquement pour son plaisir. Elle faisait tout par goût, elle ne faisait rien avec projet ou prétension.

Natalie entrait à peine dans sa vingt-deuxième année, lorsqu'elle perdit son mari. Elle passa dans une terre, les six premiers mois de son veuvage. Des affaires la rappelèrent à Paris. Lorsque son deuil fut fini, elle reparut dans le monde; s'y remontrer, jeune, veuve et jolie, c'était presque un début. Les hommes non mariés avaient avec elle une galanterie moins réservée, et des prétentions différentes ; elle-même avait un autre ton, moins de timidité, plus de naturel encore, et des manières plus franches.

Natalie revit dans le monde, un homme qu'elle connaissait très-peu, mais qu'elle avait toujours rencontré avec plaisir. Il s'appelait Germeuil ; sa figure était charmante, on le citait comme l'homme de la cour qui joignait le meilleur ton aux manières les plus agréables. C'était alors un véritable éloge ; on ne pouvait le mériter sans avoir beaucoup de finesse, de délicatesse et de goût. Germeuil avait un attache-

tachement connu dont la violence et la durée ajoutaient à l'intérêt qu'il inspirait d'ailleurs, par son caractère, par les grâces de son esprit et de sa personne. Depuis quatre ans, il aimait éperdûment la comtesse de Nangis, l'une des plus belles femmes de la cour, et d'une conduite si parfaite, que l'on convenait unanimement que Germeuil ne devait encore à sa constance que la certitude d'être aimé; mais en rendant cette justice à madame de Nangis, on n'en était pas moins persuadé qu'elle finirait par céder au sentiment qu'elle n'avait pu ni vaincre, ni dissimuler.

Natalie fut passer quelques jours à la campagne, chez une de ses amies. Elle y trouva Germeuil qui devait en partir le lendemain. Le soir, il se mit à table à côté d'elle. Natalie, naturellement réservée avec les jeunes gens de l'âge de Germeuil, n'éprouvait avec lui aucune sorte d'embarras; l'attachement qu'on lui connaissait pour madame de Nangis, ne permettait à aucune autre femme de lui supposer les prétentions qui doivent toujours causer une sorte de gêne à celle qui les fait naître, alors même qu'elles ne déplaisent pas.

Natalie,

Natalie, toujours aimable, lorsqu'elle était parfaitement à son aise, le fut sur-tout ce soir-là. Germeuil la regardait et l'écoutait avec étonnement; il ne concevait pas que, l'ayant rencontrée plusieurs fois, il n'eût pas éprouvé plutôt la même impression. Germeuil aimait passionnément la musique, il chantait agréablement. Il témoigna un vif désir d'entendre Natalie, mais sa harpe n'était pas montée; elle pressa Germeuil de rester les deux jours suivans; il y consentit. On fit beaucoup de musique, de longues promenades, et jamais Natalie ne parut si gaie, si brillante. Parmi les femmes qui composaient cette société, Mélanide était la moins aimable, et l'une des plus remarquables par son esprit; mais personne encore n'avait poussé plus loin l'enivrement et l'aveuglement de l'amour-propre; ce qui entraîne le défaut de goût, et produit toujours les ridicules les plus saillans. Avec des traits et une taille hommasses, Mélanide ne pouvait se trouver jolie, mais elle se persuadait qu'elle était belle, et d'après cette opinion, elle avait toute la recherche de parure, toutes *les mines* d'une coquette uniquement occupée de sa figure.

figure. Il y avait dans sa personne et dans ses manières, quelque chose de si affecté, de si bizarre, que dès qu'elle paraissait, tous les yeux se fixaient sur elle ; et prenant alors l'étonnement et la curiosité pour de l'admiration, elle se disait tout bas : *Nulle femme ne produit cet effet ;* et cette comique illusion de son orgueil était parfaitement exprimée par *la mâle assurance* de son maintien, par son air intrépide et conquérant. Elle ignorait que les hommes qui aiment le mieux les femmes, ne regardent jamais fixement celles qui sont jeunes, jolies et modestes ; la galanterie, à cet égard, ressemble à l'amour ; elle craint de blesser et de profaner son objet, elle n'ose le contempler qu'à la dérobée, et c'est ainsi qu'en admirant la beauté, elle rend hommage à la pudeur. Mélanide avait infiniment d'esprit, mais un esprit absolument dénué de grâce, et le désir ardent et continuel de briller, le rendait souvent faux. Ne pensant qu'à elle, reportant tout à elle, ne parlant que d'elle, directement ou indirectement, elle ne savait ni écouter ni répondre. Quand on ne voyait pas clairement sa vanité, on la sentait ; on en était toujours ou frappé, ou importuné. Les amis de Mélanide faisaient d'elle,

d'elle, sans le vouloir, la critique la plus piquante ; ils avouaient qu'elle contait mal, qu'elle était dépourvue du charme du naturel et de la naïveté, et de celui de la gaîté ; mais ils prétendaient qu'elle avait dans la conversation, *de la force* et *de l'éloquence*. Cette singulière admiration ressemblait beaucoup plus à une épigramme qu'à un éloge. Sans doute on peut être *éloquent*, tête-à-tête avec ce qu'on aime, tandis que dans la conversation, il faut, non les talens d'un orateur, mais de la grâce et du naturel. Dans la société la plus intime, un entretien agréable est toujours un dialogue vif et serré ; l'usage du monde en exclut les *longues tirades*, et par conséquent, *l'éloquence* ; rien n'y doit être approfondi ; la variété, la légèreté en font le charme ; *la force* y serait déplacée, elle n'y paraîtrait que de la pesanteur.

L'homme le plus recherché, le plus brillant de la société ne pouvait manquer de fixer l'attention d'une femme dont la vanité dirigeait tous les mouvemens ; aussi, Germeuil avait-il fait la plus vive impression sur le cœur de Mélanide ; elle connaissait sa passion pour la comtesse de Nangis ; il lui parut glorieux de triompher

triompher d'un tel attachement. Elle était jeune et veuve, elle possédait une grande fortune ; elle forma le projet de rendre Germeuil infidèle, et elle n'éprouva pas la moindre inquiétude sur le succès. Germeuil, depuis qu'il aimait éperdûment madame de Nangis, ne supposait à aucune femme le dessein de lui plaire, et pouvait-il imaginer que la femme la plus dépourvue d'agrémens extérieurs, nourrissait, en secret, l'espérance de l'emporter sur la plus belle et la plus charmante personne de la cour? Il ne vit donc dans les avances et les agaceries de Mélanide, que de la coquetterie de l'esprit ; il y répondit avec sa politesse accoutumée ; il disserta, s'appesantit, et s'ennuya avec Mélanide ; car il avait le talent de prendre le ton qui convenait à chacun ; mais après avoir montré de *l'éloquence* avec Mélanide, il se moquait avec Natalie de tout ce qu'il avait dit de *plus beau* et de *plus profond.*

Le jour du départ de Germeuil, il rencontra Natalie seule dans le jardin, s'assit à côté d'elle, et comme il la regardait en silence, d'un air attentif, Natalie se mit à rire : vous me faites peur, dit-elle, comme vous m'examinez ! qu'ai-je donc d'extraordinaire ? Tout, répondit Germeuil

Germeuil. Il faudrait avoir bien de l'orgueil, reprit Natalie, pour trouver cette réponse obligeante. . . . Je ne puis cependant me rétracter, dit Germeuil en souriant, et je vous assure, poursuivit-il d'un ton plus sérieux, que depuis deux jours que je vous étudie, vous me causez un étonnement inexprimable. Vous m'avez permis de vous parler sans détour et sans tournure. . . . — Oui, la confiance en dispense, et vous m'en inspirez beaucoup. — Combien ce langage est touchant dans votre bouche ! . . .— Du moins il est sincère. A ces mots, Germeuil attendri, pour toute réponse prit la main de Natalie et la serra dans les siennes avec l'expression du respect et de la reconnaissance. Il y eut un moment de silence, et Germeuil reprenant la parole : oui, dit-il, vous êtes une femme inexplicable. . . . Quoi ! je n'ai pu remarquer en vous la moindre occupation de votre figure. Quoi ! pas une nuance de coquetterie ! pas le plus léger désir de montrer de l'esprit, ou de briller par vos talens ! . . . Si c'est-là de la modestie, elle est parfaite ; si c'est de l'art, il est sublime. Rien de tout cela, répondit Natalie en riant ; ce qui paraît vous étonner en moi, n'est le résultat ni d'un calcul,

ni

ni d'un effort, c'est l'effet naturel de plusieurs observations très-faciles à faire ; comment pourrais-je m'énorgueillir de quelques talens frivoles, qui sont égalés, ou surpassés par tant d'artistes de profession ? J'ai vu qu'en chantant ou en jouant de la harpe, on ne peut tourner que la tête d'un sot ; j'ai vu que la plus jolie figure du monde n'empêche pas d'être excessivement ennuyeuse ; j'ai vu, enfin, qu'avec un esprit supérieur on peut être insupportable et ridicule, et je me suis dit : Je ne placerai point mon amour propre dans toutes ces choses. J'ambitionne des succès plus doux et plus durables ; ceux qui ne sont dûs qu'aux charmes du caractère et à la sensibilité de l'âme ; je ne veux plaire que par les moyens qui font aimer ; je ne veux point que l'on répète : *Natalie est charmante et séduisante*..... je veux qu'on dise : *Natalie est simple et bonne*..... — Mais si l'on disait : *Natalie est séduisante sans le vouloir ?* . . . — Non, même avec ce correctif, cette expression me déplaît encore. — Vous êtes difficile, vous en avez le droit. — C'est que le cœur est plus délicat que l'esprit.

Un tiers qui survint, interrompit cet entretien. Germeuil partit ; en quittant Natalie, il

se

dit en secret : J'aurais adoré cette femme là, si mon cœur n'eût pas été rempli par une autre; voilà ce qu'il s'avouait sans scrupule, et non peut-être sans émotion. Une femme à sa place, une femme qui eût aimé, n'aurait jamais fait une semblable supposition.

Germeuil, de retour à Paris, questionna, sur Natalie, plusieurs personnes de sa société intime. Quoi ! s'écria t-il, elle n'a point d'amant, elle n'a jamais aimé ! . . . et cette certitude lui rendait plus agréable encore le souvenir de l'entretien qu'il avait eu avec elle. Cependant il adorait la comtesse de Nangis. Que lui importaient les sentimens de Natalie ? . . . C'est sur-tout en amour que le cœur des hommes est inexplicable.

Natalie, après le départ de Germeuil, cessa de se plaire à la campagne, elle assura qu'une affaire pressante la rappelait à Paris. Quand elle y fut, elle se rappela, presqu'aussitôt, que Germeuil avait un superbe cabinet de tableaux, elle voulut l'aller voir ; elle y fut un matin avec quelques personnes de sa connaissance. Germeuil prévenu, devait se trouver chez lui pour la recevoir ; mais un billet de lui, apprit à Natalie que Germeuil, appelé à Versailles

par le ministre de la guerre, venait d'être forcé de partir sans délai. Ce billet, qui exprimait, avec grâce et sentiment, un regret sincère, fut lu plus d'une fois. Cependant l'ordre étant donné d'ouvrir la maison et de faire voir les tableaux, Natalie y entra, elle traversa tristement les appartemens, examinant tout avec intérêt et curiosité. Elle apprenait à connaître le goût de Germeuil dans une infinité de choses ; elle n'avait jamais rien observé avec plus d'attention. Par exemple, elle remarqua que toutes les tentures et tous les meubles de la maison étaient verts, et elle se rappela que la livrée du père de la comtesse de Nangis était aussi de cette couleur ; elle admira d'ailleurs, l'élégance de la maison, elle n'avait rien vu à son gré d'aussi bon goût. Tandis que les personnes qui l'accompagnaient, examinaient encore les tableaux, elle passa seule dans le cabinet d'étude de Germeuil ; elle y vit un bureau, des livres, un piano. Elle s'approcha du piano et prit un papier de musique posé sur le pupitre, c'était une romance écrite de la main de Germeuil, car Natalie reconnut l'écriture du billet qu'elle venait de recevoir. Elle lut, avec avidité, les paroles suivantes :

Qui ? moi ! je troublerais ta vie ;
Périsse plutôt mon amour !
Puisses-tu rompre sans retour
La douce chaîne qui nous lie,
Si l'intérêt de ton bonheur
Cesse un instant, ô mon amie !
D'être le premier de mon cœur.

Prononces-tu l'arrêt terrible
Qui doit m'exiler loin de toi ?
Ah ! tu peux parler sans effroi,
Pour t'obéir tout m'est possible ;
Hélas ! si tu veux me bannir,
Dis-moi que tu seras paisible,
Et sans délai, je vais te fuir.

En renonçant à l'espérance,
En m'immolant à ton repos,
Je pourrai trouver dans mes maux
Du courage et de la constance ;
Mais ne plaindras-tu point mon sort,
Et durant cette longue absence,
Seras-tu toujours sans remord ?

S'il faut partir, loin de te peindre
L'excès de mes vives douleurs,
Je saurai te cacher mes pleurs ;
L'amour alors me fera craindre
D'augmenter ta juste pitié ;
Mais je serai le moins à plaindre,
Je t'aurai tout sacrifié !

Natalie

Natalie touchée de cette lecture, remit en soupirant la romance sur le pupitre ; et prenant une autre feuille de musique, elle vit que c'était le brouillon de la même romance, et toujours de la main de Germeuil ; elle ne put résister à la tentation de s'emparer de cette chanson ; elle laissa sur le piano la seconde copie, et elle mit le brouillon dans sa poche. En sortant de chez Germeuil, elle fut s'enfermer chez elle, afin de relire la romance ; elle pensa bien qu'elle était faite pour madame de Nangis ; ce qui lui fit connaître, en même temps, que ces deux amans étaient à-peu-près d'accord ! . . . . Natalie plaignit madame de Nangis. Infortunée ! dit-elle, égarée par son cœur, elle va perdre son repos et sa réputation ; mais quelle séduction l'environne ! Il est si doux d'être aimée ainsi, et par l'homme le plus aimable qui existe ! . . . Après ces réflexions, Natalie se mit à sa harpe, et elle chanta la romance jusqu'à ce qu'elle sût par cœur l'air, l'accompagnement et les paroles. Les personnes vives et profondément sensibles, ne peuvent s'abuser long-temps sur ce qu'elles éprouvent ; leur imagination les mène trop vîte et trop loin, pour qu'elles puissent conserver

des sentimens indécis et concentrés. Natalie ne se fit point illusion sur les siens, elle connut qu'elle aimait Germeuil, et elle ne s'en affligea point. Ce sentiment, dit-elle, dénué de toute espérance, ne deviendra jamais assez violent pour troubler mon repos, il ne sera pour moi que le préservatif d'une grande passion. Je garderai ma liberté, je ne me remarierai jamais, je serai toujours indépendante, et par conséquent plus heureuse. Non-seulement je n'ai point le projet insensé de gagner le cœur de Germeuil, mais je sens que je cesserai de l'aimer, s'il avait la barbarie de trahir celle qu'il a séduite avec tant de peine, et qui a résisté si long-temps à son amour. Natalie ne savait pas que, pour les caractères persévérans, rien n'est plus dangereux qu'une passion malheureuse, parce que celles-là ne s'usent point. Sur le soir, une des amies de Natalie vint la voir, et l'invita à souper, pour le lendemain, à Passy, en lui disant qu'on y ferait de la musique, et que Germeuil et madame de Nangis y seraient. Natalie accepta.

Natalie passa une nuit très-agitée. L'attente de voir ensemble Germeuil et celle qu'il adorait, était pour elle un événement qui devait

vait former une des époques de sa vie. En se levant, Natalie, contre son ordinaire, songea à sa parure, car elle savait que madame de Nangis s'occupait beaucoup de la sienne. Natalie se décida à se coiffer avec des feuillages, et elle mit une robe verte. C'est, dit-elle, la livrée de ma rivale, mais c'est la couleur que Germeuil préfère ! . . . Elle arriva un peu tard à Passy, on faisait déjà de la musique. Natalie joua un concerto, on remarqua qu'elle tremblait. Cependant Germeuil l'applaudit avec enthousiasme, et elle trembla davantage.... On prit son émotion pour de la timidité (méprise si commune dans le monde). On attribua à sa modestie l'effet d'une trop vive sensibilité ; on la louait, on eût dû la plaindre. On pria aussi madame de Nangis de jouer du piano, elle annonça qu'elle allait chanter une romance nouvelle ; elle regarda Germeuil en rougissant, Natalie soupira ; elle devina facilement que cette romance était celle dont elle possédait le brouillon. . . . Madame de Nangis l'ayant reçue la veille, au soir, voulait procurer à Germeuil une surprise agréable, en lui montrant qu'elle avait employé tout son temps à l'apprendre par cœur, mais elle n'avait pas

prévu que son attendrissement la trahirait. Elle chantait devant un spectateur redoutable et clairvoyant (un mari jaloux). Le comte de Nangis remarqua son trouble, et en écoutant les paroles, il se confirma dans ces soupçons. Ayant chanté le premier couplet d'une voix mal assurée, madame de Nangis s'embarrassa davantage au second, et jetant un coup d'œil timide sur le comte de Nangis, elle fut si effrayée de l'altération de ses traits, qu'elle perdit tout-à-fait la tête ; sa voix s'éteignit et elle s'arrêta. . . . . Le comte de Nangis ne se possédant plus, s'approcha d'elle, et la regardant avec des yeux où se peignait la fureur : Je serais curieux, dit-il d'un ton ironique et d'une voix entrecoupée, de connaître l'auteur de cette romance ? A ces mots, Natalie qui avait tout observé et tout compris, fit un éclat de rire, en s'écriant : Eh bien ! monsieur, c'est moi. A cette réponse, Germeuil tressaille, tout le monde s'étonne, et Natalie, avec le même naturel et la même gaîté, conte rapidement, que la surveille, elle avait chanté cette romance à Lémann (un musicien), et que sachant par lui, le goût de madame de Nangis pour les romances, elle l'avait chargé de la

lui

lui offrir de sa part, mais en lui demandant le secret. Ainsi, madame, dit le comte à Natalie, puisque le manque de mémoire de madame de Nangis nous a privés du plaisir d'entendre votre romance, nous espérons que vous voudrez bien nous dédommager. Cette proposition fit frémir Germeuil et madame de Nangis, ils ignoraient combien elle était peu embarrassante pour Natalie. Quelle fut leur surprise, lorsque Natalie se levant pour prendre sa harpe, répondit qu'elle y consentait, mais à condition, ajouta-t-elle, que vous ne jugerez l'auteur que lorsque madame de Nangis saura la romance et la chantera, car elle ne peut avoir de prix que dans sa bouche. En disant ces mots, Natalie se mit à sa harpe ; elle était animée et embellie, par le double désir d'étonner et de surpasser sa rivale, et par le plaisir de faire, à-la-fois, une action bienfaisante et une malice. Il n'en faut pas tant pour élever une femme au-dessus d'elle-même, et pour la rendre charmante ; Natalie se surpassa ; elle chanta avec tant d'expression, que tout le monde fut attendri ; le comte de Nangis, parfaitement dissuadé, applaudit avec transport ; mais rien ne peut don-

ner l'idée de l'étonnement qu'éprouvèrent madame de Nangis et Germeuil ; la première, malgré le service que venait de lui rendre Natalie, ne pouvait se défendre d'une jalouse inquiétude, en pensant que sans doute Germeuil lui avait communiqué cette romance. Pour Germeuil, il ne voyait que Natalie, l'excès de son admiration lui faisait oublier jusqu'à sa surprise. Il aurait voulu pouvoir se jeter à ses pieds, il se livrait avec délice, à la reconnaissance la plus passionnée.

Quand Natalie eut cessé de chanter, elle reçut les éloges qu'on lui donna avec beaucoup de grâce, pour le véritable auteur de la romance. Je ne puis, dit-elle, avoir, à cet égard la modestie convenable, car j'avoue que j'aime tellement cette chanson, que j'ai passé hier toute la journée à la chanter. Le salon où l'on était, donnait sur une terrasse qui aboutissait à un petit bois, et la nuit était si belle, que l'on passa dans le jardin en attendant le souper. Natalie prit madame de Nangis sous le bras et l'entraînât dans le bois ; et là, sans aucun préambule, elle lui conta comment elle avait dérobé le brouillon de la romance. Elle ajouta qu'elle verrait le lendemain,

demain, de grand matin, Lémann, le musicien qu'elle avait cité dans l'histoire qu'elle venait d'inventer ; qu'elle était sûre de lui et qu'elle le préviendrait, afin qu'il ne démentît point ce qu'elle avait dit. Madame de Nangis, rassurée par cette explication, embrassa tendrement Natalie qui, vivement émue, la serra dans ses bras. Elles s'attendrirent l'une et l'autre ; Natalie sentit combien madame de Nangis, devait éprouver d'embarras de voir son secret le plus intime, découvert par une personne qu'elle connaissait si peu. Il y eut un moment de silence ; ensuite Natalie reprenant la parole changea d'entretien, et sortant du bois, elle fut, avec madame de Nangis, rejoindre le reste de la société. On se mit à table. Germeuil se plaça à côté de Natalie, et reçut d'elle l'explication qu'elle venait de donner à madame de Nangis. Germeuil fut si profondément touché, que ne pouvant ou n'osant exprimer tout ce qu'il éprouvait, il garda le silence ou ne parla que par monosyllabes pendant tout le souper. Mais Natalie n'eut pas, dans cette soirée, le chagrin sensible de voir les yeux de celui qu'elle aimait, se tourner vers sa rivale, avec l'expression de la

tendresse. Germeuil ne regarda pas une seule fois madame de Nangis ; cette prudence lui coûta peu, et l'amour aurait eu le droit de la lui reprocher. Natalie, contente d'elle-même et de Germeuil, fut plus aimable que jamais. Comme on lui reparlait de sa romance, et qu'on en faisait l'éloge : Voilà des louanges, dit-elle à Germeuil, que je reçois sans embarras ; quoiqu'elles ne me soient pas dues, elles me flattent tant, qu'il me semble qu'elles m'appartiennent. Germeuil ne répondit que par un soupir et par un regard. Après le souper, Natalie se retira de bonne heure, car elle voulait se lever le lendemain avec le jour, afin de parler au musicien Lémann qu'elle envoya chercher, et qui promit de confirmer le récit qu'elle avait fait la veille. A dix heures, on vint apporter à Natalie, une lettre de la part de Germeuil. Natalie la décacheta avec saisissement, et lut ce qui suit :

" N'ayant pu, madame, vous parler hier,
" je ne saurais résister aujourd'hui au désir
" de vous écrire. Mais que vous dirai-je ?
" dois je vous remercier ? Non, la bonté n'est
" en vous qu'une inspiration, qu'un mouve-
" ment prompt et sublime qui n'a besoin pour

être

" être excité d'aucun sentiment particulier ; la " reconnaissance ne vous paraîtrait-elle pas une " sorte de présomption ? Vous répondriez peut-" être : *J'aurais rendu le même service à tout " autre.* Il faut vous admirer et se taire. Vous " demanderai-je la permission de me présenter " chez vous, que gagnerais-je à l'obtenir ? " Quand vous n'êtes pas l'objet auquel on a " juré de consacrer sa vie, on ne peut éprouver " près de vous que des sentimens pénibles, et " des regrets bizarres. . . . Il me semble que " pour vous parler, il n'existe qu'un seul lan-" gage, et qu'il n'est qu'une seule manière de " vous aimer. . . . Quel est donc mon but en " vous écrivant ? Aucun. . . . Je n'ai même " pas l'espoir de me satisfaire, je vous écris " avec tant de contrainte ! . . . Je ne désire " point que vous lisiez dans mon cœur, je suis " si peu d'accord avec moi-même. Mais j'ose " vous demander de penser quelquefois que je " suis l'homme du monde qui vous connaît le " mieux. Ce mot exprime toute la singularité " de ma situation, et tous les sentimens *que " j'éprouve.*"

Natalie aurait pu faire d'utiles réflexions sur cette étrange lettre d'un homme qui, peu

de

de jours auparavant, était passionnément amoureux d'une autre femme, mais elle n'y vit qu'un triomphe d'autant plus doux pour elle, qu'il lui laissait toute son estime pour Germeuil. Il était clair que le cœur de Germeuil flottait entre elle et madame de Nangis, et qu'en même temps, Germeuil était décidé à ne point trahir celle qu'il avait séduite. Natalie trouvait l'inconstance de Germeuil excusable et touchante, parce qu'elle en était l'objet ; mais si elle eût arrêté sa pensée sur madame de Nangis, elle eût frémi de l'imprudence des femmes qui sacrifient tout à l'amour. Elle écrivit à Germeuil un billet très-simple et très-court qui ne contenait que l'expression d'une tendre amitié. Elle se promit de justifier l'admiration qu'il lui montrait, ou, pour mieux dire, elle espéra l'accroître encore. Elle forma le projet de l'éviter avec soin, elle eut peu de mérite à tenir cette résolution ; elle était certaine que Germeuil soupçonnait ses sentimens, et elle ne doutait pas qu'une telle conduite n'exaltât encore l'opinion qu'il avait déjà de son caractère.

Natalie fuyait courageusement Germeuil depuis trois mois, lorsqu'un soir elle le vit arriver

river dans une maison où elle soupait ; on le pria de rester, il accepta. Natalie jouait au wisk, Germeuil se plaça derrière sa chaise et s'y fixa. Natalie, alors, se trouva dans une situation où l'observateur le moins habile a souvent pénétré des secrets semblables à celui qu'elle voulait cacher. Après avoir parlé un instant à Germeuil, Natalie eut un excellent maintien, elle ne tourna point la tête pour regarder Germeuil, elle affecta même un grand redoublement d'application à son jeu ; mais, sans qu'elle s'en aperçut, son visage, sa taille, et toute sa personne, cédant au pouvoir d'une *attraction* irrésistible, se penchèrent et se dirigèrent doucement de ce côté. Ses yeux devinrent plus brillans, son ton plus animé ; elle parut plus obligeante, plus aimable pour tous les indifférens ; n'osant s'adresser à l'objet qui l'inspirait, elle saisissait naturellement tous les moyens indirects de l'intéresser. C'est un art que les femmes, sur tout, doivent connaître ; elles sont presque toujours forcées de dissimuler le désir et le projet de plaire. Germeuil aimait le wisk, Natalie n'eut pas une distraction, elle voulait être louée sur sa manière de jouer ; elle disserta sur plusieurs coups, avec

la pesanteur d'un joueur consommé ; elle assura qu'elle aimait *passionnément* le wisk et qu'elle passerait sa vie à y jouer. Elle parlait de bien bonne foi dans ce moment.

Qui pourrait résister aux femmes lorsqu'elles aiment ? Elles peuvent tout, rien ne leur coûte ; avec un intérêt de sentiment, elles seraient capables de devenir géomètres et mathématiciennes en quelques mois, s'il le fallait ; mais la coquetterie ne donnera jamais ces facultés étonnantes, elle ne suggère que des artifices aussi méprisables et aussi frivoles que ses motifs. Une coquette, à la place de Natalie, n'eût fait que des mines et des agaceries, tandis qu'une femme passionnée sait toujours, même dans les petites choses, donner des témoignages touchans, ou solides, du sentiment qu'elle éprouve. Après le souper, un homme arriva de Versailles, conta que M. de Nangis, à la chasse du roi, avait fait une chute de cheval, et qu'il était si grièvement blessé que l'on désespérait absolument de sa vie. A ce récit, Germeuil changea de visage, Natalie, qui le regardait, pâlit elle-même, et sentant qu'elle était prête à se trouver mal, elle se hâta de sortir. Arrivée dans l'antichambre elle demanda

manda un verre d'eau et tomba sur une chaise. Dans ce moment, parut Germeuil qui, d'un air inquiet, s'approcha d'elle ; Natalie fit un effort pour se lever, en disant qu'elle attendait sa voiture ; ses gens lui répétèrent que ses chevaux étaient mis depuis plus d'une heure. . . . Germeuil lui donna le bras ; ils tremblaient également tous les deux ; ils gardèrent un profond silence. . . . . Au momenr de monter en voiture, Natalie lui dit tout bas : Soyez heureux, c'est tout ce que je désire ! . . . Moi ! . . . . . reprit vivement Germeuil, *heureux !* . . . . jamais. Natalie monta en voiture, et quand sa portière se referma, il lui sembla qu'elle se séparait pour toujours de Germeuil, et elle fondit en larmes. Ce fut alors qu'elle connut tous les tourmens de la jalousie : quel événement pour elle que la mort du comte de Nangis ! Quoi ! disoit-elle, je verrai Germeuil s'engager à madame de Nangis par un lien sacré ! Quoi ! ce sentiment si pur, qui m'est si cher, va perdre toute son innocence ! J'ai pu renoncer à Germeuil ; mais comment renoncer à mon amour ! . . . . . Ce nom qu'il m'était si doux d'entendre prononcer, sera celui de ma rivale ! cette livrée, que je ne puis voir sans émotion,

sera la sienne ! . . . . . Quel changement dans son sort et dans le mien ! La passion, qui n'était pour elle qu'une faiblesse coupable, sera désormais sa gloire ainsi que son bonheur; et moi, je ne pourrai, sans crime, aimer Germeuil ! . . . .

Natalie, livrée à ces tristes réflexions, ne put se résoudre à se coucher que lorsqu'elle vit paraître le jour. Deux ou trois heures après elle sonna, et on lui remit un billet de Germeuil, elle l'ouvrit précipitamment d'une main tremblante, quelle fut sa joie d'y trouver ces mots :

" M. D*** était mal informé : grâce au " ciel, M. de Nangis est en parfaite santé ; " il est vrai qu'il a fait une chute de cheval, " mais il est si peu blessé qu'il était hier au " coucher du roi. J'ai cru, madame, devoir " ce détail à la bonté parfaite qui prend part " à tout ce qui peut intéresser les autres."

La joie de Natalie fut extrême, et elle eut besoin de la confier ; ce mouvement était toujours en elle, et plus vif et plus communicatif que ceux de la tristesse et du chagrin. Elle reprit toute sa gaîté, et s'habillant à la hâte, elle se pressa de sortir afin d'aller chez sa sœur, qu'elle

qu'elle trouva encore au lit. Natalie lui ouvrit son cœur et lui conta fidèlement tout ce qui s'était passé entre elle et Germeuil. La sage Dorothée l'écouta avec étonnement. Quoi ! dit-elle, Germeuil est amoureux de vous, et c'est au moment où madame de Nangis, après cinq ans de résistance, répond à sa passion ! . . .—Il n'est point amoureux de moi, il a lu dans mon cœur, il est touché. . . . . .—L'amour est exprimé très-clairement dans son premier billet, et si vous vouliez exiger de lui le sacrifice de sa liaison avec madame de Nangis, vous l'obtiendriez.—S'il était capable d'abandonner celle qu'il a séduite, qu'il a perdue, je le haïrais.—N'a-t-il pas déjà trahi ses sermens, il vous aime mieux qu'elle ?—Est-on maître de son cœur ?—Feriez-vous cette question pour justifier l'inconstance d'une femme ? —Non, la trahison d'un amant peut seule faire excuser notre changement.—Convenez donc que la plus grande folie pour nous est de nous attacher passionnément à des êtres qui ne peuvent avoir nos scrupules et notre délicatesse, et qui ne sauraient partager nos sentimens ? Cette pauvre madame de Nangis, si jeune, si belle, si sensible, elle est déjà trompée ! . . . .—Non,

elle ne l'est point, il vous aime toutes deux, mais madame de Nangis est *sa maîtresse intime*, je ne suis dans son cœur qu'au second rang. . . . . .—Il n'a rien obtenu de vous, et par conséquent vous régnez souverainement sur son imagination. Voilà, croyez-moi, la première place en amour ; mais, ma chère Natalie, quels sont vos projets ?—D'étonner celui que j'aime, d'obtenir sa plus parfaite estime que ma rivale ne peut posséder à tous égards ; enfin, de m'assurer, dans son âme, tous les sentimens qui survivent aux passions. Alors un jour nous nous retrouverons, et l'amitié fidèle consolera, dédommagera deux cœurs que l'amour n'osa réunir ! . . . .—Voilà un plan bien romanesque, puisse-t-il ne point exposer votre repos ! . . . . A la fin de cette conversation, Natalie renouvela à sa sœur la promesse qu'elle s'était faite à elle-même d'éviter Germeuil, et elle la tint fidèlement. Germeuil la seconda dans ce dessein, et Natalie ne manqua pas de faire remarquer à sa sœur une conduite qui méritait en effet son estime, parce qu'elle était sincère et dénuée de toute espèce d'artifice. Germeuil avait une belle âme ; l'amour pour lui n'était jamais séparé de l'amitié la plus vive et la plus tendre

tendre. Natalie avait fait sur son esprit et sur son cœur une si profonde impression, qu'il la regardait comme la seule personne qui eut pu l'enchaîner solidement; mais, attaché à madame de Nangis par tous les liens de la reconnaissance, par la persévérance qu'il avait mise à la séduire, et sur-tout, par le sentiment qu'elle avait pour lui, l'idée de la plonger dans le désespoir, en l'abandonnant, lui faisait horreur. Cependant, il connut qu'il n'est point de procédés qui puissent suppléer l'amour. Malgré sa conduite et tous ses soins, madame de Nangis, depuis l'aventure de la romance, était mécontente de lui et jalouse de Natalie; mais avec la douceur qui la caractérisait, elle ne se plaignait point, elle souffrait en silence. Elle savait, d'ailleurs, qu'elle ne pouvait accuser ni Germeuil, ni Natalie qui ne se voyaient point; mais un instinct secret, un pressentiment qui ne trompe jamais en amour, l'avertissait que Natalie était la seule femme qu'elle dût craindre. L'amour est fait pour être indiscret, la prudence même le trahit. Germeuil croyait bien cacher son penchant pour Natalie, en l'évitant toujours, en ne parlant jamais d'elle; mais ces précautions mêmes dé-

celaient ses sentimens. Des yeux clairvoyans pouvaient voir qu'il ne rencontrait point Natalie parce qu'il la fuyait, et qu'il n'évitait de parler d'elle, que parce qu'il craignait de prononcer son nom.

Madame de Nangis et Natalie, loin de se haïr, prenaient l'une à l'autre un intérêt sincère ; aimer le même objet, est une sorte de sympathie, quand on ne se dispute rien. Elles se rencontraient toujours avec plaisir. Elles ne se lassaient point de s'examiner mutuellement ; l'intérêt de cet examen était sans mélange d'inquiétude pour Natalie ; elle pensait : *Voilà celle qu'il a passionnément aimée !* Madame de Nangis éprouvait une émotion moins douce, elle se disait : *Voilà celle qu'il aimera peut-être.*

Vers le milieu de l'hiver, madame de Nangis se fit inoculer ; elle fut assez malade, quoique sans aucun danger. Natalie envoya savoir de ses nouvelles tous les jours, et elle en alla demander elle-même, plusieurs fois, à sa porte. Madame de Nangis reparut dans le monde, on la trouva changée, elle l'était en effet ; elle avait perdu cette fleur de beauté qui, ternie une fois, ne reprend jamais son premier

premier éclat ; moins éblouissante et moins belle, elle intéressa davantage Natalie.

Un soir, Natalie se trouva dans un cercle nombreux avec Germeuil, un moment après, madame de Nangis entra. Elle fit une visite assez courte et sortit. Germeuil resta, et quand madame de Nangis fut partie, toutes les femmes, avec un ton plaintif et l'air de l'intérêt, se récrièrent sur l'excès de son changement : la seule Natalie soutint avec vivacité, que madame de Nangis était toujours aussi belle. Mélanide, cette femme dont on a déjà parlé, qui conservait encore des prétentions sur le cœur de Germeuil, protesta que si l'on n'eût pas annoncé madame de Nangis, elle ne l'aurait pas reconnue. Cette exagération excita l'indignation et la colère de Natalie, qui dit à Mélanide tout ce que la politesse pouvait permettre de plus piquant. Pendant cette dispute, Germeuil, les yeux fixés sur Natalie, la regardait et l'écoutait avec attendrissement. Il ne l'avait jamais trouvée si charmante. Quelle est la femme qui ne s'embellirait pas en défendant une rivale ?. . . . . La grandeur d'âme qui s'élève au-dessus de l'envie et de la jalousie, excite la surprise et l'admiration dans

les hommes, et touche dans les femmes ; il semble que toutes les vertus généreuses ne peuvent leur coûter d'efforts ; elles ont en elles plus de charme que d'éclat, on les confond avec leurs grâces.

Quelques jours après, le comte de Nangis étant à Versailles, et ne devant revenir que le lendemain, la comtesse fit l'imprudence d'aller seule au bal de l'Opéra, parce qu'elle savait que Germeuil y serait. Germeuil n'était point masqué ; la comtesse le prit par le bras, et se promena dans la salle avec lui. Natalie était à ce même bal avec Dorothée. Par un hasard singulier, elle avait, ainsi que la comtesse, une capote grise avec des revers blancs, et comme elle était de la taille de la comtesse, on aurait pu facilement les prendre l'une pour l'autre. Natalie qui, dans l'instant, avait reconnu madame de Nangis, la suivait machinalement, et marchait immédiatement derrière Germeuil. La foule l'en sépara un moment, ensuite elle s'en rapprocha au moment où madame de Nangis éperdue, lui disait : *Il est à quelques pas, il m'a reconnue, je suis perdue, il s'approche.* . . . . Natalie devina qu'il s'agissait de M. de Nangis qu'elle ne pouvait voir dans cet

instant.

instant. Natalie, aussitôt, quitte brusquement le bras de Dorothée, prend celui de Germeuil, en disant à la comtesse : *Sauvez-vous, madame, et allez changer d'habit.* La comtesse, saisie d'effroi, cède sa place à Natalie, se baisse, se glisse dans la foule, et s'y perd. Une minute après, on voit avancer le comte de Nangis, avec des yeux étincelans de fureur ; il saisit Natalie par le bras, la foule l'en sépare encore. . . . . Laissez-moi lui parler, dit vivement Germeuil, je suis las de ses incartades. Voulez-vous perdre madame de Nangis, reprit Natalie. Ce mot calma Germeuil. Il soupira, et serra le bras qu'il tenait sous le sien. On se trouvait au bout de la salle, à l'une des portes qui donnaient dans le corridor. Germeuil et Natalie y entrèrent ; au moment même, M. de Nangis s'y précipita, en s'élançant vers Natalie qui, sur-le-champ, ôtant son masque, et se tournant vers lui : Connaissez enfin votre erreur, lui dit-elle, en lui montrant Germeuil : c'est moi qui le cherche en secret, c'est lui qui m'attire, c'est lui que j'aime. Avec quelle joie, avec quel ravissement, Natalie fit cette déclaration singulière qui soulageait son cœur, qui prévenait un duel, et qui sauvait sa rivale !

Jamais l'amour, pour se montrer, n'eut un plus beau prétexte ; Germeuil saisit une des mains de Natalie, et la baigne de larmes. Le comte enchanté se confond en excuses, et ensuite rentre dans le bal. Alors, Natalie tremblante, étonnée de ce qu'elle venait de faire, remet son masque, en disant : Il fallait sauver une femme intéressante. . . . Oh ! ne me parlez plus ! s'écria Germeuil, que cette voix enchanteresse ne détruise point l'illusion des paroles enivrantes qui sont pour jamais gravées au fond de mon âme. Allons retrouver ma sœur, dit Natalie, et elle rentra dans la salle.

Cette aventure fit le plus grand bruit. M. de Nangis entièrement guéri de sa jalousie, s'empressa de conter à ses amis, qu'il avait découvert la passion mutuelle de Germeuil et de Natalie. Il ne justifia point sa femme ; mais tout le monde fut persuadé que Germeuil avait sacrifié madame de Nangis à Natalie. Cette scène ayant eu trop d'éclat pour la nier, Germeuil fit convenir madame de Nangis elle-même, que pour confirmer le comte dans son erreur, il fallait qu'il allât chez Natalie, au moins tout le reste de l'hiver. La malheureuse

comtesse

comtesse frémit à cette proposition, mais elle n'osa la combattre. Quand elle n'aurait pas naturellement craint Natalie, elle n'aurait pu supporter l'idée que tout le monde croyait Germeuil amoureux d'une femme qu'il avait l'intention d'épouser. A cette peine de sentiment et d'amour-propre, se joignait une jalousie déchirante, et malheureusement trop fondée.

Natalie, de son côté, se persuada que si elle ne recevait pas Germeuil, on croirait qu'elle n'avait été pour lui que l'objet d'une fantaisie ; après l'aveu formel qu'elle ne pouvait rétracter, il fallait que cette liaison eût une certaine durée ; mais elle ordonna à Germeuil de rassurer madame de Nangis, et de lui protester, qu'engagée pour elle dans une feinte nécessaire, elle déclarerait au bout de quelques mois, qu'elle n'avait pu se résoudre à sacrifier sa liberté, et qu'alors elle cesserait de voir Germeuil. Ce dernier ne fut reçu chez Natalie qu'aux heures où elle avait du monde. Ils ne pouvaient se parler de leurs sentimens, mais ils jouissaient, l'un et l'autre, de l'idée qu'on avait de leur intelligence. L'amour n'apprécie que le temps présent, c'est de tous

les

les sentimens, celui qui s'occupe le moins de l'avenir ; il craint d'y jeter les yeux, il n'est jamais sûr de s'y retrouver.

Les femmes qui enviaient la conquête de Natalie, déclamaient beaucoup contre l'infidélité de Germeuil ; cependant on était extrêmement dérouté par sa conduite, car le comte de Nangis n'étant plus jaloux, Germeuil allait chez la comtesse plus souvent que jamais, et comme la comtesse désirait vivement que l'on ne crût point qu'il l'eût abandonnée, elle ne dissimulait plus ses sentimens pour lui ; de sorte qu'au milieu de toutes ces bizarreries apparentes, les observateurs ne savaient souvent que penser.

Sur la fin de l'hiver, le comte de Nangis donna un bal, et il ne manqua pas d'y inviter Germeuil et Natalie qui tous les deux y furent. Madame de Nangis reçut Natalie avec une grâce et une obligeance qui frappèrent tout le monde, et c'était bien son projet. On vit ces deux rivales, toujours l'une à côté de l'autre, se regarder avec bienveillance, se parler avec sentiment ; la curiosité ne se lassait point de les examiner ; les hommes s'étonnaient, les femmes disaient : *Comme elles sont fausses !*

Vers

Vers la fin du bal, Natalie se plaignant du chaud, la comtesse lui proposa d'aller se reposer un moment dans sa chambre, Natalie la suivit, quoiqu'avec un peu d'embarras, en songeant qu'elle allait se trouver tête-à-tête avec elle. Madame de Nangis la conduisit dans son cabinet, elle s'assit à côté d'elle, sur un canapé, elle prit ses deux mains dans les siennes, et les serrant fortement avec la plus tendre expression, mon ange tutélaire, dit-elle, vous avez réparé deux fois mes imprudences ! deux fois vous m'avez sauvée !. . . . Ah ! votre bonté m'a donné le droit de tout attendre de vous !. . . . . Ici, madame de Nangis s'arrêta, elle rougit et baissa les yeux. Natalie attendrie, comprit qu'elle avait une demande à lui faire. Parlez, madame, lui dit-elle en l'embrassant : ah ! s'il m'est possible de vous être utile, je voudrais pouvoir vous deviner. . . . A ces mots, les yeux de madame de Nangis se remplirent de larmes. Prenez pitié de ma faiblesse, répondit-elle, hélas ! vous la connaissez !. . . *Je l'aime* avec excès, jugez donc de ce que j'éprouve lorsqu'il paraît s'attacher à vous !. . . . Je sais que vous ne le voyez chez vous que pour soutenir votre

bienfaisant

bienfaisant stratagême ; mais peut-on recevoir ses soins avec indifférence, et lorsqu'on a l'air de vous aimer, peut-on feindre ! Oh, ne le recevez plus !. . . . et vous me rendrez la vie. Je vous le promets, interrompit vivement Natalie. Généreuse et chère Natalie, s'écria la comtesse en se jetant dans ses bras, de quel supplice affreux vous me délivrez ! Vous ne me rendez pas le bonheur, je l'ai perdu sans retour en perdant ma propre estime, mais du moins, vous m'affranchirez d'une inquiétude déchirante, insupportable. . . . Je ferai mieux, reprit Natalie, je partirai demain pour la Provence, j'y possède une petite terre, j'irai m'y établir, j'y passerai un an. . . . . C'en est trop, dit la comtesse, non, ne vous éloignez point, votre absence m'affligerait, d'ailleurs, que penserait-on ?. . . . Soyez tranquille, dit Natalie, j'arrangerai tout avec vraisemblance. . . On vint interrompre cet entretien ; il fallut retourner au bal ; Natalie y retrouva Germeuil qui dansait avec Mélanide, ce qui lui donna l'idée de feindre d'être mécontente de Germeuil, car on savait qu'elle n'aimait pas Mélanide, et que cette dernière avait des vues sur Germeuil. Natalie prit M. de Nangis pour confident

confident de son prétendu dépit ; et lorsqu'on servit le souper, elle ordonna tout bas à Germeuil de se mettre à table à côté de Mélanide. Natalie se plaça entre monsieur et madame de Nangis, et pendant tout le souper, elle entretint le comte dans l'idée qu'elle était outrée contre Germeuil : le comte trouva sa colère déraisonnable, mais il la crut sincère, et c'était tout ce qu'elle voulait. Natalie se retira aussitôt que le souper fut fini : en quittant madame de Nangis, elle l'embrassa avec ce doux sentiment de tendresse que l'on éprouve pour l'objet auquel on vient de faire un sacrifice. Rentrée chez elle, Natalie écrivit à Germeuil ; son billet était froid, laconique, nulle expression n'y décelait l'amour. La pitié, l'enthousiasme que lui inspiraient la confiance et la reconnaissance de madame de Nangis, étouffaient en elle tout autre sentiment. Elle aurait cru faire une trahison dans ce moment, en montrant à Germeuil de la sensibilité ; elle ne se rappelait même qu'avec une sorte de remords, les témoignages de tendresse qu'elle lui avait donnés ; elle avait toujours devant les yeux la figure angélique et suppliante de madame de Nangis, implorant sa compassion. Cette image touchante

touchante lui faisait faire enfin de salutaires réflexions, elle ne trouvait plus l'infidélité de Germeuil excusable, elle en était indignée, et sur-tout épouvantée.

Le lendemain matin, elle fit ses adieux à sa sœur, et elle partit de Paris à midi.

Le brusque départ de Natalie fit beaucoup de bruit, le comte de Nangis l'attribua à sa rupture avec Germeuil, qu'il supposa produite par la jalousie, mal fondée, que lui causait Mélanide ; on ne parla que de Natalie pendant huit jours, ensuite on n'y pensa plus. Germeuil fut d'abord vivement affligé ; tout exalte l'amour dans le grand monde; la politesse et la galanterie qui souvent en offrent l'image, les spectacles qui, sans cesse, en retracent le charme et la violence, les assemblées, les fêtes où l'on se rencontre ; mais les absens, sur-tout lorsqu'ils n'écrivent point, sont bientôt oubliés de ceux qui vivent dans une extrême dissipation. Les passions se forment et s'enflamment plus facilement dans le monde que dans la retraite, mais c'est dans la solitude qu'elles se nourrissent ; c'est là qu'il est dangereux de porter l'amour, il n'y guérit point. Germeuil conserva sa douleur tant que durèrent les sensations

sations qui lui rappelaient vivement le souvenir de Natalie ; lorsqu'il eut passé cinq ou six fois dans sa rue, qu'il eut entendu, dans plusieurs concerts, d'autres femmes chanter et jouer de la harpe, lorsqu'il fut accoutumé à ne la rencontrer ni à la cour, ni au bal, il cessa de penser à elle, alors il s'applaudit de son *courage* ; et c'est ainsi que, par une illusion fréquente de l'amour-propre, la faculté d'oublier qui tient à la faiblesse, est souvent attribuée à l'effort le plus pénible de la raison. Tandis que Germeuil perdait insensiblement le souvenir de Natalie, sans reprendre pour madame de Nangis sa première ardeur, Natalie pensait à lui dans tous les instans du jour ; elle avait plus de constance et d'énergie dans le caractère ; d'ailleurs, vivant dans une profonde solitude, rien ne pouvait la distraire de ses sentimens. A peine eut-elle quitté Paris, que Germeuil vint s'offrir à son imagination, sous les traits les plus touchans ; elle le vit désespéré ; elle cessa de le condamner, elle le plaignit du fond de l'âme ; elle se répéta que, malgré son penchant pour elle, il n'avait jamais balancé entr'elle et madame de Nangis ; elle lui fit un mérite de ne lui avoir jamais parlé clairement de sa pas-

sion ; comme si, lorsqu'on s'entend si bien sans s'expliquer, les déclarations formelles étaient nécessaires, comme si l'expression des regards, les sons altérés de la voix, les mots ingénus qui échappent, et dont on confirme le sens en feignant de les rétracter, n'étaient pas, dans tous les temps, le vrai langage de l'amour ! . .

Natalie fit avec succès, en Provence, l'essai d'un genre de vie si nouveau pour elle, car elle n'avait jamais vécu dans une retraite absolue. Les personnes actives et sensibles se plaisent mieux dans la solitude que les caractères indolens et froids, qui ont besoin des secousses et du mouvement de la dissipation. Peut-on s'ennuyer, peut-on se trouver seule avec une imagination vive, des talens, une conscience pure, et un souvenir qui occupe fortement ? Natalie, il est vrai, s'affligeait de l'absence de Germeuil, mais elle était certaine que le sacrifice qu'elle faisait, ajoutait à son admiration pour elle : d'ailleurs, dans quelque situation où l'on puisse se trouver, l'amour, lorsqu'il est partagé, manque-t-il jamais d'espérance ? Madame de Nangis regrettait la vertu, elle était mécontente de son amant, ne pouvait-elle pas rompre volontairement une chaîne qu'elle

ne portait qu'en gémissant ? Enfin, Natalie se faisait de la passion de Germeuil pour elle l'idée la plus romanesque et la plus exagérée ; et lorsqu'on n'a que vingt-deux ans, n'a-t-on pas le droit de tout attendre du temps, de la constance et de l'amour. Natalie se remit à écrire et à composer avec plus de plaisir que jamais. Elle acheva plusieurs ouvrages, et entr'autres un roman. Quand on écrit avec vérité, qu'on ne cherche que dans son cœur les sentimens touchans qu'on veut exprimer, il y a dans cette occupation un tel charme, qu'elle peut facilement tenir lieu de bonheur. Il est beaucoup plus doux, pour le cœur et pour l'esprit, de faire un roman, que d'écrire sa propre histoire : dans le dernier cas, la dissimulation est, à-la-fois, un tort réel et une contrainte qui refroidit l'imagination, et la sincérité parfaite est toujours une imprudence, et communément un ridicule. Enfin, il est très-difficile de parler de soi avec grâce, intérêt et dignité ; il est affreux de penser que les choses les plus dignes d'éloges seront toujours un peu suspectes, car la partialité naturelle de *l'historien*, jette de grands doutes sur *l'histoire*. Mais en composant un roman, on peut, sans

avoir le vain projet de faire son portrait, se peindre vaguement de mille manières, et s'embellir sans tromper le lecteur, auquel on n'a promis qu'une fable. Il est plus doux encore de peindre les objets qu'on aime, dans ce temps heureux de la vie où l'on voit tout ce qui intéresse, avec l'illusion de la confiance aveugle et de la sensibilité !. . . . Oh, que ces tableaux tracés dans la jeunesse, doivent être purs, doivent être animés et parfaits, on a cru les faire d'après nature !. . . . Ce temps passé, la triste expérience a déchiré le voile magique et brillant qui paraît l'amitié et qui donnait tant de charme à tous les sentimens ; mais alors on aime encore à retracer les fictions qui ont séduit, on n'imagine pas les créer, on croit les réproduire !. . . .

Natalie était depuis huit mois dans sa retraite, lorsqu'on lui manda, de Paris, que madame de Nangis (dont la santé avait toujours été languissante depuis son inoculation) se mourait de la poitrine, et que les médecins regardaient son mal comme incurable. On ajoutait que, ne s'abusant point sur son état, elle avait cessé de voir Germeuil, et qu'elle montrait les plus grands sentimens de piété. Cette femme infor-

tunée, ne pouvant ni se pardonner sa faiblesse, ni se consoler du refroidissement de son amant, fut la victime de ses remords et de son amour. Germeuil n'avait jamais cessé de lui rendre les soins les plus tendres et les plus assidus, mais il n'était plus amoureux d'elle ; les hommes, par un intérêt puissant d'ambition ou d'amour-propre, savent si bien prendre le ton et le langage de la passion ! Mais jamais la reconnaissance et la pitié ne les engagèrent à la feindre. Madame de Nangis mourut dans les premiers jours du printemps, treize mois après le départ de Natalie. Germeuil montra dans cette occasion la plus grande sensibilité ; les reproches qu'il avait à se faire, ajoutaient à sa douleur le plus pressant remords ; il sentit, dans ce moment, combien il est barbare et coupable de séduire une femme jeune, sensible et vertueuse ; car elle ne cède que parce qu'on a su lui persuader qu'elle est l'objet d'une passion violente qui durera toujours, et quel est l'homme qui peut se faire une telle illusion ? Germeuil fut malade, il garda sa chambre huit jours, on s'attendrit sur ses regrets, et lui-même crut avoir expié, par un accès de fièvre, un mal irréparable. On manda à

Natalie qu'il était malade. Natalie dont l'imagination ne laissait jamais échapper l'occasion de faire un roman touchant ou tragique, vit Germeuil à la mort, elle en fit le héros et le martyr de la reconnaissance et de l'amitié ; pénétrée de douleur, de compassion et d'admiration, elle partit sur-le champ, et elle arriva à Paris quinze jours après la mort de madame de Nangis ; elle envoya aussitôt demander des nouvelles de Germeuil, il était à Versailles ; car ceux mêmes qui portaient le costume de la douleur, ceux qui venaient de perdre un père, une épouse, ne pouvant, sans indécence, aller aux spectacles, paraissaient en grand deuil à la cour. L'usage défend aux affligés de se distraire par les amusemens, mais il leur permet de se consoler par l'ambition. Germeuil revit Natalie, et reprit bientôt tout le penchant qu'il avait eu pour elle ; un amour qu'on a toujours combattu, ne vieillit point ; s'il a pu s'assoupir dans l'absence, il peut toujours se réveiller et se rallumer. Germeuil avait trop de délicatesse pour oser parler d'amour à Natalie durant le deuil de M. de Nangis ; il fallait pleurer tant que l'on rencontrerait les

objets

objets qui ne permettaient pas l'oubli. Les bienséances ont beaucoup plus d'étendue et de sévérité dans le grand monde que dans les classes inférieures : elles y sont si délicates, que souvent elles ressemblent au sentiment ; c'est qu'elles sont faites pour y suppléer.

Natalie n'était que depuis huit jours à Paris, lorsqu'un soir on lui dit que le curé de Saint Sulpice demandait à lui parler en particulier, elle le reçut aussitôt. Ce vénérable pasteur lui présenta une boîte cachetée, en lui disant que la comtesse de Nangis, la veille de sa mort, l'avait chargé de la lui remettre. Quand Natalie fut seule, elle ouvrit ce paquet mystérieux avec un saisissement inexprimable, elle y trouva un médaillon qui renfermait des cheveux et le portrait de Germeuil : il était enveloppé dans un billet à peine lisible, tracé par une main défaillante, et qui contenait ces mots :

" Je vous laisse ce qu'il m'est défendu " de regretter, et ce que je ne pouvais céder " sans douleur qu'à la généreuse Natalie ! Ne " me plaignez point, j'ai tant souffert, que le " moment où je suis n'est pour moi qu'une

" heureuse délivrance ! J'ai si passionnément
" aimé celui dont je n'ai pu conserver le cœur,
" du moins sans partage ! . . . . Puisse un
" sentiment légitime le fixer ! . . . Puissiez-
" vous être heureuse ! . . . . C'est le dernier
" vœu de la plus tendre reconnaissance, il doit
" être exaucé ! . . . "

Natalie arrosa de larmes ce billet, elle regardait tristement le portrait et les cheveux autour desquels ces mots étaient écrits : *Amour et constance.* Grand Dieu ! dit-elle, voilà ce qu'il a pensé ! voilà ce qu'il a donné ! . . . Et, quelques mois après il n'aimait plus cette femme si belle, si touchante ? . . . Cette pensée terrible fit une profonde impression sur Natalie ; mais elle avait laissé fortifier sa passion, elle pouvait en prévenir, ou du moins en craindre les dangers ; il n'était plus en son pouvoir de la modérer. Elle crut devoir cacher cet événement à Germeuil, car il évitait, avec un soin extrême, de parler de madame de Nangis, même indirectement, et Natalie ne voulait pas renouveler sa douleur, ni ranimer ses remords. Elle mit à son cou le portrait, elle l'attacha avec une chaîne d'or, qu'elle

qu'elle fit river ; et elle se promit de n'en jamais parler à Germeuil.

Enfin, au bout de quelques mois, Germeuil, éperdûment amoureux, et passionnément aimé, parla de ses sentimens avec tous les transports d'un amour long-temps contenu. Natalie l'écoutait avec un plaisir mêlé de trouble et d'inquiétude ; le serment d'aimer toujours, le mot de *constance*, dans la bouche de Germeuil, la faisait frissonner ; à force d'entendre répéter les mêmes phrases, cette impression s'affaiblit, et bientôt elle pensa que si Germeuil eût aimé madame de Nangis comme elle, jamais il n'aurait changé.

Germeuil ne pouvait parler d'amour à Natalie, sans lui demander sa main ; mais Natalie trouva que Germeuil, par respect pour la mémoire de madame de Nangis, pour l'honneur de son caractère, et l'intérêt de sa réputation, ne devait pas prendre si promptement un tel engagement. Il fut convenu que Natalie ne recevrait la foi de Germeuil que dans sept ou huit mois, et qu'en attendant, on n'en parlerait à personne. Germeuil voulant terminer plusieurs affaires avant son mariage, partit pour

la Flandre, en promettant de revenir sous deux mois.

Peu de jours après le départ de Germeuil, une famille intéressante, tombée dans une misère affreuse, par un enchaînement inoui de revers, s'adresse à Natalie, pour obtenir, par son crédit, quelqu'adoucissement à ses maux. Natalie avait connu ces infortunés, par l'entremise d'un ancien ami de ses parens, homme qui joignait à beaucoup d'esprit un grand attachement pour elle, et qu'elle révérait depuis l'enfance. Elle avait pris tant d'amitié pour lui, que depuis son retour de Provence, elle l'avait consulté sur un de ses ouvrages manuscrits, preuve de confiance qu'elle n'avait donnée jusqu'alors qu'à la seule Dorothée. Un jour qu'elle gémissait avec lui, sur la situation déplorable de la famille qui les intéressait, Bréval (on appelait ainsi son ami) lui demanda si véritablement elle était capable de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour sauver ces infortunés. En pouvez-vous douter, répondit Natalie, vous qui savez tout ce que j'ai déjà fait pour eux, vous qui m'accompagnez toujours quand je vais voir ceux qui sont en prison.

prison. — Ces trois malheureux gentilshommes sont condamnés à une prison perpétuelle s'ils ne peuvent payer comptant la somme de quarante mille francs, et ils ne possèdent rien au monde. . . . — Hélas ! je le sais, et je ne puis qu'adoucir leur captivité. — Il ne tient qu'à vous de les délivrer. . . . — Comment ? — Oui, vous pouvez rendre la liberté à ces trois braves militaires, dont l'un, couvert de blessures glorieuses, a servi, quarante ans, avec la plus brillante valeur. — Mais expliquez-vous, que puis-je faire ? — Livrer à l'impression l'ouvrage que vous m'avez fait lire. . . — Bon Dieu ! que me proposez-vous ! que dirait Dorothée ! que penserait Germeuil ! . . . — Songez seulement aux infortunés qui gémissent au Fort l'Evêque. — Mais comment espérer que la vente de cet ouvrage puisse produire quarante mille francs. — L'auteur est jeune et jolie, c'est sa première production, l'ouvrage a de l'agrément et de l'originalité, il ira aux nues, nous en ferons deux éditions en peu de mois, et nous aurons les quarante mille francs. — Mais quel éclat ! . . D'ailleurs, j'ai promis à ma sœur de ne jamais me faire imprimer. . . . — Votre cœur n'a-t-il pas

pas promis à Dieu de sécourir les infortunés par tous les moyens qui sont en vous ! — Eh bien, je vais écrire à ma sœur qui est à la campagne, et qui ne revient que dans quinze jours, si elle approuve cette action, je la ferai. . . . . — Et si elle ne l'approuve pas, vous abandonnerez les malheureux auxquels vous avez promis le plus tendre intérêt ? En leur refusant un secours qu'il vous est si facile de leur donner, c'est vous-même qui les condamnerez, ce sera vouer au malheur les restes flétris de leur existence. Si le désespoir abrège leurs jours, s'ils périssent en prison, serez-vous sans regrets, sans remords ? . . . . Eh quoi ! pour faire une bonne action, avez-vous besoin de conseils ? ne consultez que l'humanité. — Mais si l'amitié vous abuse sur cet ouvrage, s'il est médiocre. . . . — Je vous garantis son succès. — Mais s'il tombait. — Le motif qui l'aura fait publier, vous consolera de la chute.

Natalie n'avait jamais d'esprit quand il s'agissait de combattre une proposition généreuse ; quelqu'imprudente qu'elle fût on était toujours sûr avec elle d'avoir raison lorsqu'on s'adressait à son cœur ; l'émouvoir et la toucher,

cher, c'était la convaincre. Enfin, lui dit Bréval, si vous consentez à ce que je propose, nos pauvres prisonniers, qui sont maintenant dans l'abattement de la plus profonde douleur, pourraient être, dans quelques minutes, ranimés et consolés ; deux lignes de vous leur rendraient l'espérance et le bonheur. . . . . Je ne résiste plus, s'écria Natalie, et courons nous-mêmes, mon cher Bréval, le leur annoncer. A ces mots, Natalie sonne, demande ses chevaux, et ne songe plus qu'à la joie qu'elle va causer ; ses promesses, ses répugnances, ses craintes, le monde, l'amour même, tout fut oublié dans ce moment d'enthousiasme ; elle ne voyait que la prison où gémissaient les opprimés ; elle ne sentait que le bonheur de sécher les larmes du désespoir. . . . Natalie prit, dans ce jour, un engagement irrévocable ; elle promit son ouvrage aux prisonniers, elle reçut les bénédictions de la reconnaissance. . . Jamais auteur, sous de plus doux auspices, n'entra dans la carrière littéraire ! . . . L'ouvrage, dès le soir même, porté chez l'imprimeur, fut imprimé avec une extrême célérité ; il parut au bout de six semaines. Le succès en fut tel que l'avait prédit Bréval. On loua

l'auteur

l'auteur avec excès dans tous les journaux ; l'édition entière fut enlevée en moins de douze jours : plusieurs personnes bienfaisantes, sachant à quel usage on destinait le produit, ne se contentèrent pas de donner le prix fixé ; un Russe, entre autres, envoya deux cents louis pour un seul exemplaire. Tout cet argent fut porté chez l'avocat des prisonniers, qui s'était chargé du soin de vendre l'ouvrage. Les quarante mille francs étant complétés, Natalie, heureuse et triomphante, fut délivrer les prisonniers. Avec quelle joie vive et pure elle entra dans cette prison dont elle allait arracher trois victimes du malheur ! Avec quelle transport elle leur dit : *Venez, vous êtes libres!...* Elle les emmena dîner chez elle. En sortant de table, elle leur donna des brevets de capitaines qu'elle avait obtenus pour eux, dans des régimens qni partaient pour la Corse. Ce jour fut l'un des plus beaux de sa vie. Tout était doux dans ce début d'auteur, les motifs, le succès, le résultat, et l'envie se taisait, tout s'était fait si rapidement qu'elle n'avait eu le temps ni de méditer, ni de préparer des noirceurs. Oh ! ma chère Natalie, disait à sa sœur, Dorothée, qu'il serait sage, qu'il serait

beau

beau de s'arrêter là ! . . . d'écrire toujours, puisque vous en avez le goût et le talent, mais ne plus publier vos ouvrages. . . . . Qu'il était bon ce conseil ! Natalie ne le suivit point. Vous craignez des chimères, répondait-elle, voyez donc comme le public est indulgent pour une femme ! comme les journalistes sont galans ! . . . . . Enfin, j'ai fait le premier pas, c'est toujours le plus difficile ; le sort en est jeté, me voilà auteur pour ma vie. Dorothée soupira ; elle lisait dans l'avenir !.....

Natalie attendait Germeuil avec la plus vive impatience, elle pensait que la gloire qu'elle venait d'acquérir augmenterait son amour ; elle se trompait. Germeuil fut flatté du succès brillant de celle dont il était adoré ; il l'admira davantage, mais elle devint pour lui une autre femme, et elle y perdit. Ce n'était plus pour Germeuil cette Natalie à la fois ingénue et piquante, dont les saillies l'amusaient, et dont il aimait tant le naturel et la gaîté ; elle n'avait point changé, elle était toujours la même, mais il ne la voyait plus avec les mêmes yeux. Il lui supposait un orgueil qu'elle n'eut jamais. Sa douceur et sa simplicité ne lui paraissaient plus que de la condescendance ; il

lui semblait qu'en s'élevant, elle s'était éloignée de lui, car il était resté à la même place, et elle avait abandonné la sienne par un essor rapide. Son imagination ne la lui offrait plus sous les traits charmans qui font naître l'amour. On ne se représente point les Grâces fixées près d'un bureau, veillant et méditant dans le calme des nuits ; c'est une branche de roses qui doit parer la beauté, une couronne de laurier la vieillit. Oui, disait Germeuil à Natalie, je jouis de vos succès; mais, ne vous reprochez-vous point de prodiguer à l'univers des talens dont l'amour s'enorgueillissait davantage encore, lorsqu'il en jouissait seul ? Quoi ! tout le monde, à présent, vous connaît comme moi! N'est-ce pas une sorte d'infidélité dont votre amant aurait le droit de se plaindre ? Quoi ! ces sentimens si tendres, si délicats, dont l'expression faisait mon bonheur dans vos lettres, je les retrouve dans vos ouvrages ! ces phrases touchantes, inspirées par l'amour, m'appartenaient; vous me les reprenez pour les publier, et pour en faire des fictions ! . . . .

Natalie ne voyait dans ces reproches qu'un badinage ingénieux, elle ne s'en alarmait point, et elle jouissait, sans trouble, de l'éclat

de

de sa nouvelle situation. Il y a deux ou trois mois d'enchantement pour une jeune auteur qui débute d'une manière brillante ; le plaisir de relire son ouvrage *imprimé*, et les journaux qui en rendent un compte favorable, celui d'en voir paraître les premières traductions, les lettres flatteuses, les jolis vers que l'on reçoit, les éloges de tous les gens que l'on connaît et que l'on rencontre ; chacune de ces choses a son prix ; dans cet instant d'enivrement, le cœur a ses jouissances ainsi que l'amour-propre ; on se flatte d'avoir acquis de nouveaux droits pour être aimé ; on pense honorer l'amitié, justifier l'amour ; et si l'on a fait un ouvrage touchant et moral, on croit avoir obtenu l'estime de toutes les âmes sensibles et vertueuses ; on compte sur la bienveillance, et même sur la reconnaissance de tous les lecteurs dont le suffrage est désirable. Voilà les charmes et les illusions d'une célébrité naissante : ne les envions point à la femme auteur qui en jouit, on les lui fera payer cher dans la suite. Natalie entrevit bientôt que la réputation d'auteur n'est pas sans inconvéniens. Elle finit par trouver ennuyeux et ridicule que personne ne pût l'aborder sans se croire obligé de lui parler de son ouvrage ;

" et séduisante voix, pour se justifier. Voilà " les êtres intéressans qui réclament nos se- " cours, et qui doivent compter sur notre dé- " vouement. Mais qu'a de commun, avec " ces femmes que la pudeur rend si craintives, " *celle* dont vous auriez voulu, dites-vous, me " voir le défenseur ? La brillante, la célèbre " Natalie, est entrée, avec tant d'éclat et d'as- " surance, dans l'arène où les prix se disputent " à la face de l'univers ! . . . . . N'a-t-elle pas " des armes supérieures à celles que je pourrais " employer pour la défendre ? Les héros les " plus renommés ont-ils cru faire une lâcheté " en attaquant des Amazones ? Et Clorinde et " Bradamante eurent-elles jamais des cheva- " liers ?

" Qui prétend à la gloire, s'engage à " combattre ; aussitôt qu'on est entré dans la " carrière littéraire, on ne marche plus qu'avec " des rivaux qui s'élancent tous vers le même " but, et l'honneur, dans cette lice périlleuse, " n'impose aux concurrens qu'une seule loi, " celles de ne point porter de coups dans l'om- " bre ; dès qu'on se montre, et qu'on se " nomme, l'attaque est toujours légitime, ou " du moins, elle n'est jamais déshonorante.

" Daignez

" Daignez songer, madame, que j'ai " signé l'extrait qui vous irrite; je pense qu'il " a pu vous déplaire, et je m'en afflige; mais, " sous tout autre rapport, je n'ai point à me " reprocher d'avoir manqué aux égards infinis " que tout homme bien né doit aux femmes " qui vous ressemblent.

" Je suis, avec respect, madame, &c."

Eh bien, dit en souriant Natalie, avec du courage on peut se passer de *protecteurs*, avec de la modération et de la véritable philosophie, on se dispense de combattre; je ne suis point une *Amazone*, et certainement Surval ne sera jamais un *Alcide*;* je profiterai des critiques raisonnables, je ne répondrai point aux satires. Je poursuivrai avec calme, persévérance et fermeté, ce que j'ai commencé. L'injustice et la calomnie ne pourront ni m'abattre, ni me décourager; je tâcherai même de me les rendre utiles, je veux qu'elles servent à former, à fortifier mon caractère, à me donner la patience qui préserve de l'humeur, l'élévation qui fait dédaigner la vengeance, et la constance qui

* Vainqueur des Amazones.

finit par triompher de tout. Vous me charmez, s'écria Dorothée, ces résolutions sages et généreuses vous épargneront une partie des malheurs que je craignais pour vous. Maintenant, il ne faut plus regarder en arrière, il faut marcher, d'un pas égal, dans le champ semé d'épines où vous venez d'entrer. Du moins, l'envie et la méchanceté, ne pourront vous reprocher de corrompre la jeunesse par vos écrits, ou d'avoir souillé votre plume par d'indignes représailles, en cherchant à noircir le caractère et la réputation de vos ennemis. En critiquant vos ouvrages, on ne vous accusera ni d'être plagiaire, ni d'écrire ridiculement; on ne citera jamais de vous, un *galimatias*, une seule phrase inintelligible, des pensées fausses, ou renfermant de mauvais principes. Qu'importe, d'ailleurs, tout ce qu'on pourra dire contre votre esprit ou vos talens!

L'aimable, la parfaite Dorothée, loin de revenir sur le passé, ne s'occupait que du soin de fortifier sa sœur pour l'avenir; elle ne répétait point, comme tant d'autres eussent fait à sa place, *je vous l'avais bien dit, je vous l'avais prédit*; elle ne faisait jamais de reproches inutiles.

Natalie,

Natalie, après avoir lu tous les journaux, crut être quitte, pour cette fois, des attaques de la malignité: mais il parut tout-à-coup, deux ou trois libelles anonymes, dans lesquels elle était calomniée de la manière la plus absurde et la plus noire. Au milieu de ce déchaînement, la conduite de Germeuil avec Natalie fut bien différente de celle de Dorothée. Il eut presque l'air de triompher en lisant les extraits satiriques ; mais les libelles lui causèrent une colère et une tristesse extrêmes : c'était attacher à des calomnies extravagantes, une importance qui avait quelque chose d'offensant pour Natalie ; tous ces traits envenimés, lancés contre elle, achevèrent presqu'entièrement d'anéantir l'amour dans le cœur de Germeuil. Natalie n'était pas noircie à ses yeux, mais son nom était profané par la méchanceté, et l'amour est un sentiment si bizarre et si délicat, qu'il peut s'altérer pour beaucoup moins. Germeuil devint sombre, rêveur, capricieux, et Natalie mécontente.

On était au mois d'Avril, et le 25 de Mai Germeuil devait épouser Natalie : depuis qu'il était refroidi pour elle, il s'occupait davantage de son avancement et de sa fortune ; il sollicitait,

licitait, à la cour, une grâce importante, et, dans ce moment, le frère de Mélanide fut élevé au ministère. Germeuil qui s'était apperçu depuis long-temps, des dispositions secrètes de Mélanide à son égard, résolut d'en tirer parti dans cette occasion. Il n'avait jamais été chez elle ; il s'y fit présenter, et le fruit de cette démarche fut d'obtenir, peu de jours après, une promesse positive du ministre. Natalie fut très-blessée de cette conduite ; elle ne dissimula point à Germeuil qu'elle était affligée qu'il eût formé une liaison d'amitié et de reconnaissance avec une femme qu'il n'estimait pas, et qui était l'ennemie déclarée de celle qu'il aimait. Germeuil répondit séchement, que Natalie avait aussi formé des liaisons nouvelles qui lui déplaisaient, et qu'il n'en demandait point le sacrifice. Demandez-le, reprit Natalie, et vous l'obtiendrez. — Vous auriez de la peine à vous débarrasser du marquis de C***. — Est-ce lui qui vous déplaît ? — Je le trouve ennuyeux et pédant. — Vous n'aimez pas que les gens du monde soient de l'académie. — Ni auteurs. — Ce mot n'est-il pas un peu dur ? — Sans doute, si vous le trouvez : mais je vous jure que, dans ce moment, je ne pensais

sais point à vous. — C'est bien pis ! j'aimerais mieux de vous une brusquerie qu'un oubli. Revenons au marquis de C***, voulez-vous que je cesse de le voir ? — Gardez-vous-en bien. — Pourquoi ? — Parce qu'il est amoureux de vous, et si vous le bannissiez, il se vengerait par une satire ; c'est une chose que vous avez éprouvée déjà. Les beaux esprits sont des adorateurs très-dangereux ; ils commencent d'abord par faire de jolis vers ; mais dès qu'ils ont perdu l'espérance, ils font ou font faire des libelles. — Tout homme de lettres, malheureux en amour, fait des libelles ! voilà une belle sentence et un jugement bien équitable ! Vous déclamez sans cesse contre les pauvres auteurs ; moi, je ne fais point d'épigrammes, mais je sais observer ; et j'ai remarqué qu'en général, les gens du monde qui n'ont cultivé ni leur esprit, ni leur mémoire éprouvent une aversion naturelle pour tous les gens de lettres, qu'ils appellent, par dérision, des *beaux esprits*. Ces derniers ont plus de justice et d'indulgence ; ils conviennent qu'on peut avoir un esprit et un mérite supérieurs sans être *auteur*, et même ils ne se moquent de l'ignorance que lorsqu'elle est envieuse et dénigrante.

granté. Cette réponse blessa profondément l'amour-propre de Germeuil, et c'est ce qui se pardonne beaucoup moins en amour qu'en amitié. Depuis six semaines, sur-tout, leurs entretiens finissaient, presque toujours ainsi, par des traits piquans et malins, présage presque certain, entre les amans, d'une prochaine rupture.

Cependant ces deux personnes, mécontentes, refroidies, aigries, s'aimaient encore assez pour n'avoir jamais eu l'idée de rompre leurs engagemens ; et l'approche du jour qui devait les unir, sembla ranimer leurs premiers sentimens. Aussitôt que *l'anniversaire* de la mort de madame de Nangis fut passé, Natalie et Germeuil firent part à leurs parens et à leurs amis de leur union projetée, en annonçant qu'ils se marieraient dans quinze jours, et ils partirent aussitôt pour aller s'établir dans la maison de campagne de Dorothée, où la noce devait se faire. Mélanide fut outrée en apprenant cette nouvelle ; elle s'était persuadée que Germeuil n'avait eu pour Natalie qu'un goût passager ; d'ailleurs, Germeuil, en allant chez Mélanide pour une vue d'ambition, avait déployé avec elle tous ses moyens de plaire,

et

et ce qu'on appelle *la grâce*, dans les hommes, avec les femmes est toujours jointe à la tromperie, quand la femme à laquelle ils veulent plaire est crédule et vaine. Mélanide, comme toutes les femmes galantes qui manquent de beauté, ou qui ne sont plus jeunes, était intrigante ; elle regardait l'intrigue, sinon comme un art de séduction, du moins, comme un moyen d'attacher un amant, et elle pensait qu'un service rendu, devait enchaîner et fixer l'amour. Aussitôt qu'elle apprit que Germeuil allait épouser Natalie, elle se crut trahie, parce qu'elle était deçue dans ses espérances ; animé du plus violent ressentiment, elle vole à Versailles, et fait révoquer la promesse qu'elle avait obtenue de son frère. Il est facile à la cour de détruire, en peu d'instans, ce qu'on a fait ! La place fut sur-le-champ donnée à un autre. Germeuil le sut le lendemain, et sa colère égala sa surprise. En même temps, il imagina que Natalie triompherait de ce résultat de sa liaison avec Mélanide, et cette idée lui donna contre Natalie une humeur extrême, qui fut sur-tout choquante, dans un moment où l'on faisait les préparatifs de ses noces, et

où Natalie lui montrait plus de tendresse que jamais.

Natalie aimait la danse, et tous les jours, avant le souper, on dansait une heure ou deux. A l'un de ces petits bals, Natalie cassa, en dansant, la chaîne d'or du médaillon qu'elle tenait de madame de Nangis, et qui renfermait le portrait de Germeuil. Ce médaillon, qu'elle portait toujours soigneusement caché dans son sein, s'échappa dans le mouvement de la danse, et, glissant sous son mouchoir, il tomba à terre. Son danseur s'empressa de le ramasser, et le lui rendit. Natalie, en le recevant, s'écria, de premier mouvement : Ah ! donnez, ce médaillon m'est si cher ! . . . Germeuil, à deux pas derrière elle, entendit ces paroles, et en fut très-frappé. Il n'avait donné à Natalie qu'un bracelet de ses cheveux ; quel était donc ce médaillon si *précieux* qu'elle portait sans le montrer, et dont elle n'avait jamais parlé ? Ce n'était point le portrait de Dorothée qu'il lui connaissait dans des tablettes, qu'était-ce donc ? . . . Germeuil résolut de le demander à Natalie, et dans la mauvaise disposition d'humeur où il se trouvait il fit cette question,

d'un ton sec qui déplut à Natalie ; cependant elle répondit simplement, que c'était un gage d'amitié qu'elle portait depuis un an. *D'amitié !* reprit Germeuil, et avec ce mystère, cela est singulier. Du moins, dit Natalie, cela n'est pas *imquiétant* pour vous. — Est-ce un portrait ? — Oui. — De Dorothée sans doute ? — Non. — De quelle autre femme est-il donc ? — Il n'est point d'une femme. — Quel est donc ce portrait ? . . . . A cette dernière question, Natalie rêva sans répondre. Eh bien ? reprit Germeuil. Dispensez-moi de vous le dire, repartit Natalie. Vous ne l'imaginez pas, dit Germeuil avec émotion. — Pourquoi ? vous ne pouvez avoir que de la curiosité ; il est impossible que vous ayiez de la jalousie. — Puis-je renoncer à votre confiance ? Ici, Natalie réfléchit encore un moment ; ensuite regardant fixement Germeuil : Eh bien, je vais connaître si j'ai la vôtre. Je consens à vous dire la vérité ; ce portrait est le vôtre ; mais il faut m'en croire sur ma parole, je ne veux point vous le montrer. C'est mon portrait, reprit Germeuil avec un sourire ironique ; vous avouerez que, dans ce cas, la *vérité* a peu de vraisemblance. — Mais

quand

quand je l'affirme, vous *m'avouerez* que le plus léger doute de votre part serait à-la-fois un outrage et une absurdité. — Mais pourquoi me refuser de me montrer *mon portrait ?* Je ne vous ai jamais vu de caprice, et celui-ci serait étrange. — Vous me soupçonnez donc d'artifice ? — Oh ! ce n'est pas un soupçon. — Fort bien. Si ce portrait n'est pas le vôtre, c'est un mensonge que je fais pour cacher une intrigue. Ainsi donc, à la veille de vous épouser, j'aurais un autre amant ? voilà ce que vous pensez ?—Non, mais je suis certain qu'il y a en ceci un mystère que vous voulez me cacher. — Oui, mais je n'emploie nul artifice, et je vous dis la vérité. — Un mystère avec ce qu'on aime, est un crime. — Cette maxime est fausse, et ce qui se passe entre nous en ce moment, en est la preuve. — Finissons cette discussion, elle m'afflige autant qu'elle me surprend. Je vais, moi, vous parler sans mystère et sans détour. Si vous refusez de me montrer ce médaillon, je croirai que c'est uniquement dans le dessein de m'irriter afin de rompre avec moi. — Si je ne vous aimais plus, aurais-je besoin d'un prétexte ; ne suis-je pas libre encore ? — Enfin, refusez-vous de me satisfaire ? — Et

vous,

vous, refuseriez-vous de me croire sur ma parole ? — L'amour ne saurait donner une crédulité ridicule. — L'estime donnerait celle que j'exige de vous. — Si vous m'aimez encore, vous me montrerez ce portrait. — Ecoutez-moi, Germeuil, depuis trois mois, votre humeur, vos inégalités, et souvent votre froideur, ne m'ont que trop fait connaître que votre cœur n'est plus le même pour moi. Au reste, dans l'union que nous allons former, l'amour n'est pas nécessaire, mais on ne peut s'y passer d'une parfaite estime. Donnez-moi donc de la vôtre la preuve que je vous demande. Daignez me croire ce soir, et demain je vous expliquerai ce qui vous étonne. — Demain, il ne serait plus temps, je ne vous croirais plus. Il faut que je voie ce portrait avant de sortir d'ici. — Est-ce-là votre dernier mot ? — Oui, je vous l'avoue franchement. — Eh bien, voici le mien. Si vous persistez dans cette idée, je vais vous montrer ce médaillon ; mais je ne vous reverrai de ma vie. — Cette menace confirme tous mes soupçons. — Pensez-y bien, il en est temps encore. — Non, madame, mes réflexions sont faites, vous vous êtes engagée à me montrer ce portrait qui, dites-vous, est le

mien, et je ne vous quitterai point que vous n'ayez tenu votre parole. — Vous êtes donc décidé à renoncer à moi ? — Je suis décidé à voir ce médaillon. A ces mots, Natalie indignée resta un instant sans parler. Est-ce donc ainsi, reprit Germeuil, que vous tenez vos promesses ? Je les tiendrai, répondit Natalie, je vais vous éclaircir et vous confondre. Tenez, Monsieur, le voilà ce portrait, il doit exciter dans votre âme un double remords, j'ai voulu vous épargner un souvenir douloureux, j'ai voulu obtenir de vous une marque de confiance que vous deviez à mon caractère, à ma conduite, à mes sentiments; vous m'avez méconnue, vous m'avez outragée, vous avez rompu tous les liens qui nous unissaient. A ces mots, Natalie ne put retenir ses larmes ; il eût été bien facile à Germeuil d'obtenir sa grâce dans ce moment, mais il montrait plus de confusion que de sensibilité, son amour-propre souffrait beaucoup plus que son cœur, il ne dit rien de ce qu'il devait dire : les pleurs de Natalie se séchèrent, ils se quittèrent brouillés sans retour. Cependant Germeuil, le lendemain et les jours suivans, fit tout ce qu'il fallait faire pour donner à Natalie l'air de l'*inflexi-*

bilité

bilité aux yeux des indifférens ; mais il ne fit rien pour regagner véritablement un cœur si profondément blessé. Les simples spectateurs sont toujours de mauvais juges des querelles de sentimens, car ils donnent raison à celui qui se possède assez pour ne pas manquer à aucune *forme* de procédés ; c'est ainsi que se conduit celui qui aime le moins, et voilà le vrai coupable. Germeuil intéressa tout le monde ; on accusa de caprice et d'insensibilité Natalie, et néanmoins elle fut la seule à plaindre, elle aimait toujours, elle aima long-temps ; l'inconstant Germeuil se livra tout entier à l'ambition ; c'est la seule passion qui puisse fixer les hommes blâsés et les cœurs froids.

Ce fut six semaines après que survint la révolution ; Germeuil presqu'aussitôt quitta la France. Natalie ne passa dans les pays étrangers qu'au bout de dix-huit mois. Ce fut alors qu'elle connut tous les inconvéniens de la célébrité. Quand on est au sein de sa famille, et qu'on a de la fortune, il est facile de mépriser des libelles ; mais quand on est dépouillé de tout, quand on cherche un asyle, et qu'on n'a plus d'autres ressources que celle d'un travail qui demande surtout une parfaite tranquillité d'esprit, il faut

de la force d'âme pour ne se laisser ni abattre ni décourager par la méchanceté, et pour se préserver de l'aigreur et de la misantropie que l'injustice et le malheur pourraient aisément donner dans une telle situation. Natalie eut ce courage. Uniquement livrée à ses travaux littéraires, elle trouva dans l'étude et dans les beaux arts, une source inépuisable de consolations. Dorothée, émigrée comme elle, fut beaucoup plus paisible durant le temps de son expatriation, elle n'avait point d'ennemis ; elle fut plutôt rappelée en France, y recouvra sa fortune, et fit rentrer Natalie. Cette dernière, qui n'avait aucune connaissance des affaires, n'obtint point de restitution, et perdit sans retour tout son bien. Elle retrouva dans son pays, quelques amis, beaucoup d'ingrats, et plusieurs ennemis ; elle ne se plaignit point, elle se dit : C'est ma faute, que n'ai-je suivi l'exemple et les conseils de ma sœur ! Germeuil, qui devait son retour aux intrigues de Mélanide, l'épousa par reconnaissance, et sur-tout pour rétablir ses affaires.

Dorothée fut toujours, dans tous les temps, plus heureuse que sa sœur, parce qu'elle eut une prudence parfaite et une raison supérieure; elle n'eut point de renommée ; ses aventures ne

furent

furent point romanesques ; elle n'inspira point de grandes passions, on l'aima sans emportement, mais avec constance ; son nom, inconnu dans les pays étrangers, ne fit jamais prononcé dans le sien qu'avec estime et vénération ; elle fut utile à ses amis, elle fit le bonheur de sa famille ; tout cela vaut bien un roman, et cette félicité si pure vaut bien la *célébrité* d'une femme auteur.

ARTHUR ET SOPHRONIE,

OU

L'AMOUR ET LE MYSTÈRE.

ARTHUR ET SOPHRONIE,

OU

L'AMOUR ET LE MYSTÈRE.

L'Âge d'or des poëtes n'est qu'une chimère: celui de l'amour et de l'amitié ne fut point une fiction. Il exista dans le beau temps de la chevalerie.

Une *femme*, alors, paraissait un être si intéressant, que pour obtenir tous les secours et toute la protection de la force et de la valeur, elle n'avait besoin ni de jeunesse, ni de beauté. Les lois délicates et sévères de l'honneur prescrivaient aux chevaliers, en faveur de notre sexe, tout le dévoument de la passion; il fal-

lait défendre la veuve opprimée et sexagénaire, ainsi que la jeune et belle orpheline ; il fallait, lorsque l'occasion l'exigeait, exposer également sa fortune et ses jours, pour l'une et pour l'autre. Cet héroïsme ne fut que le résultat naturel d'une convention tacite, fidèlement observée entre les deux sexes. Les femmes de ce temps ne prétendirent jamais qu'aux vertus qui doivent nous caractériser. La gloire ne fut pour elles qu'un sentiment, et ne devint jamais une ambition personnelle ; elles ne l'attachèrent qu'aux titres doux et sacrés de fille, d'épouses et de mères. Les exploits des chevaliers firent toute leur renommée. Ainsi, de leur choix seul, dépendit leur célébrité ; ainsi, le plus brave, le plus loyal, fut toujours le mieux aimé. L'amour, en inspirant l'émulation, produisit des actions admirables ; ce qu'on faisait pour la patrie, pour un ami, pour un frère d'armes, enorgueillissait une maîtresse adorée ; en s'illustrant, on immortalisait l'objet de sa plus chère affection. Les femmes, renonçant à de vaines prétentions, et dépouillées de tout égoïsme, ne firent que se conformer au vœu de la nature qui voulut ennoblir leur dépendance, en les rendant attrayantes par leur faiblesse

faiblesse même, et sublimes par la sensibilité qui s'oublie, qui se dévoue sans effort. Par cet heureux accord entre les deux sexes, par ce pacte touchant, l'amitié devint une passion et l'amour, une vertu.

Mais à qui cherche-t-on à plaire aujourd'hui, lorsqu'on veut peindre des sentimens, à-la-fois exaltés, violens, délicats et désintéressés ? ce n'est pas, sans doute, à la multitude. Un petit nombre de femmes pourra comprendre encore le dévouement extraordinaire de ma *Sophronie*. C'est à elles que je dédie cette nouvelle qui ne sera pour les autres lecteurs qu'un conte plus fabuleux et plus incroyable que tous ceux des Mille et une Nuits.

Le disciple chéri de du Guesclin, le beau-frère d'un roi renommé par sa sagesse*, le brave et vertueux duc de Bourbon, affranchi des fers des Anglais revint enfin dans son apanage, après avoir langui huit ans dans une dure captivité. Ce prince fut surnommé *le bon* et *le grand*, titres doublement glorieux lorsqu'ils sont réunis. Sa longue absence avait donné

* Charles V, dit le sage.

donné lieu à une infinité de désordres ; ses barons pillèrent ses domaines, et Chauveau, son procureur général, fut obligé, par le devoir de sa charge, d'informer contr'eux. Le duc, devenu libre, ferma les yeux sur les fautes passées, et ne songea qu'à gagner les cœurs de ses vassaux. Il institua l'ordre de l'*Espérance*, idée touchante en celui qui, ayant été privé pendant tant d'années, de sa patrie et de la liberté, n'avait trouvé que dans la douce espérance, la patience et le courage qui font supporter tous les maux. Au milieu des solemnités de cette cérémonie, le sévère Chauveau paraît, tout-à-coup, tenant à la main le cahier des informations, il le présente, à genoux, au duc : " Monseigneur, lui dit-il, vous verrez ici bien des coupables ; les uns méritent la mort, les autres ont, au moins, encouru la confiscation, voici le registre de leurs crimes."

Les prévaricateurs étaient présens et frémissaient. Chauveau, dit le prince, avez-vous aussi tenu régistre des services qu'ils m'ont rendus ? En disant ces mots, il prend les papiers des mains de Chauveau, et les déchire sans les lire. A ces paroles sublimes, à cette action généreuse, des larmes de tendresse et de reconnais-

reconnaissance, coulèrent de tous les yeux, il n'y eut pas un seul de ces gentilshommes, coupable ou non, qui ne jurât de donner sa vie pour un prince si magnanime*.

Les fêtes à l'occasion de l'institution de l'ordre de l'Espérance, furent terminées par un magnifique tournoi, où se rendirent les plus illustres chevaliers de la France, de la Bretagne et de l'Angleterre, car la guerre n'empêchait point d'inviter les ennemis mêmes à ces jeux belliqueux. C'était un moyen de plus de les combattre, de les vaincre, et ce triomphe de l'adresse, de la force et de la galanterie, était, alors, le présage heureux d'une victoire plus importante. La mère et l'épouse du duc de Bourbon devaient distribuer les prix ; les dames qui les accompagnaient, et la noblesse rassemblée, de plusieurs provinces, formaient une cour brillante ; et la veille du tournoi, suivant l'usage, on exposa dans une immense galerie, les armes et les boucliers de tous les chevaliers qui s'étaient fait inscrire pour combattre. Ces nobles attributs de la valeur et de la gloire, suspendus, en trophées, sur les murs de la salle, offraient tous, en même temps, les devises et les noms des

* Ces faits et ces détails sont tirés de l'histoire. Voyez *Annales de la Vertu*, nouvelle édition.

des chevaliers. Lorsque la galerie fut entièrement décorée, on en ouvrit les portes. Les trompettes et les tymbales annoncèrent que tout le monde y pouvait entrer; ensuite, un hérault d'armes, placé sur le seuil de la principale porte, fit par trois fois, à haute voix, cette proclamation : *On invite les dames et demoiselles qui auraient à se plaindre des chevaliers combattans, à venir faire leurs réclamations.*

Cette invitation n'était point une vaine formule ; si en effet, une dame avait reçu quelqu'injure d'un chevalier, et qu'elle en pût donner la preuve, elle avait le droit de l'empêcher de combattre.

Les lois généreuses de la chevalerie spécifiaient tous les *délits envers les dames* qui devaient exclure des tournois, un chevalier. Le plus grave était : de refuser à une femme son secours, quand elle le réclamait, quelque pénible ou périlleux que pût être le service qu'elle demandait. Enfin, pour être exclus, il suffisait *d'avoir médi des dames* *.

On entre, en foule, dans la galerie des trophées. Presque toutes les jeunes personnes qui

* Voyez les mémoires de l'ancienne chevalerie de Sainte-Palaye.

qui se trouvaient dans la ville, y parurent; chacune s'arrêtait devant le trophée du chevalier qui l'intéressait; l'une, devant celui d'un père, d'un frère, ou d'un époux; l'autre, fixée près du bouclier de son chevalier, lisait tout haut, avec orgueil, la devise dont elle était l'objet; d'autres, enfin, plus émues encore, trahissaient leur penchant secret, en regardant trop long-temps les armes et le nom de leurs amans. Ces douces contemplations, ces agréables rêveries furent, tout à-coup, interrompues par un incident extraordinaire, en ce temps, et qui, par cette raison même, produisait toujours une vive sensation.

Une femme se plaignait d'un chevalier. Ce grand événement fut annoncé par le hérault d'armes qui imposa silence à l'assemblée, et dit ensuite : *Une dame se présente pour faire une réclamation.* Ces paroles effrayantes inspirèrent une vive curiosité, et jettèrent le plus grand trouble parmi les jeunes personnes; chacune craignit en secret pour son chevalier; l'étonnement et l'inquiétude se peignaient sur tous les visages, lorsque la porte se r'ouvrit. Deux héraults s'avancèrent gravement pour écarter la foule, ils précédaient une jeune dame

d'une

d'une beauté ravissante, dont la suite annonçait un rang distingué ; on remarqua, cependant, que ses pages ne portaient point de livrée, ils étaient, ainsi qu'elle, simplement vêtus d'habits gris et blancs. Cette dame, inconnue à toute l'assemblée, était aussi remarquable par la noblesse frappante de sa figure, par la modestie de son maintien, que par sa jeunesse et son éclatante beauté. Elle avait, à sa gauche, une femme d'un âge mur, elle s'appuyait, de l'autre côté, sur le bras d'un vieil écuyer, quatre pages suivaient derrière. Elle marchait lentement, les yeux baissés, une vive rougeur colorait ses joues. . . . Les héraults s'arrêtèrent devant le trophée qu'elle leur avait indiqué, avant d'entrer dans la galerie. Alors, la belle inconnue, levant vers le trophée de grands yeux noirs, pleins d'expression, le regarde un instant en silence ; son sein paraît oppressé, ses beaux yeux se remplissent de larmes. . . . Cependant, elle se retourne vers l'un des héraults d'armes, elle reçoit, en poussant un profond soupir, la longue baguette dorée qu'il lui présente, elle élève le bras, et touchant le trophée, elle rougit, et dit d'une voix douce et sonore : *J'accuse Arthur de Montfort, fils du*

duc

duc de Bretagne. Aussitôt qu'elle eut prononcé ces paroles, les héraults détachèrent le trophée qu'ils emportèrent hors de la galerie. On conduisit l'inconnue dans un salon particulier, où se tenaient les juges du camp (présidés par le duc de Bourbon) et qui toujours étaient rassemblés pendant l'exposition des trophées des chevaliers. La belle inconnue salua les juges qui la prièrent d'attendre l'arrivée du jeune prince de Bretagne, que l'on venait d'envoyer chercher. Elle s'assit, en gardant un profond silence. Le duc de Bourbon la connaissait, et prenait à son sort le plus tendre intérêt ; mais la recevant, dans ce moment, en qualité de juge, il devait observer, avec elle, dans cette occasion, toutes les formalités d'usage.

Enfin, Arthur arriva ; ce jeune et vaillant prince s'était déjà distingué par de brillans exploits; fier, impétueux, mais généreux et sensible, la piété filiale, l'amitié, l'amour de la gloire, avaient, jusqu'alors, été les seules passions de son cœur. Les grâces de sa figure, la noblesse de ses manières, sa magnificence, et l'éclat de son nom, fixaient sur lui tous les regards ; il était déjà si renommé dans tous

les exercices de la chevalerie, que l'on ne doutait point qu'il ne remportât les premiers prix du tournoi ; plus d'une belle personne le désirait en secret. On savait qu'il n'avait point de *dame*. On ne s'en étonnait pas ; il était rare, alors, qu'un chevalier de son âge, qu'un jeune homme de vingt-deux ans eût fait un choix, il fallait que l'amour ajoutât à la gloire, il fallait soutenir que sa dame était la *plus vertueuse*, ainsi que la plus belle, il fallait, enfin, que cet enthousiasme de l'amour et de l'admiration fût justifié par l'opinion publique. L'intérêt même de l'amour-propre répondait de la discrétion d'un amant. On publiait, avec orgueil, les rigueurs de sa dame, on ne s'en plaignit point, on s'en vantait, et souvent, par un sentiment d'orgueil, on en exagérait la durée. Les femmes plaçaient toute leur gloire dans la renommée de leurs amans, et par un juste retour, les hommes se glorifiaient de la vertu de leurs maîtresses. De tels sentimens devaient être durables, ils avaient déshonoré l'inconstance ; changer était un crime inexcusable. Lorsqu'il faut se fixer en s'engageant, on est délicat et difficile sur le choix, on hésite long-temps avant de se déterminer. Arthur était encore

dans

dans cette incertitude, et sa devise l'annonçait ; elle représentait un autel de l'amour, autour duquel ces mots étaient écrits : *Où trouver l'objet du culte ?*

Arthur entra, dans la salle, avec l'air de l'assurance et de la fierté, mais lorsqu'il eut jeté les yeux sur son accusatrice, tous ses traits exprimèrent la surprise et l'admiration, il resta immobile, les regards attachés sur elle. Le duc de Bourbon prenant la parole, et s'adressant à l'inconnue ; " Madame, lui dit-il, quel est votre nom ?" Seigneur, répondit-elle, je m'appelle Sophronie, et je suis fille du connétable du Guesclin. A ce nom révéré qui rappelait tant de vertus et d'actions héroïques, tous les juges saisis de respect, s'inclinèrent. . . Etes-vous mariée ? demanda le duc. Cette question parut embarrasser Sophronie, elle rougit, baissa les yeux, et garda le silence. Oui, seigneur, reprit vivement Arthur, madame est l'épouse du brave et malheureux Léodgard, mon frère d'armes, et neveu de l'ami du successeur du grand du Guesclin, enfin, dù connétable Clisson. Prince, dit le duc, vous devez laisser répondre la dame qui vous accuse, vous parlerez ensuite. A ces

mots, le duc se tournant vers Sophronie : que reprochez-vous au prince de Bretagne ? lui dit-il. D'avoir noirci ma réputation, répondit-elle, en disant publiquement, que ma conduite avec Léodgard, est aussi coupable qu'incompréhensible. Je déclare et je proteste devant ce tribunal auguste que je n'ai rien à me reprocher, et je demande que le prince de Bretagne désavoue ces discours injurieux ou qu'il les retracte, ou qu'enfin il donne des preuves de ce qu'il a osé soutenir contre ma réputation. Je puis dans ce moment, dit Arthur, m'affliger et me repentir d'avoir donné lieu aux réclamations dont je suis l'objet. . . Mais il m'est impossible de nier la vérité, et de rétracter un discours conforme à mes sentimens et à mon opinion. On me demande des preuves !. . . . . c'est à regret que je vais les donner. . . . . Maintenant, je me tairais, si l'exclusion d'un tournoi n'était pas une tache honteuse dans la vie d'un chevalier. L'honneur me force à me justifier. . . . quoi qu'il puisse m'en coûter, il faut parler. Celle qui m'accuse a passionnément aimé Léodgard ; elle l'a choisi pour époux, de préférence à tant d'autres illustres chevaliers qui

se disputaient le bonheur de lui plaire, et la gloire d'obtenir la main de la fille unique de Duguesclin. . . . . Cependant, au bout de quelques mois, l'épouse de Léodgard, changeant tout-à-coup de sentimens, n'a plus montré que du mépris et de la haine pour celui que, jusqu'à cette époque, elle avait chéri depuis son enfance . . . elle a fini par abandonner son malheureux époux, en se sauvant de son château. . . . Léodgard est mon compagnon d'armes, il adore toujours son épouse ; j'ai vu couler ses pleurs, j'ai reçu ses tristes confidences. . . j'ai dû le plaindre. . . . je sens trop qu'il ne doit jamais se consoler. . . . Jugez, maintenant, seigneur, s'il est équitable que je subsise la honte d'être exclus du tournoi, pour avoir pris part à la douleur de mon frère d'armes, et pour avoir dit que la conduite de son épouse *est aussi coupable qu'incompréhensible.* Arthur cessa de parler, il était ému, son cœur et sa fierté souffraient également. Prince, lui demanda le duc, avant ce jour, connaissiez-vous Sophronie ? Non, seigneur, répondit vivement Arthur en rougissant, je la vois ici pour la première fois de ma vie. Maintenant, madame, reprit le duc, répondez

à l'accusé. Seigneur, dit Sophronie, en s'adressant au duc, il est vrai que j'ai long-temps chéri Léodgard, et il est vrai que je l'ai fui ; j'avoue que ma conduite peut paraître incompréhensible, mais ma jeunesse, l'éducation que j'ai reçue, la pureté de ma vie, méritaient peut-être que l'on ne me condamnât point sans m'avoir entendue, et j'oserai dire que le petit fils d'une héroïne qui sut réunir toutes les vertus des deux sexes* devait montrer plus d'indulgence pour une femme; un chevalier aussi loyal, aussi généreux, enfin le prince de Bretagne devait, du moins, suspendre un jugement qui déshonorait la fille de Duguesclin. Il me reproche d'avoir quitté le château de Léodgard ; mais connaît-il mes motifs, ou ma situation ? . . . J'ai justifié la démarche qu'il désapprouve par l'asyle que j'ai choisi : je me suis retirée dans l'apanage du plus éclairé, du plus vertueux de tous les princes, et j'y suis dans un monastère. Je n'ai quitté ma profonde retraite, que pour défendre ma réputation injustement attaquée. J'ai dix-huit ans, je

* Jeanne comtesse de Montfort.

je suis orpheline, je n'ai ni chevalier, ni défenseur, je suis seule, et sans expérience, mais je paraîs ici avec calme et sécurité, le duc de Bourbon sera mon juge.

Ce discours fit pâlir le vaillant Arthur, il pressentait qu'il allait être condamné, il en frémit d'avance. L'exclusion d'un tournoi sur la plainte d'une dame, était un événement de la plus grande importance, car il ternissait, à jamais, la réputation d'un chevalier, et lui ôtait, sans retour, la bienveillance de toutes les femmes. Le duc fit retirer Arthur et Sophronie dans une chambre voisine, afin de délibérer sur cette affaire avec les autres juges : il devait récueillir les différens avis avant de prononcer ; toutes les opinions furent conformes à la sienne, alors, il fut appeler Arthur et Sophronie ; le premier était pâle et tremblant ; il éprouvait, pour la première fois de sa vie, la crainte, l'abattement, et une émotion d'un autre genre, mais que son étrange situation rendait aussi douloureuse que vive. . . . . Il se répétait intérieurement, avec amertume, avec effroi, Sophronie est mon ennemie. . . . je vais être condamné. . . . . Ces deux pensées oppressaient son cœur, et lui ravissaient tout son cou-

rage. " Prince, lui dit le duc de Bourbon, toutes les lois de la chevalerie défendent de vous absoudre. Vous avez attaqué le caractère et la réputation d'une dame, sans pouvoir produire la moindre preuve contr'elle ; cette action est inexcusable. Le tribunal vous condamne. Vous êtes exclus du tournoi, à moins que votre accusatrice n'ait la générosité de vous offrir *un gage de merci.* C'est un droit que la loi lui donne, et si vous l'obteniez, notre jugement serait annullé." Le voilà ce gage, dit Sophronie, en détachant de son bras un bracelet de perles et de saphirs, qu'elle présenta au jeune prince qui, plein de trouble, d'attendrissement, et pénétré de reconnaissance, mit un genou en terre, en s'écriant : " Ah ! c'est maintenant que je sens combien je suis coupable ! . . ."

Aussitôt, le duc de Bourbon fit ouvrir les portes du tribunal. Une foule immense attendait dans la galerie la décision des juges. Les hérault proclamèrent que *la dame était satisfaite et l'accusé justifié* ; car le signe de clémence, le *gage de merci* donné par la dame, produisait en faveur du chevalier, tous les effets d'une justification complète. Sophronie, appuyée sur le bras d'Arthur, rentra dans la galerie,

lerie, au bruit des acclamations de toute l'assemblée. Une rougeur éclatante l'embellissait encore. Arthur, au milieu de la foule qui l'environnait, ne voyait que Sophronie ; les regards attachés sur elle, il la contemplait avec ravissement. Tout le monde remarqua sur le visage de ce jeune prince, une expression nouvelle qui ajoutait un charme intéressant à sa beauté naturelle ; chacun admirait ce couple charmant qui venait de se réconcilier, et l'on répétait autour d'eux : *Ils ont dû se raccommoder en se regardant ; pour se réunir et s'aimer il leur suffisait de se voir.*

Cependant, les héraults replacèrent le trophée d'Arthur, et Sophronie se tournant vers l'assemblée, dit avec émotion, mais distinctement, ces paroles : *Je me rétracte.* A ces mots, la galerie retentit d'un applaudissement universel et prolongé. Alors, les juges du camp qui accompagnaient Arthur, lui rappelèrent qu'il devait demander à Sophronie le *cri de bataille*, parce qu'après avoir reçu d'elle le *gage de merci*, il ne pouvait paraître au tournoi que comme son chevalier, et en combattant pour elle ; engagement qui, dans cette occasion, n'avait que la courte durée du tournoi même.

même. Arthur ayant demandé le *cri de bataille*, Sophronie donna ces mots : *Pour l'innocence opprimée.* Ensuite, elle salua l'assemblée ; les applaudissemens recommencèrent avec enthousiasme ; Sophronie quitta le bras d'Arthur, elle reprit celui de son écuyer, et sortit de la galerie. Comme il fallait qu'elle fût présente au tournoi, elle ne retourna point dans son monastère. Le duc de Bourbon la conduisit chez les princesses, et elle fut logée dans le palais. Le prince de Bretagne courut s'enfermer dans son appartement afin de réflé chir, sans distraction, aux événemens de cette journée, mais, il ne fut occupé que d'un seul, il avait vu Sophronie. . . . Sa destinée entière se trouvait pour lui dans cette idée. Désirs, craintes, projets, tous les mouvemens de son cœur se rapportaient à Sophronie ; en jetant les yeux sur l'avenir, il n'y voyait qu'elle. . . Cependant, il frémissait, en se répétant : *Elle est l'épouse de Léodgard, de mon frère d'armes !..* Il ne craignait pas de manquer aux devoirs sacrés de l'amitié ; trahir un compagnon d'armes était une lâcheté aussi déshonorante que de fuir à l'aspect de l'ennemi. Une telle crainte ne pouvait flétrir une grande âme. Quand l'opinion

l'opinion publique, mille fois plus puissante que les lois, imprime le sceau de l'infâmie sur une action, les cœurs abjects peuvent seuls être tentés de la commettre ; mais Arthur se reprochait, avec amertume, un sentiment involontaire ; le titre qu'elle porte, se disait-il, n'aurait-il pas dû me préserver d'une passion sans espérance. . . . Du moins, elle ne saura jamais ce funeste et coupable secret, je ne vivrai que pour elle, et je mourrai sans avoir été connu d'elle. . . . . O Léodgard ! j'expierai le crime d'un amour insensé, je sais trop qu'il ne me suffit pas de le taire, je dois employer tous mes soins à te rapprocher de ton épouse. Si je parviens à te la rendre, j'aurai fait assez pour toi pour ne plus me reprocher un sentiment qui déjà m'est aussi cher que l'honneur et que l'amitié.

Ces résolutions vertueuses calmèrent un peu les vives agitations d'Arthur ; mais, tout-à-coup, en se rappelant le mot de bataille donné par Sophronie (*pour l'innocence opprimée*), il éprouve un scrupule pénible. Ces mots, que les chevaliers répétaient en combattant dans les tournois, se rapportaient toujours à la situation ou aux sentimens de la dame qui les donnait. Ainsi donc, Sophronie *innocente* et

opprimée

opprimée ne pouvait se plaindre que de son mari ; Arthur devait-il reconnaître publiquement que son frère d'armes était l'oppresseur de son épouse ? n'était-ce pas assez de combattre dans des jeux solemnels pour celle dont se plaignit aussi Léodgard ? pour celle qui venait de se soustraire, par la fuite, à l'autorité conjugale ? Il est vrai que l'honneur même avait forcé Arthur à recevoir *le gage de merci*, mais rien ne pouvait l'autoriser à répéter un cri de bataille injurieux à son ami. Il était temps encore de le changer, et il se décida à en demander un autre à Sophronie. C'était un prétexte pour la revoir, il persista sans effort dans cette résolution. Le soir même, il se rendait chez Sophronie, qui sourit de son scrupule : sans doute, lui dit Arthur, Sophronie est innocente, Sophronie est irréprochable, mais Léodgard ne saurait être coupable, une erreur seule a pu vous désunir. . . . Je ne l'accuse point, répondit Sophronie, mais revenons au cri de bataille, je consens à vous en donner un autre, ainsi vous direz : *le mystère et l'amour*. Le mystère et l'amour ! reprit Arthur d'un air mécontent ; le *mystère*, pourquoi ? . . . l'*amour!*... e ne le demande pas, votre époux seul peut

vous l'inspirer. . . . — Seigneur, les mots de bataille se reçoivent sans questions. On peut chercher à en pénétrer le véritable sens, mais on en respect le secret. — *Le mystère et l'amour !* . . . . dans quel étonnement vous me jettez ! . . . . Eh pourquoi fuir Léodgard, puisqu'il est toujours aimé ? . . . . Vous avez de l'amour pour Léodgard, et il se croit malheureux ! . . . A ces mots, Sophronie, au lieu de répondre, se leva, fut chercher une écharpe, et l'offrant au prince : Seigneur, lui dit-elle, puisque vous me faites l'honneur de combattre demain pour moi, je dois vous donner mes couleurs, les voici. . . . Quoi, dit Arthur, ces couleurs ne sont point celles de Léodgard ? . . . . — Il est vrai, mais j'ose croire que nul chevalier n'aura de répugnance à porter les couleurs de Duguesclin, et vous savez que l'usage permet aux femmes de préférer, dans les tournois, la livrée d'un père à toute autre. . . . — Mais, je vois dans cette écharpe une couleur de plus. . . . Le vert ne se trouve ni dans la livrée de votre illustre père, ni dans celle de votre époux. . . . — Cette couleur vous déplairait-elle ? — Non, car depuis long-temps, je l'ai choisie pour moi-

même. . . — C'est un des symboles de l'espérance. . . . — Non, pour moi désormais. . . — N'avez-vous pas été reçu chevalier de l'ordre de l'*Espérance !* — Oui, hier. . . . enfin, madame, cette écharpe vient de vous, je la porterai. — Et le mot de bataille ? — Vous n'y voulez rien changer ? ce mot paraîtra si bizarre aux personnes qui vous connaissent. *Le mystère et l'amour !* le *mystère* pour une femme mariée ! *l'amour !* pour celle qui s'est renfermée à dix-huit ans dans un monastère, pour celle qui est adorée de l'époux qu'elle abandonne. . . — Ecoutez, seigneur, si vous conservez sur ma conduite des soupçons outrageans, vous vous avilirez en combattant pour moi. Je vous ai rendu le droit de paraître au tournoi, c'en est assez pour votre réputation ; maintenant, vous êtes libre d'entrer ou non dans la lice, vous pouvez trouver un prétexte pour vous dispenser. . . . . Qui, moi, grand Dieu ! interrompit vivement Arthur, moi refuser de combattre pour vous ? . . . . user ainsi de votre généreux pardon ! . . . en avoir profité, sans vouloir vous en témoigner publiquement ma reconnaissance ! . . . est-il possible que vous puissiez me soupçonner d'une

telle lâcheté. . . Eh bien, seigneur, reprit Sophronie, accordez-moi donc votre estime; vous auriez toute ma confiance s'il m'était permis de vous la donner. Mais un devoir rigoureux et sacré m'impose un éternel silence. L'étrange secret que je dois renfermer au fond de mon cœur, ne pourrait qu'honorer mon caractère et ma vie, s'il était connu. . . . C'est tout ce que je puis vous dire. . . C'en est assez, s'écria Arthur, je vous crois, je vous admire, je vous obéirai, je me dévoue à vous servir. . . je le dois. . . . n'êtes-vous pas ma bienfaitrice. Ce bracelet si précieux que vous avez porté, et que j'ai reçu de votre main, ce gage inestimable d'une générosité touchante, ne me quittera jamais, il sera mon égide dans les batailles. Le bras paré d'un tel ornement, doit être invincible, il me tiendra lieu de bouclier, je n'en veux point d'autre.

Cet entretien fut interrompu par un page qui vint chercher Sophronie de la part des princesses. Arthur se retira le plus amoureux de tous les hommes; il rentra chez lui au moment où l'on rapportait son armure, l'exposition des trophées finissant toujours après le coucher du soleil. Arthur jetant les yeux sur

son bouclier, les fixa sur sa devise qui ne lui convenait plus, et lisant ces paroles : *Où trouver l'objet du culte ?...* Ah ! dit-il, cet " objet charmant cet objet incomparable, je l'ai trouvé ! et le *culte* doit à jamais rester caché... Je serai, sans doute, à plaindre, mais j'aimerai ce que la nature a jamais produit de plus parfait, je la servirai, je saurai ses secrets, je la rendrai à son époux. La guerre va se rallumer ; avec quelle ardeur je combattrai..... Sophronie s'enorgueillira des exploits du frère d'armes de Léodgard..... Heureux Léodgard ! Sophronie l'aime toujours, je n'en puis douter, Sophronie est aussi pure qu'elle est belle, son âme céleste se peint toute entière dans son regard. ..... Ah ! si dans les combats je pouvais sauver la vie de son époux ! .... si j'excitais la reconnaissance de Sophronie, si je l'entendais m'appeler son libérateur, pourrais-je, alors, me plaindre de mon sort ! ..... C'est ainsi qu'Arthur livrait son jeune cœur à la double ivresse de l'amour et de la générosité, sentimens délicieux et sublimes lorsqu'ils sont réunis, et qu'ils se confondent ensemble. Avec une telle exaltation, il n'est ni passion malheureuse, ni sacrifices pénibles ; les privations deviennent

des

des jouissances, elles sont les preuves ou les effets de la sensibilité dont on s'honore, et qui fait l'intérêt, le charme de la vie, le cœur et la vertu s'en applaudissent également.

L'amour heureux est sans activité; il s'éteint ou s'endort parce qu'il est privé de la gloire de se montrer avec éclat. C'est par des sacrifices renaissans qu'il se connaît lui-même, et qu'il s'enorgueillit de son énergie; il s'accroît en s'épurant, et c'est en s'immolant toujours qu'il se renouvelle et se fortifie. Arthur donna l'ordre à ses écuyers d'effacer sa devise, ce qui fut-exécuté sur-le-champ; ensuite, Arthur prenant ce bouclier, et le couvrant d'une gaze: désormais, dit-il, ce voile, emblême du mystère, me servira de devise, c'est la seule qui puisse me convenir.

Le lendemain fut un grand jour. Nos fêtes n'offrent à la vanité que des motifs frivoles d'émulation, mais dans ces temps anciens, la gloire était toujours inséparable de la représentation et des plaisirs. Il ne s'agissait pas dans ces jeux publics *de danser* mieux qu'un autre, ou d'effacer une rivale par l'éclat de sa parure; de semblables puérilités ne causaient jamais, alors, ces honteuses émotions qu'on

n'oserait avouer, et qui profanent les cœurs qu'elles font palpiter. Montrer de la force, de l'adresse, de la générosité, du courage, vaincre sous les yeux de celle qu'on aimait, telle était l'ambition des chevaliers; les femmes n'éprouvaient point le vain désir d'attirer tous les regards; ornement de ces nobles fêtes, elles n'y paraissaient que pour y distribuer les prix de la victoire, pour y récompenser la valeur exaltée par leur suffrage et par leur présence. Le sentiment seul dirigeait tous leurs vœux secrets; on aimait à voir sur leur visage, les expressions diverses et successives de la crainte, de l'espérance, de la joie; combien leur trouble devait les embellir! il était produit par l'élévation de l'âme et par la sensibilité. A peine le tournoi venait de commencer, à peine la lice était ouverte, que le prince de Bretagne s'avança fièrement dans l'arène; il était monté sur un superbe coursier blanc; son armure d'or et d'acier, enrichie d'émeraudes, jetait un éclat éblouissant. L'écharpe de Sophronie, rattachée par une agraffe de pierreries, ceignait sa taille majestueuse; son bras gauche, nu jusqu'à l'épaule, était orné du bracelet, *gage de merci*. Il s'approcha de l'estrade des princesses,

et levant la visière de son casque, il s'inclina profondément ; ensuite, se tournant vers Sophronie, placée, ainsi que les autres dames de la cour, sur la même estrade, il la salua, et donnant son bouclier à ses écuyers : gardez-le, dit-il, je n'en ai pas besoin. Cette action fit pâlir Sophronie, et fut applaudie des spectateurs. On admira cette témérité sans en être surpris ; il n'était pas rare de voir dans ces jeux, des chevaliers se dépouiller de quelque partie de leur armure, et combattre ainsi, avec désavantage, *en l'honneur de leurs dames.*

Arthur s'élança dans la carrière, en s'écriant : *le mystère et l'amour !* cri de bataille qui l'inquiétait sur les sentimens de Sophronie, mais qui convenait parfaitement à sa propre situation.

Les muses ne m'ont donné pour peindre, que de faibles crayons qui ne pouraient tracer, même en sachant les employer, que des tableaux agréables et gracieux. Une femme sait admirer la valeur, mais elle est incapable d'en décrire les prodiges, et sur-tout, d'apprécier la science profonde et meurtrière des combats. Ah ! si j'avais le génie que la nature nous refuse, je ne l'employerais pas à célébrer

les actions guerrières des siècles passés. La mémoire n'offre plus rien de merveilleux dans ce genre, et pour étonner, il faudrait peindre, non ce qui fut jadis, mais les exploits dont nous avons été témoins.

Je passerai donc sous silence les hauts faits d'Arthur dans ce fameux tournoi ; je dirai seulement, que se surpassant lui-même, et l'emportant sur tant d'illustres chevaliers rassemblés à cette fête, il gagna tous les prix qui lui furent donnés par les princesses et par Sophronie. Cette dernière, avant de retourner dans son couvent, voulut revoir Arthur, et ce fut uniquement pour lui demander, avec instance, de ne jamais combattre, à l'avenir, dans les jeux ou dans les batailles, sans son bouclier. Elle eut besoin d'employer toute son autorité sur Arthur, pour en obtenir cette assurance ; mais enfin, elle l'exigea, et le jeune prince promit d'obéir. Arthur, dans ce dernier entretien, voulut essayer encore de parler en faveur de Léodgard. Sophronie l'écouta froidement sans l'interrompre ; ensuite, prenant la parole : " oserais-je, seigneur, lui dit-elle, vous demander quels sont les motifs qui vous ont engagé à choisir Léodgard pour votre frère d'armes ?

d'armes ? Ses vertus, sa valeur et la reconnaissance, répondit Arthur ; vous savez, madame, continua-t-il, que le connétable Clisson et mon père, après avoir été étroitement unis dans leur jeunesse, divisés depuis long-temps par la perfidie et les intrigues du roi de Navarre, donnaient le spectacle affligeant d'une animosité cruelle et réciproque. Enfin, las de se haïr et de se persécuter, ils résolurent de se réconcilier. Ce fut peu de mois après le mariage de Léodgard. . . . . Le connétable se rendit sur les frontières des états de mon père ; il fut convaincu que l'entrevue se ferait dans un château du duché de Bretagne ; que mon père y attendrait le connétable, et qu'il lui enverrait des ôtages, afin qu'il eût toutes les sûretés désirables pour l'aller trouver. En effet, nous fumes envoyés pour ôtages, le jeune Bavalan et moi. Le connétable, vivement touché de la confiance d'un ennemi qui remettait volontairement entre ses mains, son fils unique, me reçut avec attendrissement. Je ne m'attendais pas, me dit-il, à vous voir parmi les ôtages, mais vous allez connaître que Clisson sait répondre aux procédés généreux ; c'est vous qui me présenterez au prince votre père, il vous

envoye comme le gage de ma sûreté, vous serez mieux encore, vous deviendrez le lien d'une réconciliation sincère. Venez, soyez mon seul guide. A ces mots, le connétable ordonne à ses gens de l'attendre, et sans aucune escorte, sans suite, il sort avec Bavalan et moi; nous le conduisons au château de mon père dont l'émotion et la reconnaissance furent extrêmes, en appercevant le généreux Clisson, ramenant ses ôtages. Mon père se jeta dans ses bras, et ce moment effaça, sans retour, le souvenir de quinze ans de guerre. Ces deux grands cœurs reprirent, avec transport, leurs premiers sentimens; il ne leur resta de leur longue querelle, qu'un douloureux et profond étonnement d'avoir pu se méconnaître et se haïr.*

On célébra cet heureux événement par des fêtes qui retinrent le connétable plus d'un mois à la cour de mon père. Le neveu chéri, l'élève de Clisson, Léodgard passa tout ce temps en Bretagne. Je le connaissais déjà par

son

* Tout ce récit est historique. Voyez les *Annales de la Vertu.*

son brillant courage, nous avions combattu l'un contre l'autre, durant les démêlés de nos parens. Mon amitié prévint la sienne ; j'admirais le connétable avec enthousiasme ; il me sembla, que devenir le frère d'armes de Léodgard, serait achever de cimenter, d'affermir l'alliance et l'amitié de Clisson et de mon père. Ce fut ainsi que je pris l'engagement inviolable d'unir tous mes intérêts de gloire et de bonheur à ceux de votre époux..... Un mois avant votre fuite, je fus passer quelques jours dans le château de Léodgard..... Vous y étiez madame, mais renfermée dans votre appartement, invisible à tous les yeux, vous ne parûtes point..... J'avoue qu'un mouvement secret de curiosité me fit errer, plus d'une fois, dans le parterre situé sous vos fenêtres..... Je le sais, interrompit Sophronie : cachée derrière une jalousie, je vous ai vu souvent sans être apperçue de vous..... O ciel ! s'écria Arthur..... et saviez-vous qui j'étais ?—Oui, je l'avais demandé. A ces mots, échappés de premier mouvement, Sophronie rougit, et les yeux d'Arthur se remplirent de larmes. Ils gardèrent l'un et l'autre le silence pendant quelques instans ; ensuite, Arthur voulant

changer d'entretien : je vais partir, madame, lui dit il, je vais bientôt revoir Léodgard et le connétable, n'aviez-vous point d'ordres à me donner pour eux? Ah! seigneur, répondit Sophronie, ma conduite dont je ne puis expliquer les motifs, m'a privé de l'amitié du connétable, de ce héros qui m'est si cher, qui fut mon tuteur, et qui me tint lieu de père! .... Regretter sa tendresse est maintenant mon plus grand chagrin, lui conserver la mienne est un devoir que je remplis sans effort. Compagnon d'armes de Duguesclin,* il forma, il éleva mon âme, dès mon enfance, en me contant les exploits de mon père, lui seul pouvait en parler dignement, c'était retracer la plus noble partie de son histoire. Dites-lui, seigneur, que la triste Sophronie ne perdra jamais le souvenir de ses bienfaits..... Je n'ose vous prier de l'assurer de mon innocence, Léodgard m'accuse, vous refuseriez de parler en ma faveur.....— Non, madame, vous justifier serait le servir lui-même. Il gémit sans se plaindre de vous. ... mais c'est vous qui l'accusez quand vous

* Il le fut en effet, et après la mort de Duguesclin, ce fut sur-tout à ce titre qu'il dût l'épée de *connétable*, l'aban-

l'abandonnez.... Vous n'êtes coupables ni l'un ni l'autre, c'est tout ce que je puis démêler, et c'est désormais ce que je soutiendrai au péril de mes jours..... une explication franche, une seule entrevue suffirait pour vous réunir.... A ces mots, Sophronie soupira, baissa les yeux, et ne répondit rien. Pendant tout le reste de cet entretien, Sophronie et le prince furent également distraits et troublés ; enfin, il fallut se séparer. Arthur profondément affecté, se leva tout-à-coup : adieu, madame, dit-il d'une voix tremblante : il n'osa rien ajouter de plus, et sortit avec précipitation, croyant ingénument emporter son secret. Il aimait pour la première fois, il n'avait que vingt-deux ans, il ne savait pas encore que l'amour ne saurait se cacher aux yeux de celle qui l'inspire. La coquetterie qui souvent le suppose, le pénètre toujours, la sensibilité le reconnaît..... L'amour ! on peut le sacrifier et même le vaincre, mais qui jamais a su le dissimuler ?

Après le départ de Sophronie, Arthur resta encore huit jours à la cour du duc de Bourbon ; il ne pouvait s'en arracher, quoiqu'il fût obligé de retourner en Bretagne. Il n'était qu'à six lieues du monastère de Sophronie ; cepen-

cependant, son devoir le rappelant auprès de son père, il partit, mais, après avoir fait cinq lieues, il laissa tout sa suite et même son écuyer, dans un village, avec ordre de l'y l'attendre, et montant à cheval, il s'enfonça dans une forêt qui conduisait au couvent de Sophronie. Il ne s'avouait pas l'intention de la revoir, il repoussait même l'idée qu'il pourrait la rencontrer, il ne voulait que connaître la maison qui la renfermait, et le site qu'elle découvrait de son appartement. Voilà ce qu'il se disait ; néanmoins, son cœur palpitait avec violence, et dès qu'il apperçut les murs du monastère, chaque objet accrut son trouble et son émotion. Sophronie pouvait paraître à l'une de ces fenêtres, ou sortir par l'une de ces portes ; peut-être, au déclin d'un si beau jour était-elle encore dans les promenades du dehors, peut-être allait-elle entrer dans cette allée, ou venait-elle d'y passer, ce sable portait peut-être l'empreinte de ses pas. . . Avec quel intérêt; et quel saisissement Arthur considérait tout ce qui l'environnait !. . . . Le jour commençait à tomber ; Arthur met pied à terre, il attache son cheval au tronc d'un arbre auquel il suspend sa lance et son bouclier ; ensuite, il

s'avance,

s'avance, à pas précipités, vers le monastère : dans ce moment, il entend le son lugubre d'une cloche qui sonnait lentement, il voit devant lui l'église extérieure du couvent, les portes en étaient ouvertes. Il dirige sa marche de ce côté, et bientôt il arrive, il entre dans l'église ; à peine y fut-il, qu'il tressaille en la voyant tendue de noir. . . . . Il se retourne et se trouve alors en face de la grille qui séparait cette église du chœur des religieuses, et dont les rideaux ouverts laissaient voir l'intérieur. . . Quels objets terribles frappent les yeux du malheureux Arthur. Sur une estrade dorée, s'élevait, au milieu du chœur, un cercueil couvert d'un drap d'argent, sur lequel une broderie en relief, représentait les armes de Duguesclin ; l'écuyer et les pages de Sophronie, en longs habits de deuil, étaient à deux pas d'Arthur et à genoux près de la grille, la consternation et la douleur se peignaient sur leurs visages. Un vénérable prêtre, monté dans une chaire, achevait un sermon ; Arthur n'entendit que cette phrase : *Elle fut digne de son illustre race, le sang généreux de Duguesclin qui coulait dans ses veines.*

veines. . . . . Arthur pousse un cri lamentable, et tombe évanoui sur la grille.

L'écuyer et les pages se retournèrent, reconnurent Arthur, et s'empressèrent de le secourir ; ils prenaient tous le plus vif intérêt à ce jeune prince dont ils avaient reçu mille témoignages de bonté, car quel est l'homme passionnément amoureux qui ne trouve pas les moyens de gagner la bienveillance de tous ceux qui entourent l'objet qu'il aime ? Le bon écuyer logeait dans les appartemens extérieurs du couvent. Aidé des jeunes pages, il transporta dans sa chambre le prince, toujours sans connaissance. Au bout d'un demi quart d'heure, Arthur ouvre les yeux, il regarde l'écuyer d'un air égaré, et le repoussant : laissez-moi, dit-il, je veux mourir. . . . . L'écuyer effrayé le crut en délire, il envoya les pages chercher le médecin et le chirurgien du couvent. . . . . Tout-à coup, Arthur se leva avec violence, l'infortuné entendait la cloche funèbre : Sophronie ! s'écria-t-il en fondant en larmes, ô Sophronie ! sur ton cercueil, et prêt à te suivre, je n'ai plus rien à dissimuler. . . . Quoi, seigneur ! interrompit l'écuyer. . . . .

Oui,

Oui, reprit impétueusement Arthur, je l'adorais. . . . . Eh seigneur, repartit l'écuyer, quelle erreur est la vôtre, Sophronie n'a point perdu la vie. . . . . A ce mot qui renouvelle l'existence d'Arthur, à cette parole miraculeuse qui vient de créer un prodige pour lui, et de former l'époque la plus intéressante de sa vie, il tombe aux pieds de l'écuyer ; cet homme est à ses yeux un libérateur, un ange, un être céleste, il vient de lui rendre Sophronie. Arthur embrasse ses genoux, il les serre contre sa poitrine ; tremblant, éperdu, il ne cherche point à peindre ce qu'il éprouve. Quel langage pourrait exprimer ce passage rapide, inconcevable, du désespoir à la joie la plus vive ! . . . Oui, seigneur, reprit l'écuyer, grâce au ciel, Sophronie existe. Le cercueil que vous avez vu, est celui de la sœur de Duguesclin, de la respectable Julienne, religieuse et bienfaitrice de ce couvent, et qui, par humilité, n'a jamais voulu en être l'abbesse*. Sophronie

dont

---

* Julienne Duguesclin, religieuse et sœur de Duguesclin, fut de plus une héroïne qui, par son courage et sa présence d'esprit, sauva le château de Pontorson. Voyez la *Vie de Duguesclin.*

dont elle soigna l'enfance, la regardait comme une mère. Elle l'a veillée durant toute sa maladie, et malgré son abattement et sa douleur, elle a voulu lui rendre les derniers devoirs en assistant à la cérémonie funèbre ; mais elle s'est trouvée mal dans l'église, et l'on a été forcé de la porter dans sa chambre. . . La fin de ce récit fit frémir Arthur, son âme ébranlée par la secousse affreuse qu'elle venait de recevoir, était devenue susceptible des plus sinistres craintes ; ainsi donc, s'écria-t-il douloureusement, elle est malade ?. .. . . L'écuyer parvint, mais non sans peine, à le rassurer. Arthur entendant les pages qui revenaient, saisit la main de l'écuyer, et la serrant dans les siennes : Mon ami, lui dit il, vous possédez mon secret, gardez le fidèlement, que l'univers entier, que Sophronie, sur-tout, l'ignore à jamais ; c'est mon honneur que je vous confie. Dans ce moment, les pages rentrèrent ; ils étaient suivis des médecins dont le prince se débarrassa promptement, afin de se retrouver, tête-à-tête, avec l'écuyer chez lequel il passa le reste de la soirée et même la nuit entière, afin d'avoir le lendemain des nouvelles de Sophronie. Le bon Bermude (c'est le nom de

l'écuyer)

l'écuyer) parut au prince l'homme le plus intéressant, et de la société la plus agréable qu'il eût encore rencontré. Il causait si bien ! Il avait été page de Duguesclin, il avait vu naître Sophronie, il ne parlait que d'elle, et il contait avec naïveté mille traits touchans de son enfance. Peut-on s'ennuyer un moment avec le premier confident d'une première passion ? . . . . Le prince veilla jusqu'à deux heures après minuit, et se leva avec le jour. Bermude, aussitôt, se rendit chez Sophronie, et peu de temps après, il revint dire au prince que Sophronie était triste et abattue, mais en bonne santé. Elle m'a fait deux ou trois questions sur vous, ajouta-t-il, j'y ai répondu très brièvement, parce que je voulais revenir promptement, et je lui dit que vous alliez partir. Cette explication ne satisfit pas entièrement Arthur, il eut l'air de conserver de l'inquiétude sur la santé de Sophronie. Eh bien, reprit Bermude, voulez-vous la voir ?— Ah Dieu ! et comment ?—Sans qu'elle le sache. Elle m'a dit qu'elle allait venir se promener dans mon jardin, je puis vous cacher dans un petit cabinet, où je serre des graines, et dont je prendrai la clef, vous la verrez par

une

une fente qui se trouve à la porte. . . . —Ah ! mon cher Bermude ! . . . . —Ce cabinet qui donne d'un côté sur le jardin, a une autre issue qui conduit à la forêt. Je vais attacher votre cheval aux arbres voisins. . . . —Auparavant, conduisez-moi dans le cabinet. A ces mots, Arthur sortit de la chambre, Bermude le fit entrer dans le cabinet, après avoir promis de dire à Sophronie qu'il était parti. Au bout d'un demi-heure, Arthur collé sur la porte, vit arriver Sophronie, appuyée sur le bras de Bermude. Qu'elle lui parut belle et touchante ! Elle était vêtue de noir, elle marchait lentement ; la mélancolie sied si bien à la jeunesse ! Dans l'âge mur, elle est le résultat d'une funeste expérience, tandis qu'au printemps de la vie, elle ne paraît être que le pressentiment d'une âme sensible. Cette expression intéressante était naturellement celle de la figure de Sophronie ; cependant, l'éclat de son teint en diminuait l'effet ; mais dans ce moment ses joues n'étaient plus colorées d'un vif incarnat, et leurs nuances affaiblies formaient un nouveau genre de fraîcheur qui s'accordait mieux avec la délicatesse de ses traits et la douceur de sa physionomie. Quelle

fut l'émotion d'Arthur, en le voyant s'approcher et s'asseoir avec Bermude, sur un banc qui touchait à la porte du cabinet. Sophronie, alors, lui tourna le dos, mais il n'était séparé d'elle que par une planche entr'ouverte, il respirait le parfum délicieux qui s'exhalait des longues tresses flottantes de ses cheveux. . . . Néanmoins, sa joie ne fut pas sans mélange; voir ainsi Sophronie à son insçu, lorsqu'elle le croyait parti, c'était la tromper. . . . . Se cacher pour l'écouter était un crime. . . . . Il fit doucement un pas pour se retirer. Dans cet instant, il entendit prononcer son nom. . . . . Une puissance invisible, mais souverainement absolue, le retint immobile à sa place, il recueillit le dialogue suivant : " Puisqu'il a passé la nuit chez vous, disait Sophronie, vous l'avez sans doute questionné sur cet évanouissement, vous en a-t-il dit la cause ?" Cette question embarrassa le bon écuyer qui ne voulait pas trahir le secret du prince, et qui avait moins de présence d'esprit et de finesse que de discrétion. " Je crois, répondit-il, que cette défaillance a été produite par le chaud qu'il faisait dans l'église, il y avait tant de monde, tant de cierges allumés. . . . .—Le prince vous a dit cela ? . . . .—Mais oui. . . . .

quelque chose d'approchant.—On a prétendu qu'il avait cru que cette pompe funèbre était la mienne ? . . . .—Point du tout, il savait parfaitement le contraire, avant d'entrer dons l'église. A ce mensonge du discret écuyer, Arthur éprouva un violent mouvement d'impatience qui lui fit connaître combien il était peu d'accord avec lui-même. On venait d'assurer le secret qu'il avait fait promettre de garder, et son dépit était extrême. . . Cependant, il continua d'écouter; Sophronie reprenait la parole : " Oui, dit-elle en soupirant, cet accident n'eut qu'une cause absolument physique. . . . . Du moins, le prince était-il en parfate santé lorsqu'il est parti ce matin ? . .—Oh oui, et d'une gaîté charmante.—Il était gai ? . . .—A l'excès. —Cela est singulier !—Pas trop, quand on est jeune et qu'on a le cœur libre. . —Je n'imagine pas de quoi vous pouviez vous entretenir tous les deux. . . . Que vous disait-il donc ?—Oh ! mille choses. . . .—Mais encore. . .—Il me parlait des jeunes dames de la cour, du duc de Bourbon, surtout, de la belle Erminie. . . Je crois qu'il en est un peu amoureux. . . . Dans cet endroit de la conversation, Arthur eut beaucoup de peine à contenir sa colère, il allait

peut

peut-être éclater, lorsque Sophronie pria l'écuyer de la laisser seule, parce qu'elle appercevait le vénérable père Gérard, un prêtre qui possédait toute sa confiance, et avec lequel elle voulait s'entretenir sans témoins. A ces mots, Arthur s'arracha du cabinet, il sortit précipitament par la porte dérobée, et se trouva dans la campagne. Il était si troublé, qu'au lieu d'aller chercher son cheval, il s'appuya contre un arbre, et resta là, plongé dans les plus tristes réflexions. Il fut tiré de sa rêverie par Bermude qui, s'approchant de lui d'un air triomphant, lui demanda s'il avait entendu sa conversation avec Sophronie ; votre secret est en sûreté, ajouta-t-il, j'ai bien dérouté Sophronie qui, je crois, avait quelques soupçons ; mais j'y reviendrai encore, je vous le promets. . . . J'abhorre le mensonge, interrompit Arthur, je vous ai demandé un profond silence, et non de composer des fables absurdes. De grâce, ne lui parlez plus de moi. En disant ces paroles, avec un ton plein d'humeur et de colère, Arthur s'éloigna brusquement, laissant le pauvre écuyer très-étonné du mauvais succès d'un artifice qu'il avait cru si ingénieux. Il avait peine à reconnaître ce prince affable, affectu-

eux et sensible qu'il avait vu la veille embrasser ses genoux ; le prince, de son côté, ne concevait plus qu'il eût été charmé de l'entretien d'un homme qui maintenant lui paraissait absolument dépourvu d'esprit et même de sens commun. Tels sont nos jugemens ; ce ne sont pas les lumières qui nous manquent ; l'étendue de nos vues est, sans doute, différente ; mais nous avons tous de quoi bien voir à de certaines distances, quand nous sommes dépouillés de préventions et de partialité. C'est surtout la droiture et le calme parfait des passions qui rendent les hommes clairvoyans ; ainsi, la pénétration, la prudence et la sagesse sont les heureux résultats de la vertu.

Arthur poursuivit tristement sa route. Le château de Léodgard se trouvait sur son chemin ; il résolut de s'y arrêter. Il éprouvait le besoin de la voir, et de lui confier, sinon son secret, du moins qu'il avait combattu pour Sophronie. Il lui semble que sa conscience sera soulagée quand Léodgard connaîtra le détail de sa liaison avec Sophronie. En effet, il lui rendit un compte fidèle de tout ce qui s'était passé à la cour du duc de Bourbon. Léodgard eut l'air d'approuver sa conduite ; il se plaignit amère-

amèrement des procédés et des caprices de Sophronie. Arthur souffrait mortellement, en entendant accuser celle qu'il adorait. Pour diminuer le ressentiment de Léodgard, il voulut lui donner l'espérance d'un raccommodement; mais Léodgard l'écouta avec un air aussi incrédule que chagrin.

Arthur s'étonna de retrouver dans le château de Léodgard, une belle et jeune personne, nommée Isène, autrefois compagne et amie de Sophronie, et qui, cependant, n'avait pas voulu la suivre dans son couvent, parce que, disait Léodgard, elle blâmait également sa fuite et sa retraite. Je ne connais Isène, ajoutait Léodgard, que par sa liaison avec Sophronie qui voulut ne point s'en séparer en m'épousant. Isène a été témoin de la conduite de Sophronie, elle en est justement indignée, et quoiqu'elle ait conservé pour elle une vive amitié, elle a refusé d'accompagner une femme qui, sans aucune raison, abandonnait l'époux qu'elle avait choisi, et dont elle était adorée. Isène, jusqu'à ce moment, s'est toujours flattée que Sophronie, reprenant le sentiment de ses devoirs, reviendrait me retrouver. Cette idée a retenu Isène dans ce château ; mais

enfin, commençant à perdre cette espérance, elle va bientôt me quitter et chercher un autre asyle. Cette explication ne satisfit pas entièrement Arthur ; la jeunesse et la beauté d'Isène rendaient peu convenable son séjour chez Léodgard, en l'absence de Sophronie. Arthur fit là-dessus beaucoup de réflexions ; quoi, se disait-il, cette Isène serait-elle la cause secrète de la brouillerie des deux époux ? serait-elle la rivale de Sophronie ? Il est impossible que l'époux de Sophronie puisse être infidèle ; mais si la jalousie abusait Sophronie ! . . . et voilà peut-être ce grand secret que sa délicatesse et sa fierté cachent avec tant de soin !.. Il faut tâcher d'approfondir ce mystère, afin de rendre à Sophronie la paix et le bonheur. De ce moment, Arthur étudia attentivement Isène et Léodgard. Toutes ses observations le confirmèrent dans la persuasion que Léodgard n'éprouvait pour Isène que de l'indifférence, et même, plus d'une fois, il crut remarquer qu'il avait pour elle une sorte d'éloignement, et qu'il désirait vivement qu'elle cherchât une autre demeure, mais Arthur vit clairement qu'Isène aimait passionnément Léodgard, et sa tristesse profonde montrait assez combien ce

sentiment secret la rendait malheureuse. Après avoir fait cette découverte, Arthur, un jour, se trouvant seul avec Isène, lui parla de Sophronie. A ce nom, Isène s'attendrit, et fit l'éloge le plus touchant de son ancienne amie. C'est une personne angélique, dit-elle, et sa vie est aussi pure que son âme est grande et belle. Ah ! je le crois, reprit Arthur, mais ce langage m'étonne dans votre bouche, Léodgard m'assure que vous blâmez la conduite de Sophronie. A ces mots, Isène rougit et parut embarrassée : Seigneur, répondit-elle, admise dans l'intérieur de Léodgard et de Sophronie. . . . les aimant tous deux, je ne puis, ni ne dois les juger. Léodgard et Sophronie possèdent également mon estime. — Mais pourquoi n'êtes-vous pas avec une amie si chère et si digne de l'être ? — J'espérais la servir en restant ici.

Cet entretien bouleversa toutes les idées d'Arthur ; Isène avait une candeur remarquable qui ne permettait pas de la soupçonner d'artifice, d'ailleurs, Arthur se rappela que Sophronie lui avait parlé d'elle avec le ton du plus tendre intérêt, ces deux personnes s'aimaient donc toujours ; cependant, il était évident

qu'Isène avait un sentiment passionné pour Léodgard. Il paraissait impossible qu'une personne aussi éclairée que Sophronie ne l'eût pas pénétré, et elle avait fui pour laisser sa rivale seule avec Léodgard. Comment expliquer une conduite si contraire à la raison et à la décence ? Enfin, Sophronie ne se plaignait point de Léodgard, mais elle parlait de lui avec une froideur qui ressemblait au mépris, elle avouait qu'elle ne l'aimait plus ; quels étaient donc les torts de Léodgard qui montrait tant d'amour pour Sophronie, et tant d'insensibilité pour Isène ? Arthur se perdait dans ces réflexions, et il acheva de se confirmer dans l'opinion qu'il avait de la pureté des sentimens de Léodgard, lorsqu'il le vit laisser Isène, et partir avec lui, en l'assurant qu'il ne reviendrait dans son château que lorsqu'Isène n'y serait plus. Les deux frères d'armes se rendirent à la cour de Bretagne, et y passèrent ensemble quatre mois. Au bout de ce temps, ils apprirent que l'appanage du duc de Bourbon était livré à toutes les horreurs de la guerre, et que les Anglais dévastaient les terres de ce prince qui combattait pour son roi dans une autre partie de la France. Arthur trembla pour Sophronie, il en parla à

Léodgard

Léodgard qui répondit qu'il fallait voler à son secours et l'amener à la cour de Bretagne. Nous partirons ensemble, poursuivit Léodgard, je ne me ferai point connaître, je quitterai ma devise et mes couleurs, afin que Sophronie ne refuse point vos offres. Nous enleverons Sophronie, et lorsqu'elle sera hors de danger, je paraîtrai à ses yeux, et je ferai une dernière tentative sur son cœur. Arthur rassembla, à la hâte, une troupe peu nombreuse, mais déterminée, et dans laquelle se trouvaient plusieurs braves chevaliers qui saisirent, avec transport, l'occasion d'aller combattre pour une femme en péril. Ils partirent, et après avoir fait quatre lieues, ils rencontrèrent un chevalier inconnu, armé de pied en cap. La visière baissée de son casque, cachait entièrement son visage. Son armure était noire ; on lisait ces mots sur son bouclier : *la tristesse et le silence.* Il se joignit à la vaillante troupe, après avoir dit un mot à l'oreille d'Arthur qui répondit de lui, en invitant les autres guerriers à respecter la mystérieuse conduite de ce chevalier qui voulait rester inconnu. Ce chevalier était Léodgard. On arriva sur les terres du duc de Bourbon ; la guerre, dans ce moment n'était point encore

déclarée entre la France et le duc de Bretagne; mais ce dernier, depuis long-temps l'allié fidèle des Anglais, se préparait à se joindre ouvertement à eux; ainsi, lorsqu'Arthur se nomma il fut accueilli par tous les chefs; il pénétra, sans peine, jusqu'au monastère de Sophronie qui, jusqu'alors, avait été respecté des ennemis. Il trouva Sophronie remplie d'effroi; elle accepta, avec joie, l'offre d'un asyle à la cour de Bretagne; elle demanda, seulement, d'emmener avec elle, le vénérable Gérard, son chapelain, et les autres personnes qui lui étaient attachées. Sophronie, escortée par la troupe brillante commandée par Arthur, traversa, sans crainte, le camp des Anglais. Elle montait un cheval qu'Arthur avait amené pour elle; Arthur et le jeune Bavalan étaient à ses côtés. Arthur, rêveur et préoccupé, gardait le silence; de temps en temps, il tournait la tête, en soupirant, pour regarder le mystérieux chevalier *aux armes noires* qui, placé à l'arrière garde, cherchait à se cacher dans la foule. Sophronie parlait avec sensibilité, de sa reconnaissance, et le prince paraissait à peine l'écouter; bientôt, elle tomba elle-même dans une triste et profonde rêverie. On avait déjà fait

deux

deux lieues, lorsqu'on s'apperçut qu'on était suivi par dix chevaliers Anglais qui, mécontens de la fuite de Sophronie, vinrent proposer un défi aux chevaliers ses protecteurs. Malgré les pleurs et les craintes mortelles de la tremblante Sophronie, le défi fut accepté. Arthur, le chevalier *aux armes noires*, Bavalan, et sept autres, se détachèrent de la troupe, et se rangèrent en bataille. Sophronie, presque sans connaissance, fut déposée au pied d'un arbre, dans les bras de ses femmes. Le reste de son escorte l'entoura, après avoir reçu l'ordre de ne la point quitter, et le combat commença. Il fut opiniâtre et sanglant, plusieurs guerriers des deux partis y perdirent la vie. Au fort de la mêlée, le cheval de Léodgard, blessé d'un coup de lance, s'élança furieux dans le rang ennemi, se cabra, et se renversa sur son maître qui eût péri, si le prince de Bretagne n'eût volé à son secours, avec une inconcevable rapidité. Le prince renverse ou disperse les ennemis qui entourent Léodgard ; il est vaillamment secondé par Bavalan et par les autres chevaliers. Il a reçu une blessure au bras droit, son sang coule ; mais il a tué celui qui vient de le frapper ; son ennemi tombe, il saisit son

cheval dont s'empare Léodgard qui a eu le temps de se relever. Les Anglais prennent la fuite, on ne songe point à les poursuivre ; Arthur triomphant, va rejoindre Sophronie, après avoir pris la précaution de se couvrir d'un grand manteau pour cacher sa blessure. Sophronie, en le revoyant, fondit en larmes. Elle ne parla point, elle ne remercia point Arthur, mais elle le regarda, et il tressaillit. . . . Elle pouvait à peine se soutenir, Arthur la conduit vers son cheval ; Sophronie, alors, en frémissant, tourna les yeux sur le champ de bataille, elle vit les morts étendus sur la poussière. . . . O Dieu ! s'écria-t-elle, et c'est pour moi ! . . . et vous auriez pu perdre ainsi la vie ! . . . Elle pâlit en prononçant ces paroles qui s'adressaient au prince. . . . Le saisissement d'Arthur fut inexprimable. . . . La rougeur n'est qu'un signe équivoque qu'on peut attribuer à l'embarras, à la pudeur, ainsi qu'au sentiment; mais une affection profonde et passionnée peut seule produire la pâleur, et quel est l'amant qui n'est pas éclairé sur ce qu'il inspire, en voyant ce nuage de mort couvrir le visage de ce qu'il aime. Arthur, éperdu, tremblant, et affaibli par la fatigue du combat, par le sang qu'il

qu'il a perdu, ne peut soutenir une si violente émotion ; il venait de poser Sophronie sur son cheval, il était à pied ; il sentit que ses forces l'abandonnaient, il appela son écuyer, et voulut s'éloigner. Dans ce moment, son manteau accroché à la housse du cheval de Sophronie, se détache, tombe, et découvre son bras ensanglanté ; Sophronie pousse un cri douloureux, Arthur se rapproche d'elle, et la reçoit évanouie dans ses bras.

Heureusement que le chevalier *aux armes noires* ne fut pas témoin de cette scène. Voulant toujours se cacher aux yeux de Sophronie, il était à deux cent pas d'elle, au milieu d'un grouppe de soldats.

Cependant, Sophronie reprend l'usage de ses sens. Arthur s'empresse de la rassurer sur sa blessure, et aussitôt l'on se remit en marche, après avoir laissé sur le champ de bataille quelques écuyers pour rendre les derniers devoirs aux guerriers qui avaient péri.

Au déclin du jour, on s'arrêta dans une maison située sur le bord du chemin, pour y passer la nuit. La troupe entière campa sous des tentes, mais Sophronie, avec toute sa suite, fut logée dans la maison. Ce fut alors que

Léodgard déclara au prince le projet qu'il avait formé de s'introduire la nuit dans l'appartement de Sophronie. Arthur venait de sauver la vie de Léodgard ; cette action qu'il trouvait lui-même naturelle et simple, diminuait néanmoins l'amertume de ses remords ; d'ailleurs, ses intentions étaient parfaitement pures, il voulait, de bonne foi, tout tenter pour réunir les deux époux ; mais, dans cette occasion, il crut devoir s'opposer au dessein de Léodgard, et il eut le courage de résister, avec force, à sa volonté. Sophronie, dit-il, s'est mise sous ma garde, je ne veux ni la tromper, ni la surprendre. Dans une demi heure, je lui présenterai tous les chevaliers, ses défenseurs qu'elle veut remercier encore ; quand cette visite générale sera finie, je vous y ménerai seul ; mais, mon cher Léodgard, c'est moi qui dois vous introduire auprès d'elle, ensuite, je vous laisserai tête à tête avec elle ; toute autre manière pourrait lui déplaire et lui donner contre moi une humeur qui réjaillirait sur vous. Léodgard fut très-mécontent de cette décision, mais il fallait s'y soumettre.

A l'heure prescrite, avec quel trouble Arthur fit entrer Léodgard dans la maison de Sophronie !

phronie ! Il le pria d'attendre un instant à la porte de la chambre. . . . Alors, Arthur s'avançant vers Sophronie, d'un pas mal assuré : " Madame, lui dit-il d'une voix tremblante, vous ne connaissez pas encore tous vos défenseurs, celui qui, pour vous défendre, vient d'exposer sa vie avec le plus d'intrépidité. . . Ah ! celui-là, interrompit vivement Sophronie, je le connais. . . . Dans ce moment, la porte s'ouvrit, et Léodgard parut. Sophronie, effrayée, se leva, en s'écriant : quoi ! seigneur, vous me trahissez ! . . . . Léodgard fut se jetter aux pieds de Sophronie ; le malheureux Arthur s'éloignait en chancelant. Arrêtez, arrêtez, au nom du ciel, lui dit Sophronie, arrêtez un seul instant, je vous en conjure, et je l'exige. . . . A ces mots, Arthur devint immobile, et Sophronie se penchant vers l'oreille de Léodgard, lui dit quelques mots tout bas. Léodgard pâlit en l'écoutant, et lorsqu'elle eut cessé de parler, sans répondre un seul mot, il s'éloigna brusquement, et sortit avec la plus grande précipitation. Sophronie retomba dans son fauteuil. Arthur, pétrifié d'étonnement, garda le silence ; mais, après avoir écouté les reproches

ches de Sophronie, il se justifia, en lui faisant le récit le plus sincère de tout ce qui s'était passé entre Léodgard et lui. Je ne crains Léodgard, reprit Sophronie, que tête à tête ; mais, avec un témoin, deux mots me suffiront toujours pour l'éloigner ; et je crois même, qu'à l'avenir, il ne fera plus de tentatives de ce genre. Cela est inconcevable, reprit Arthur, je ne vous cache pas, continua-t-il, que pour découvrir ce mystère, je vais employer auprès de Léodgard tout le crédit de l'amitié. Ce sera vainement, répondit Sophronie, soyez en sûr. D'ailleurs, vous ne pourrez, même ce soir, questionner votre ami, car, non-seulement, il est sorti de cette maison, mais il est parti ; il voyagera la nuit entière, et par une autre route que celle que nous suivons. Quels sont donc ces mots magiques que vous avez prononcés ? dit Arthur, il faut, qu'en effet, ils soient surnaturels, puisqu'ils ont le pouvoir de forcer à vous fuir, celui qui aurait le droit de rester près de vous.

Comme Sophronie l'avait prévu, Léodgard, en la quittant, demanda son écuyer, monta à cheval, et disparut.

Le prince de Bretagne, frappé de cette aventure, tâcha inutilement de l'expliquer ; il connut, seulement, qu'il y avait entre Léodgard et Sophronie, un secret extraordinaire que Sophronie gardait avec fidélité, et que Léodgard craignait mortellement qu'elle ne divulguât. C'en fut assez pour pénétrer que Léodgard était coupable d'un tort ignoré qui, sans doute, excusait, et même motivait la conduite de Sophronie ; mais, quel était donc ce tort que ni le repentir, ni l'amour ne pouvait expier, et qui semblait anéantir tous les droits sacrés de l'hymen ? Voilà ce qu'il était impossible de deviner.

Le lendemain, on se remit en voyage, et l'on arriva, en peu de jours à la cour de Bretagne, où Sophronie fut reçue par la duchesse de Bretagne, mère d'Arthur, avec la plus tendre bienveillance, et avec toutes les marques de distinction dues à la fille de Duguesclin, et à l'épouse de Léodgard. La duchesse n'ignorait pas que les deux époux étaient séparés depuis près d'un an, mais elle savait aussi que Léodgard n'accusait Sophronie que de caprice, de singularité, et qu'il avouait que sa conduite était, d'ailleurs, irréprochable et pure. La du-

chesse se flatta de parvenir à rapprocher Sophronie de Léodgard, et Arthur lui laissa cet espoir. Sophronie vécut à la cour dans une profonde retraite, n'y paraissant jamais aux assemblées, ne cherchant que les promenades solitaires, et ne rencontrant presque jamais Arthur qui s'était imposé le devoir pénible de la fuir. Mais, comment renoncer à la voir ? . . .

Sophronie allait tous les matins, au lever de l'aurore, se promener dans un bois écarté. Voulant être seule, elle laissa ses gens à l'entrée du bois, et traversant une longue allée, elle s'arrêta dans un lieu charmant et découvert, au pied d'une colline, sur le haut de laquelle était située une chaumière isolée, habitée par une seule famille, composée d'une jeune femme, de son mari, et d'un petit enfant. Il semblait que l'amour eût placé ce couple heureux dans cette solitude dont le silence n'était interrompu que par les sons rustiques du flageolet du pâtre, et par les bêlemens des brebis de son troupeau. Sophronie, assise sur le tronc desséché d'un vieux chêne, passait là les plus doux momens de sa vie. Mais, pourquoi tous les jours, dans le même lieu et à la même heure ? qui sait

aimer, le devinera. Par cette habitude, elle fournissait un moyen sûr de la trouver ; on évitait sa présence, mais pouvait-on persévérer dans ce dessein ?. . . . N'était-il pas possible que l'on vînt aussi s'oublier dans ce désert ? peut-être n'osait-on s'y rendre que les soirs ? ah ! qu'importe, si l'on s'asseyait sur le tronc de l'arbre, si les yeux, attachés sur la montagne, on s'abandonnait au charme de la même rêverie, c'était correspondre et s'entendre.

Une herbe haute et touffue environnait le tronc du chêne ; elle était foulée à la place qu'occupait Sophronie. Un matin, elle observa que cette herbe froissée et flétrie, s'étendait plus loin que ses pieds ne pouvaient aller.. Une personne d'une taille plus grande que la sienne s'était donc assise là. . . . Ce jour même, elle laissa, à dessein, tomber près de l'arbre, un simple bouquet de roses sauvages ; le lendemain, il n'était plus. Elle se garda bien de questionner le pâtre ; en avait-elle besoin, n'aimait-elle pas mieux n'être éclairée que par son cœur ? . . . . Elle ne pouvait répondre qu'en devinant.

Elle regardait la chaumière avec un intérêt qui ressemblait à un pressentiment. Les

trois petites fenêtres qui formaient la façade de cette cabane, se trouvaient vis-à-vis d'elle. Un matin, elle remarqua, avec saisissement, à la fenêtre du milieu, un rideau blanc, d'une mousseline fine et claire. . . . Ses regards ne pouvaient pénétrer à travers ce tissu, mais son imagination lui représenta l'objet qui se cachait derrière, elle le vit, et ses larmes coulèrent doucement! . . . . Sa pensée, franchissant l'intervalle qui les séparait, s'unit à la sienne; l'un et l'autre n'en avaient qu'une. . . . Elle lui parla, l'écouta, l'entendit; l'écho du bois resta muet. Confident indiscret des amans vulgaires, il ne pouvait répéter qu'un langage articulé; il était sourd à cet entretien mystérieux d'un amour si chaste et si pur.

Sophronie, les yeux fixés sur le rideau de mousseline, contemplait attentivement cette draperie transparente, dont un mouvement léger variait, de temps en temps, les plis; souvent, elle discerna la forme d'une tête qui s'avançait doucement hors de la fenêtre, sans doute pour mieux voir, et pour respirer l'air embaumé du bois. Sophronie, alors, inclinée vers la colline, semblait vouloir s'y élancer; mais, du moins, le soupir échappé de son sein

agité ne se perdait pas dans les airs, il atteignait la cabane, l'amour était là pour le recueillir.

En quittant ce lieu devenu si cher. Sophronie tirant de ses cheveux l'aiguille d'or qui les rattachait, et se penchant vers un orme antique qui s'élevait à côté d'elle, grava ces mots sur l'écorce : *le mystère et l'amour*. Le jour suivant, à peine le soleil levant commençait à dorer l'horison, que déjà Sophronie sortait du bois, et se trouvait au pied de la colline. Aussitôt, elle jeta les yeux sur la chaumière, et dans ce moment, une main invisible tira précipitamment le rideau blanc. . . . . Sophronie s'approcha du tronc de l'arbre. Quelle fut sa surprise, de voir le pâtre qui achevait de le couvrir de mousse, et qui déjà, l'avait entouré de six rosiers superbes, dont presque toutes les fleurs étaient épanouies. Le pâtre dit à Sophronie, que l'ayant vue cueillir les roses sauvages du bois, et les fleurs champêtres de la plaine, il avait imaginé que cette attention pourrait lui plaire. Sophronie ne répondit qu'en se tournant vers la cabane, et en attachant le plus tendre regard sur la fenêtre du milieu. Le pâtre, sans ajouter un mot de

plus, la quitta et remonta la colline. Sophronie cueillit une rose ; elle la considéra quelques minutes avec attendrissement. Elle laissa tomber dans le cœur de cette fleur, symbole de l'amour, une douce larme qui s'y confondit avec les gouttes de la rosée du matin, ensuite elle la posa sur son sein palpitant.

Sophronie remarqua que le troupeau du pâtre était augmenté de plus du double, il couvrait presqu'entièrement tout ce côté de la montagne ; en outre, elle apperçut des vaches et des chèvres qu'elle n'avait point encore vues. Il n'était pas difficile de deviner par quels bienfaits ce berger se trouvait enrichi si promptement.

Sophronie, dans cette matinée, éprouva une contrariété qui lui fut insupportable. Le pâtre, comme de coutume, assis vers le milieu de la montagne, était placé dans la direction de la fenêtre au rideau de mousseline, entre la cabane et Sophronie. Ce *tiers* que Sophronie avait sous les yeux, la gênait, comme s'il eût pu lire dans son cœur ; il lui semblait qu'il la séparait de la chaumière, et qu'il entendait ses pensées. D'ailleurs, les sons de ses pipeaux qu'elle avait aimés dans les premiers jours, lui causaient,

causaient, maintenant, la plus désagréable distraction, et l'importunaient autant que s'ils l'eussent empêchée d'*écouter* la choix chérie qui se taisait, en vain, pour elle, et dont l'amour et l'imagination retraçaient à son oreille les accens enchanteurs.

Ne pouvant plus commander à son impatience, elle appela le pâtre, pour le prier de se placer derrière la chaumière, sur l'autre face de la montagne. Je ne le puis, répondit-il avec embarras, il faut absolument que je sois de ce côté, mais je vais m'éloigner un peu, et je ne jouerai plus du flageolet. Sophronie réfléchit sur cette réponse : sans doute, dit-elle, qu'il agit d'après les ordres qu'il a reçus ; on lui aura dit : *Tu peux me servir sans scrupule ; je veux même que tu sois témoin de la pureté de mes sentimens et de l'innocence de sa conduite.*

Après cette réflexion, la présence du pâtre cessa d'être importune, d'autant plus qu'il se tint à l'écart, et que Sophronie pouvait regarder la chaumière sans le voir.

En se levant pour retourner au palais, Sophronie détacha la rose qu'elle avait cueillie et portée, elle la laissa sur le siége de mousse,

et elle disparut. Depuis ce jour, chaque matin elle cueillit une rose qui fut toujours déposée sur le tronc du chêne, sans que jamais aucune s'y retrouvât le lendemain.

Ces promenades, devenues des rendez-vous, se continuèrent ainsi, sans interruption, pendant plus de six semaines, et leur charme inexprimable fut toujours le même. Les transports de l'amour heureux s'épuisent promptement, mais les sentimens purs et délicats ne s'usent point, sur-tout, lorsqu'ils sont concentrés et contraints.

L'amour mutuel qui se condamne au silence a tant de manières de se faire entendre plus touchantes et plus expressives que la parole ! La loi rigoureuse qu'il s'impose ne semble servir qu'à le rendre plus ingénieux.

Cependant, la guerre était prête à se rallumer entre la France et la Bretagne, mais les négociations pour la paix se continuaient toujours. Le prince de Bretagne fut envoyé, par son père, dans la ville où se tenaient les conférences entre les seigneurs Français et Bretons; ce voyage devait être de quinze jours. Arthur partit, et en s'éloignant, il emporta avec lui, tout l'enchantement de la chaumière de la

colline.

colline. Néanmoins, Sophronie se rendit au bois, comme de coutume, mais elle n'y trouva qu'une triste solitude dépouillée de tous ses charmes. Dans les premiers momens de l'absence, les souvenirs les plus chers ne sont que des regrets déchirans. Sophronie leva vers la cabane des yeux languissans et noyés de pleurs: la fenêtre était encore ouverte, mais le rideau blanc n'était pas fermé. . . . . Elle regarda les roses sans intérêt; par habitude, elle en cueillit une, mais au lieu de la poser sur son cœur, elle la laissa tomber, avec indolence et distraction, sur le siége de mousse, et ne pouvant supporter plus long-temps la vue des objets qui l'environnaient, elle se hâta de retourner au palais.

Le lendemain, Sophronie retrouva sur le gazon la rose flétrie qu'elle avait oubliée. Cette vue lui serra le cœur; cependant, une douce idée vint se mêler à cette sensation douloureuse; c'était une preuve de plus, que toutes les autres fleurs avaient été recueillies par Arthur. . . . Ce jour même, Sophronie monta la colline, et pour la première fois, elle entra dans la chaumière. Avec quel trouble, elle se trouva dans la petite chambre du milieu!

lieu ! avec quel intérêt elle en examina tous les meubles !. . . . Une table, sur-tout, fixa son attention ; elle y découvrit des vestiges précieux, plusieurs taches d'encre, et une plume qui avait servi. Les pâtres ne savaient pas lire ; *lui seul* pouvait donc avoir écrit là. . . Sophronie saisit la plume, avec l'intention de la garder toujours ; ensuite, elle s'assit devant la fenêtre dont elle ferma le rideau. Elle connut, avec plaisir, que l'on voyait parfaitement à travers la mousseline. Ce rideau, extrêmement ample, et beaucoup plus long qu'il n'eût fallu pour la chambre, était relevé d'un côté, et formait à l'un des coins de la fenêtre, en dehors, une draperie qui retombait sur le mur extérieur, et qui paraissait cacher quelque chose. Sophronie leva ce pan de rideau, et découvrit un nid de tourterelles dont les petits, devenus forts, dit le pâtre, *avaient reçu la liberté deux jours auparavant*. . . . Ah ! s'écria Sophronie, émue jusqu'au fond de l'âme, les oiseaux, symbole du sentiment et de la mélancolie, devaient, en effet, trouver un asyle heureux sous cette mousseline mystérieuse. . . Sophronie s'empara du nid, quoique le pâtre parut peu disposé à le lui donner. De retour

au palais, elle s'enferma pour le contempler à son aise ; mais que devint-elle, lorsqu'en écartant doucement la mousse qui en tapissait le fond, elle apperçut un petit morceau de vélin sur lequel ces mots étaient écrits : *le mystère et l'amour*. . . O nid chéri ! dit Sophronie, en le baignant de larmes, dépositaire de son secret et de mon bonheur, tu ne me quitteras jamais, et malgré ta fragilité, tu dureras autant que moi. . . .

Sophronie fit enlever un des rosiers placés autour du siége de mousse, au bas de la colline, on mit cet arbuste dans une caisse. Sophronie attacha le nid sur une branche de roses ; elle le couvrit d'une mousseline qui lui avait servi de voile, et elle broda sur le bord du voile, ces paroles: *Emblême du mystère, de l'amour et de l'espérance.** Sophronie allait tous les matins à sa promenade ordinaire. A mesure que le temps s'écoulait, et qu'elle voyait l'époque du retour d'Arthur se rapprocher, elle sentait renaître l'intérêt que la colline et la chaumière avaient eu pour elle ; cha-

* Un nid d'oiseaux est, en effet, l'un des symboles de l'*espérance*.

chaque jour les embellissait à ses yeux ; c'est, sur-tout, l'espérance qui fait le charme des souvenirs ; la douce attente d'un bonheur qui n'est plus, rend délicieuses les images qui le retracent.

Un événement imprévu changea, tout-à-coup, la destinée de l'intéressante et malheureuse Sophronie. Depuis sa dernière entrevue, avec Léodgard, ce dernier s'était toujours tenu dans son château que n'habitait plus Isène, mais, trois jours avant l'arrivée d'Arthur, Sophronie reçut de Léodgard, une lettre qui parut la plonger dans une profonde douleur. Malgré les regrets de la duchesse, elle se hâta d'aller s'enfermer dans un vieux château abandonné des ducs de Bretagne, à trois lieues de la cour ; et là, inaccessible à tous les yeux, elle voulut se consacrer à la retraite la plus absolue.

Arthur revint. Pour arriver plus promptement, il avait voyagé nuit et jour ; mais, hélas ! en vain ; Sophronie avait disparu. . . Inquiet, accablé, Arthur tomba dans une mélancolie dont rien ne put le distraire. Il acheva de faire la fortune des pâtres de la colline, il acheta leur chaumière qu'il embellit, en lui laissant

son apparence rustique. Il conserva précieusement le rideau de mousseline, cette draperie délicate et légère qui semblable à celle des grâces, avait voilé l'amour sans le cacher. Il fit un jardin sur le penchant de la colline, et qui s'étendait jusqu'au bois, afin de renfermer dans cette enceinte, le trône desséché du vieux chêne, et sur-tout, l'orme antique sur lequel Sophronie avait imprimé sa devise.

Six semaines après la fuite de Sophronie, le connétable de Clisson vint à la cour, où il reparaissait pour la première fois depuis cinq mois. Il fut aussitôt trouver Arthur : Prince, lui dit-il, vous me revoyez le plus heureux des hommes ; la réunion de Léodgard et de Sophronie est certaine, ou pour mieux dire, elle est déjà faite. . . . Comment ! interrompit Arthur en pâlissant. Oui, reprit le connétable, l'auriez-vous soupçonné ! Sophronie est devenue mère. . .—Que dites-vous ?—Cette femme inconcevable qui fuyait son mari, et qui l'a quitté depuis près de deux ans, a cependant consenti à le revoir dans le monastère où elle s'était retirée, et à lui rendre, en secret, tous les droits d'un époux. . . Elle vient de mettre au jour l'heureux fruit de cette réconciliation.—Est-il possible ?

possible ? ô ciel ! . . .—Rien n'est plus vrai. C'est pourquoi Sophronie a quitté la cour pour s'enfermer dans ce vieux château qui a vu naître l'enfant de Léodgard et de la fille de Duguesclin.—Grand Dieu ! où est-il cet enfant ? ...—Chez son père, où je l'ai vu, où je l'ai serré dans mes bras. Aussitôt après sa naissance, Sophronie l'envoya secrètement dans le château de Léodgard. Cependant, par une bizarrerie incompréhensible, elle refuse encore de retourner auprès de son époux ; mais, puisqu'elle est mère, il sera facile, maintenant, de la déterminer. Je vais enfin la revoir et lui parler ; venez avec moi, seigneur, venez plaider aussi la cause de votre ami ; vous avez pris part à nos peines, vous partagerez notre bonheur. Sophronie ! . . . dit Arthur, avec une voix concentrée. . . il faut l'entendre avant de la juger. . . Oui, seigneur, je vous suivrai. Le prince et le connétable montèrent à cheval pour se rendre au château, où ils arrivèrent au déclin du jour. Le premier mouvement de Sophronie, en voyant paraître le connétable fut d'aller se jeter dans ses bras. O ma fille ! s'écria Clisson, en la serrant contre son cœur, tout est réparé, puisque tu m'as donné un petit

fils

fils de Duguesclin. . . . A ces mots, Sophronie frémit en regardant Arthur qui, pâle, tremblant, immobile, la considérait d'un air morne et sévère. L'infortunée Sophronie tomba dans un fauteuil. Clisson s'assit à côté d'elle, et après lui avoir retracé tous les devoirs d'épouse et de mère, il la conjura, avec les plus tendres expressions, de le suivre, pour aller se réunir à son époux et à son enfant. Sophronie se cacha le visage avec ses deux mains, ne répondit rien et fondit en larmes. Songez, madame, dit Arthur, que vous ne pourriez, maintenant, refuser de vous rendre à cette invitation, sans dégrader entièrement votre caractère. . . S'il était possible que Léodgard eût eu des torts avec vous. . . ne les avez-vous pas pardonnés? . . . et depuis notre fuite. . . enfin, si le monde peut tolérer les caprices d'une épouse, il ne pardonne point l'abandon dénaturé d'une mère. A ce discours, prononcé d'une voix entrecoupée, mais d'un ton plein de sécheresse et d'amertume, Sophronie, gardant toujours le silence, joignit les mains, en levant les yeux au ciel. Le connétable la pressant vivement de répondre : Oh ! mon père, dit-elle enfin, je ne connais point de douleur plus déchirante,

(même

(même dans cet instant,) que celle d'exciter votre colère. . .—Eh bien, chère Sophronie, n'hésitez plus, suivez-moi. . .—Je ne le puis. —Venez rejoindre un époux qui remettra votre enfant dans vos bras. Non, s'écria Sophronie, j'aimerais mille fois mieux la mort. A ces mots, Arthur fit un geste d'indignation, et le connétable se levant avec emportement : fille indigne du héros le plus vertueux, dit-il, si Duguesclin vivait encore, il vous maudirait. . . Je renonce à vous, ne craignez point ma colère, le mépris vous en préserve, adieu, pour jamais. En disant ces paroles, le connétable sortit impétueusement. Arthur resta. Il était debout, il s'appuya contre une table. . . Sophronie, éperdue, se jette à genoux : ô Dieu ! dit-elle, soutenez mon courage, donnez-moi la force de supporter cette épreuve. . . En prononçant ces paroles, elle laisse tomber ses bras et sa tête appésantie sur le fauteuil qu'elle vient de quitter. . . Arthur, glacé, pétrifié, la regarde sans pouvoir articuler un seul mot. Et vous aussi, seigneur, reprit-elle, vous me condamnez ? . . J'abhorre la vie, répondit Arthur. Ah ! s'écria Sophronie, vous me méprisez donc ? Cruelle, dit Arthur, vous connaissez

naissez trop ce cœur déchiré, pour qu'il me soit possible de vous cacher ce qu'il éprouve. . . Comment puis-je exister, quand Sophronie se déshonore ! . . du moins, donnez-moi des raisons de cette conduite incompréhensible. . . de ce raccommodement secret. . . . fait depuis que je vous connais. . . . de cette dureté barbare pour l'enfant innocent que vous avez mis au jour. . . . . arrachez-moi la vie ou justifiez-vous ; parlez, je vous croirai. C'en est trop, s'écria Sophronie en se levant, venez. En disant ces mots, elle l'entraîne, avec force, dans un cabinet voisin, où l'on trouve le vénérable père Gérard seul, assis contre une table, et tenant un livre. . . . Sophronie s'approchant de lui : ô sauvez-moi ! lui dit-elle, d'une affreuse tentation ! . . . je succombe sous le poids de l'ignominie la plus douloureuse. . . . je suis prête à parler. . . Pour toute réponse, le pieux Gérard, d'un air grave et solemnel, éleva sous ses yeux le livre qu'il tenait dans ses mains. Sophronie tressaille, en disant : oui. . . . . je m'en souviens, je me tairai. . . mais, que ne puis-je mourir ! . . Ses sanglots lui coupèrent la parole.

La vérité porte un caractère inimitable qui frappe tous les yeux. Comment un amant passionné pourrait-il la méconnaître ? Qu'il est facile de la discerner, quand elle justifie ce qu'on aime. . . . Arthur se rappela que depuis long-temps il avait découvert que Sophronie cachait un secret important pour Léodgard . . Dans ce moment, il osa penser qu'un crime inoui, commis dans l'ombre du mystère, avait brisé le nœud fatal qui liait ces deux époux ; que peut-être Sophronie était affranchie de sa chaîne par un décret prononcé par le chef de l'église ; que pour conserver l'honneur du coupable Léodgard, elle avait promis un secret inviolable. . . Mais cette réconciliation secrète . . . . mais cet enfant ? . . . Il était, sans doute, le fruit de la surprise et de la violence. Toutes ces idées s'offrirent rapidement à l'imagination d'Arthur, et ce fut ainsi que, sans pénétrer le profond mystère qui justifiait la vertueuse Sophronie, il trouva, cependant, le moyen d'expliquer sa conduite, et de croire à son innocence.

Après un moment de silence, le pieux Gérard, reprenant la parole : ma fille, dit-il à So-

Sophronie, *persévérez*, et confiez-vous à la Providence. Et vous, prince, poursuivit-il, soyez assez grand pour reconnaître la vertu, malgré le nuage qui vous en dérobe l'éclat. C'est lorsque des fausses apparences semblent déposer contr'elle, qu'il est beau de lui rendre hommage. Unique dépositaire des secrets de Sophronie, seul témoin, sur la terre, de ses actions cachées, il m'est permis de dire que tous ses sentimens sont légitimes, que son âme est pure et que sa conduite est héroïque.

Pendant ce discours, un déluge de pleurs inondait le visage d'Arthur. Avec quelle joie il songeait à la vertu parfaite, à la réputation de sainteté de celui qui lui parlait ! Quel charme il trouvait à le révérer ! ce grave personnage répondait de Sophronie ; il était le garant de son innocence, il louait, il admirait sa conduite. . . . . Envoyé du ciel, s'écria le prince, avec enthousiasme, digne interprête de l'éternelle vérité, vous remplissez, dans ce moment, votre saint ministère. Vous éclairez un malheureux sur des erreurs coupables qu'il abjure avec transport ; sans m'instruire de ce que je dois ignorer, vous venez d'achever de dessiller mes yeux, et pour toujours. . . . .

Oui, poursuivit-il, en se précipitant aux genoux de Sophronie, je rends hommage à la vertu touchante que j'ai méconnue, outragée, mais que je n'ai jamais cessé d'adorer. . . . .

A cette action d'Arthur, le charmant visage de Sophronie s'embellit de la douce expression du calme et du bonheur, et la physionomie du respectable Gérard ne peignit que l'attendrissement et la sérénité. Sophronie tendit une de ses mains au prince qui reçut cette première faveur avec plus de ravissement que s'il eût été tête à tête avec elle ; le tiers vénérable qui se trouvait entre Sophronie et lui, loin de l'intimider, l'enhardissait ; il lui semblait que sa présence assurait son bonheur en le consacrant. Il s'oubliait aux pieds de Sophronie, et s'enivrait du plaisir de la regarder, en serrant sa main chérie dans les siennes. Enfin, le pieux Gérard les avertit qu'il fallait se séparer : ne revenez plus dans ce château, dit-il au prince, sachez attendre. . . le ciel est juste. O mon père ! s'écria le prince, en admirant Sophronie, je puis tout supporter. Je trouve dans mon enthousiasme pour elle, la force, la patience, la vertu, ma gloire et mon bonheur. . . .

Sophronie s'appuya sur le bras d'Arthur, et sortit avec lui du cabinet. Elle le conduisit dans un salon où il n'était point encore entré. Le rosier et le nid mystérieux étaient posés dans cette pièce. Sophronie s'en approchant, souleva le voile, découvrit le nid, et lut ensuite la devise, *l'amour, le mystère et l'espérance.* Dieu ! *l'espérance !* . . . dit Arthur, un sentiment pur et légitime, reprit Sophronie, ne donne-t-il pas l'heureux droit d'espérer ? . . . — O Sophronie ! vous êtes libre et vous me bannissez ! . . . — Ne cherchez point à deviner un secret inpénétrable. . . . — Il me suffit de savoir que vous êtes libre. . . . — Libre. . . . hélas ! . . . . non, je ne le suis point. — Que dites-vous, ô ciel ! . . . vos liens ne sont point encore brisés ? — Ne m'interrogez pas, je ne pourrais vous répondre ; mais soyez sans remords, nous ne devons point en avoir. Tenez, poursuivit Sophronie, prenez ce voile que j'ai porté, et dont j'ai tracé la broderie, vous m'enverrez, en échange, celui qui couvre votre bouclier, il sera posé sur ce nid ; mais celui-ci doit cacher votre devise.

Arthur mit un genou en terre, pour recevoir ce voile si précieux pour lui. Adieu, dit Sophronie. Songez que vous ne pouvez plus reparaître ici. . . . mais tous les soirs, à minuit, j'irai sur la plateforme de la grande tour de ce château, ma main y allumera un flambeau que l'on pourra voir du vallon. . . . surtout, près de la croix de pierre, placée sur le tertre de gazon à côté des deux grands sapins. . . et moi, je resterai trois quarts d'heure sur la terrasse de la tour. Promettez-moi, dit Arthur, d'y être toujours seule ! En doutez-vous ? répondit Sophronie. Dans ce moment, on entra pour apporter de la lumière. Le jour finissait, Arthur partit en gémissant, mais cependant le plus heureux des hommes, malgré ses craintes, sa curiosité et son incertitude sur l'avenir. Il pouvait estimer l'objet qu'il adorait, et il était certain d'être aimé.

Le lendemain matin, un inconnu se trouvant sur le passage de Sophronie, déposa à ses pieds un petit coffre, et disparut. Ce coffre d'ébène, orné d'incrustations d'or, de nacre et d'ivoire, s'ouvrit aussitôt que Sophronie en toucha la serrure. Il renfermait l'ancien voile

du

du bouclier d'Arthur, et sur l'intérieur du couvercle, ces mots étaient écrits en lettres d'or, *l'amour, le mystère et la confiance.*

Enfin, cette journée dont toutes les minutes furent comptées, s'écoula. . . . Tout le monde, dans le château, était profondément endormi ; l'amour seul y veillait. L'horloge sonna minuit, et Sophronie, une lanterne sourde à la main, monta l'escalier de la tour, avec toute l'émotion que peut causer un premier rendez-vous. Elle arrive sur la terrasse. La nuit était obscure, mais un vase de fleurs, placé vers le couchant, lui désigna l'exposition du vallon et de la *croix de pierre.* Elle se tourne de ce côté, elle allume le flambeau qu'elle élève sur un guéridon de marbre qu'elle a fait poser là dans ce dessein. Elle tressaille, en voyant la flamme brillante naître et s'étendre sous ses doigts ; elle partage, elle ressent l'impression délicieuse que ce fanal de l'amour produit dans le vallon. . . Elle est à un quart de lieue de son amant, mais la distance est rapprochée... Une lumière surnaturelle les éclaire ; ils s'entendent, c'est se parler et se voir. Sophronie a les yeux attachés sur le flambeau, elle sait que cet objet seul peut fixer les regards d'Ar-

thur ; avec quel soin elle en entretient la clarté ! c'est le feu sacré pour elle ! . . . . Que les trois quarts d'heure s'écoulèrent rapidement ! . . . . Un profond soupir éteignit le phare. . . . . Sophronie croit entendre un douloureux adieu. Cher Arthur, s'écrie-t-elle, adieu, je reviendrai demain. . . . Ce nouveau moyen de correspondre, moins mystérieux que celui de la chaumière de la colline, fut encore plus doux. Les deux amans l'avaient concerté, ils étaient enfin d'accord, ils ne devaient rien au hasard, leur bonheur entier était un bienfait de l'amour ; il dura peu. Au bout de huit jours, la guerre déclarée entre la France et la Bretagne, obligea le prince de partir avec son père. Sophronie ne monta plus sur la terrasse de la tour; elle ne pouvait plus y trouver qu'une nuit sombre et ténébreuse. L'absence et la tristesse venaient de dissiper les doux prestiges de l'imagination ; on ne les appercevait plus tous ces objets chéris, que le flambeau magique de l'amour avait rendus visibles. Un voile épais, semblable à celui de l'impénétrable avenir, couvrait maintenant le vallon, les sapins et la croix de pierre. . . Cependant, l'horloge ne sonnera point en vain *minuit*. Cette heure solemnelle

ne

ne cessera point d'être consacrée à l'amour. Le son du timbre qui l'annoncera, retentira toujours sur le cœur de Sophronie. Elle a fait vœu d'aller tous les soirs à minuit dans le vallon ; ce vœu seul pourra lui faire supporter le tourment et les terreurs de l'absence, durant la guerre. Ce n'est que prosternée au pied de la croix de pierre du vallon, ce n'est qu'en invoquant le ciel pour l'objet d'une affection si pure, que ses craintes mortelles pourront se calmer. O charme consolateur d'un amour légitime ! . . . Sophronie peut déposer ses douleurs dans le sein de l'arbitre éternel des destinées humaines, dans le lieu même où son amant attendait l'heureux signal qui devait réunir leurs désirs, leurs vœux et leurs pensées, sur ce tertre de gazon, sur le socle de pierre de ce monument religieux, Sophronie a le droit d'implorer, avec confiance, une protection suprême. . . . elle aime avec innocence, elle prie avec ferveur, avec espoir. . . .

Malgré sa jeunesse, et la timidité naturelle à son sexe, elle sortait, sans frayeur, seule au milieu de la nuit ; elle allait remplir un devoir. L'amour et la piété, confondus dans son cœur guidaient ses pas et lui donnaient le double

courage

courage du sentiment et de la vertu. Avec assurance et sérénité, elle élevait vers les cieux son âme et ses regards ; elle voyait la divinité veiller sur elle, que pouvait-elle craindre ? Il lui semblait que la nature entière devait la protéger.

Deux mois s'écoulèrent ainsi. Cependant, les Français faisant des progrès effrayans, s'avançaient près des lieux qu'habitait Sophronie. La duchesse de Bretagne la fit inviter à l'aller joindre, afin de se retirer avec elle dans la citadelle d'Auray. Sophronie fit, en pleurant, sa dernière prière à la croix du vallon ; ensuite, emportant du château ce qu'elle possédait de plus précieux, son coffre d'ébène, renfermant le voile et le nid de colombes, elle partit au point du jour. Elle se retourna plus d'une fois, pour regarder le sommet de la tour, éclairé par les premiers rayons du soleil, et le plus doux souvenir fit couler ses larmes. . . Elle arriva au palais, et la duchesse décide qu'on en partira le lendemain pour se rendre à Auray. Mais, au milieu de la nuit, une troupe formidable de Français arrive inopinément, investit le palais, et massacre la faible garde qui le défendaient. La duchesse et Sophronie, au pouvoir des vainqueurs,

queurs, en sont traitées avec respect. Néanmoins, le chef de la troupe, sachant qu'il est poursuivi par un détachement de l'armée Bretonne, veut, sans délai, conduire ses illustres prisonnières dans un lieu plus sûr, et il les oblige à partir avec lui, deux heures avant le jour. A peine a-t-on fait une lieue, que tout-à-coup, la troupe, marchant vers une rivière, s'arrête en se retournant. Les Bretons qui la poursuivaient, venaient de l'atteindre, et ces guerriers qui avaient passé dans les lieux dévastés par les Français, n'ignoraient pas qu'ils allaient combattre les ravisseurs de la duchesse et de Sophronie. Le chef de la troupe Française fut obligé de mettre en réserve, un corps considérable, pour garder les deux prisonnières ; ensuite, le combat s'engage à la faible lueur du jour naissant, les troupes fondirent l'une sur l'autre, avec impétuosité. Les deux prisonnières, environnées de soldats qui formaient autour d'elles un triple cercle, ne pouvaient appercevoir leurs défenseurs, mais à travers ce tumulte, le cliquetis des armes, et les divers cris de bataille, une voix menaçante et terrible, dominant toutes les autres, fait entendre distinctement ces paroles répétées par l'écho lointain

du rivage : *l'amour et le mystère !*. . . . . Ah ! s'écria Sophronie, nous sommes sauvées. . . . . En effet, qui pouvait résister au vaillant Arthur, combattant pour délivrer sa mère et sa maîtresse ?. . . . . Les Français sont vaincus, dispersés, et bientôt, l'heureux Arthur, couvert de gloire (et aux yeux de celles qu'il aime), pressé dans les bras de sa mère, voit près de lui, Sophronie baignée de larmes, et l'entend l'appeler son libérateur. . . . . Il les conduisit l'une et l'autre à Auray, la ville de Bretagne la mieux fortifiée ; ensuite, il fut rejoindre l'armée que commandait son père et le connétable Clisson qui s'était enfin ouvertement déclaré contre la France. Peu de temps après le départ d'Arthur, le duc de Bourbon vint assiéger Auray qu'il prit d'assaut au bout de quelques jours. Il entra triomphant dans la ville, et après avoir arrêté le pillage, il se rendit à la citadelle. La duchesse éplorée, vint à sa rencontre, et s'écria en le voyant : seigneur, je suis donc votre prisonnière ?. . . . Non, madame, reprit le duc, *nous ne faisons point la guerre aux dames*, vous êtes libre* ; je

* Propres paroles de ce prince.

je vais vous donner une escorte qui vous conduira dans le camp de votre époux. En effet, ce prince généreux tint parole *. Sophronie ne se trouva point à cette entrevue du prince et de la duchesse. Le prince imagina que la fille de Duguesclin, séparée volontairement de Léodgard, préférait peut-être de rester avec les Français ; il voulut la consulter en particulier, et il dit à la duchesse, qu'il lui donnerait une autre escorte, et la renverrait le lendemain. La duchesse, pressée de s'éloigner, partit seule et sur-le-champ. Sophronie entraînée par son cœur dans le parti de Montfort, déclara, en rougissant, qu'elle désirait rejoindre la duchesse, et aussitôt elle obtint une escorte commandée par un chevalier Français, nommé Odoart. Les charmes de Sophronie ne firent que trop d'impression sur ce jeune guerrier qui résolut de tout risquer, plutôt que de rendre aux ennemis une si belle conquête. Le duc de Bourbon s'éloignant d'Auray, pour aller rejoindre le gros de l'armée, rien ne s'opposait à l'exécution des projets du téméraire Odoart.

Il

* Tout ce détail est tiré de l'histoire.

Il prit une fausse route, on s'égara, on revint sur ses pas, on se rapprocha d'Auray, et l'on se trouva, à la nuit, aux portes d'un petit château ruiné, isolé, et situé au milieu d'une vaste bruyère. Cette maison appartenait à Léodgard ; les Français s'en étaient emparés, mais ce n'était point celle que connaissait Sophronie, et qu'elle avait habitée. On fut forcé de s'y arrêter pour y passer la nuit. Sophronie s'affligea de ce retard, Odoart se plaignit de ses guides, et promit d'en prendre de meilleurs à l'avenir. Sophronie, enfermée dans son appartement, avec une de ses femmes qui ne l'avait point quittée, allait se mettre dans son lit, lorsque sa porte se rouvrit. Une jeune et belle personne entre précipitamment, et vient se jetter dans ses bras ; c'était Isène qui, bannie de l'habitation de Léodgard, avait été envoyée par lui, dans ce vieux château, et qui, lorsque les Français s'en emparèrent, demanda à y rester sous la protection du duc de Bourbon. Elle y vivait si solitairement, qu'Odoart ignorait qu'elle y fut; mais, il s'en applaudit quand Sophronie, le lendemain, parut désirer de se reposer deux jours, afin de passer ce temps avec son amie. Les deux jours écoulés, Odoart trouva divers

prétextes

prétextes pour différer le départ ; il montrait à Sophronie le plus grand respect, mais ses soins, et ses délais décélèrent enfin ses sentimens. Sophronie voulut partir, ou retourner à Auray ; alors, Odoart osa déclarer sa passion. Le mépris qu'on lui montra, l'irrita sans le guérir ; il se livra à des emportemens qui firent frémir les deux amies. Il était maître du château, et décidé à retenir Sophronie. Pour se soustraire à sa violence, il fallut feindre afin de gagner du temps. On lui donna quelques espérances ; Isène lui fit entendre que la douceur et de la soumission pourraient toucher son amie, et il reprit le langage, la conduite d'un amant aussi respectueux que passionné. Un jour que Sophronie se promenait avec Isène et Odoart, sur une terrasse qui donnait sur le grand chemin, on accourut pour avertir Odoart, qu'Auray venait d'être repris par les Bretons, et que leurs troupes victorieuses, commandées par Arthur et par le connétable Clisson, étaient en marche et passeraient près du château. A cette nouvelle, Sophronie ne put cacher les transports de sa joie ; Odoart furieux, la fit conduire, sur-le-champ, ainsi qu'Isène, dans un donjon excessivement élevé,

dans

dans lequel on les enferma l'une et l'autre. Odoart ne pouvait avoir le projet de défendre un château ruiné avec une poignée de soldats, contre une armée entière, mais il supposa, avec raison, que le prince de Bretagne qui, sans doute, n'était venu que pour délivrer sa mère, aurait appris, avec reconnaissance, la générosité du duc de Bourbon. Odoart se flattait qu'Arthur, victorieux, rassuré sur sa mère, lui accorderait, sans peine, la permission de rester quinze jours dans ce château dénué de fortifications. Il était décidé à lui demander cette grâce, en lui disant que son épouse étant malade, il ne pourrait partir avant le délai qu'il sollicitait. Odoart pensait bien que le prince ne s'arrêterait que quelques heures dans le château, qu'il n'y laisserait qu'une faible garnison, et il sentait qu'il lui serait facile, après le départ de l'armée, de disposer, à son gré, de Sophronie. Il eut la cruauté d'instruire cette dernière de ce plan de conduite ; ensuite, il attendit tranquillement les ennemis. L'infortunée Sophronie, pour comble de malheur, fut séparée d'Isène que l'on enferma dans une chambre située au-dessous de celle de Sophronie. Cependant, cette dernière

nière, malgré l'excès de son désespoir, rassemble toutes ses forces, et visite, avec soin, sa prison; elle sait que sa fenêtre donne sur le grand chemin, et que l'armée doit passer au pied du donjon ; mais l'élévation prodigieuse du donjon dont elle occupe le dernier étage, ne lui permet pas d'espérer que ses cris puissent se faire entendre. Un double rang de barreaux, environnant la fenêtre, ôtait toute possibilité de se montrer, ou même de passer et d'étendre un bras hors de cette lucarne. Sophronie n'avait ni plume, ni crayon, ni papier, nul moyen d'écrire ; d'ailleurs un billet léger jetté dans les airs s'y serait perdu. . . . . O mon Dieu ! dit Sophronie, mon Dieu ! que deviendrai-je ? Mon protecteur, mon libérateur, l'objet vertueux du plus tendre sentiment de mon cœur, Arthur, va côtoyer tranquillement ces murs odieux qui me renferment, il passera près de moi sans me voir et sans entendre mes gémissemens ! c'est en vain que je l'appelerai. . . . . j'implorerai son secours, sans l'obtenir. . . . . Un déluge de pleurs interrompit ces tristes plaintes. . . . . Sophronie se levant, monta sur une escabelle de bois, afin de regarder par la lucarne. L'impossibilité d'avancer la tête à travers les bar-

reaux, ne lui permettait pas de plonger l'œil perpendiculairement au-dessous de la fenêtre, mais elle pouvait voir, en perspective, une grande partie plus éloignée du grand chemin ; elle fixe là ses yeux, et au bout d'un quart d'heure, une poussière épaisse lui annonça l'approche de l'armée. Bientôt, elle apperçoit les chevaux, elle voit briller l'acier des lances, et l'or éclatant des cuirasses. Tout-à-coup, un cri déchirant échappe de sa bouche. Elle reconnaît Arthur ; ce grand panache flottant dont elle ne peut distinguer la couleur, c'est le sien, il s'élève majestueusement au-dessus de tous les autres ; ah ! c'est le sien ! . . . . . L'infortunée s'attache, avec désespoir, aux barreaux de fer de la fenêtre, elle s'y suspend de toute sa force, comme si sa faible main pouvait les briser. Son cœur s'échappe à travers cette barrière insurmontable, mais il s'élance sans espoir, et il lui semble qu'une main meurtrière le lui arrache avec la vie. . . . Epuisée, défaillante, elle retombe sur l'escabelle ; un sombre découragement, dernier terme du désespoir, glace ses sens et la rend immobile. Elle jete autour d'elle de sinistres regards. . . . . Ses yeux tombent sur le petit coffre d'ébène qu'elle

qu'elle avait toujours porté avec elle. . . . . A cette vue, elle tressaille, s'attendrit, et retrouve des larmes. . . . . Elle se recueille un moment, se ranime, et tombant à genoux : grand Dieu ! dit-elle, c'est toi qui m'inspires. . Elle se relève, ouvre le coffre, en tire le nid, coupe une tresse de ses cheveux qu'elle y dépose. Elle l'enveloppe ensuite dans le voile trempé de ses larmes, et elle revole à la fenêtre. Elle distingua, alors, la musique guerrière des clairons, des tymbales, et bientôt, le bruit des chevaux. Elle calcule que ce bruit doit augmenter quand l'armée défilera sous le donjon, parce que là, commence un pavé qui se prolonge jusqu'à la grande porte du premier pont-levis. Ce sera pour elle le signal qui fixera l'instant où elle jetera le nid, car elle espère qu'Arthur, à la tête de l'armée, pourra voir tomber ce précieux dépôt confié par l'amour à la Providence. En effet, aussitôt qu'elle entendit sous les pieds des chevaux le retentissement du pavé, elle exécuta son dessein. Le nid, enveloppé dans le voile, pressé et froissé entre les barreaux, y passe enfin, et s'échappe de ses mains tremblantes. Ce nid mystérieux, lancé par l'amour, atteignit

son but, il tomba sur le cou du cheval d'Arthur ; le prince le retient, et reconnaît, avec saisissement, l'ancien voile de son bouclier, humide encore des larmes dont on vient de l'inonder. . . Arthur éperdu, dénoue le voile. Que devint-il, en trouvant le nid, contenant la devise qu'il avait écrite, et la tresse de cheveux. . . . Il lève la tête, voit le donjon, la fenêtre grillée : juste ciel ! s'écrie-t-il, Sophronie est là. . . et je la croyais avec ma mère ! . . suivez-moi. A ces mots, partant avec la rapidité de l'éclair, il arrive aux portes du château. Odoart l'y attendait et lui présente les clefs. Sophronie est ici, lui dit Arthur, d'un ton terrible, je veux la voir. A ces mots, Odoart se trouble et pâlit ; qu'on arrête ce traître, reprit Arthur, et qu'on me conduise dans le donjon de ce château. On obéit, le connétable et les principaux officiers de l'armée accompagnent Arthur. On monte, en tumulte, le petit escalier de la tour, et le conducteur troublé, s'arrêtant à l'avant dernier étage, ouvre, d'abord, la prison d'Isène. Cette jeune personne se précipite vers la porte, et remplie de joie, s'avance vers Clisson qui, à son aspect, recule d'un air indigné. Il était prévenu contr'elle

par

par Léodgard, qui, pour l'empêcher de lui donner un asyle, avait noirci le caractère et la conduite de cette infortunée qui n'avait nul soupçon de cette fausseté. Soyez libre, lui dit Clisson, mais ne vous présentez jamais devant moi ; je vous connais enfin, je sais tout. . . . Quoi seigneur ? dit avec une extrême surprise, la tremblante Isène, vous *savez tout !* . . est-il possible, grand Dieu ! . . Oui, reprit le connétable, Léodgard m'a tout avoué. . . Eh bien, seigneur, repartit Isène d'une voix entrecoupée, puisqu'il vous a confié notre secret, serez-vous sans pitié pour sa malheureuse épouse, et pour l'enfant innocent que j'ai mis au jour ? . . . . Justice éternelle et suprême, s'écrie Arthur, Sophronie n'est point l'épouse de Léodgard ! Sophronie est libre. . . . A ces mots, laissant le connétable pétrifié d'étonnement, il pressa, de nouveau, son conducteur de le mener dans la prison de Sophronie. Surpris de voir Isène il s'était arrêté pour l'écouter, parce que les premiers mots de l'entretien annonçaient la découverte d'un mystère. Isène avait tant de rapports avec Léodgard et Sophronie ! mais Isène abusée et croyant le connétable instruit, venait de trahir innocemment son secret ; Ar-

thur apprenait qu'Isène était l'épouse de Léodgard, que lui importait le reste ? Il vole au haut du donjon, et il se trouve, enfin, aux pieds de Sophronie. . . . . O ma Sophronie ! dit-il, vous êtes donc à moi ! Isène, l'épouse de Léodgard a parlé. . . . le mystère est dévoilé. . . Dieu tout-puissant, s'écrie l'heureuse Sophronie, de quel poids affreux tu me délivres ! . . . En disant ces paroles, elle se précipite à genoux ; elle se trouve par ce mouvement, dans les bras d'Arthur, toujours à ses pieds. C'est sur le sein d'Arthur, c'est pressée contre son cœur palpitant qu'elle remercie le ciel qui la dégage d'un serment imprudent, et qui lui rend le droit de disposer d'elle-même. . . . . Dans ce moment, le connétable paraît, Sophronie se lève, et se jetant dans ses bras : mon père, lui dit-elle, je n'étais point indigne de votre estime et de votre tendresse. Ah ! je le sais, reprit le connétable, on vient de m'expliquer, en peu de mots, cet étrange mystère ; chère et vertueuse Sophronie ! que n'avez-vous pas dû souffrir ! . . . Le bonheur de retrouver une fille telle que vous, me console de la duplicité d'un neveu ingrat et coupable.

Arthur

Arthur et Sophronie décidés à tout employer pour fléchir le connétable en faveur de Léodgard, sentirent qu'il était trop irrité dans cet instant pour pouvoir espérer de le toucher ; ils se contentèrent de l'instruire de leur amour mutuel. Ensuite, Sophronie obtint, sans peine, la liberté du téméraire Odoart auquel on permit de quitter, sur-le-champ, le château. Sophronie fut consoler la triste Isène, et après avoir ranimé ses espérances, elle revint auprès d'Arthur et du connétable. Comme on ne devait partir que le lendemain, ils passèrent ensemble, tous les trois, la plus grande partie de la journée ; mais Sophronie, dans la crainte d'augmenter le ressentiment du connétable contre Léodgard, ne put répondre à ses questions avec une entière sincérité. Le connétable se retira de bonne heure ; alors, Sophronie, suivie d'une ses femmes, descendit dans les jardins, avec Arthur. Quoiqu'on fût aux derniers jours de l'automne, le temps était doux et serein. Les heureux amans s'assirent sur un banc de verdure, et après un entretien plein de charme, où les plus doux souvenirs furent rappellés avec ravissement, Sophronie voulant instruire Arthur de toutes les particularités de sa singu-

lière histoire, en fit un récit exact, qu'Arthur interrompit mille fois, mais dont voici le fond et les principaux détails.

" Lorsqu'une mort prématurée, dit Sophronie, termina la glorieuse carrière de mon père, j'étais déjà privée de ma mère, et je n'avais que trois ans. Mon père me laissa sous la tutelle de son frère d'armes, et dans son testament, il nomma l'époux que je devais choisir par la suite, si mon cœur n'y mettait point d'obstacle. Il avait passionnément désiré, dès l'instant de ma naissance, unir par cette alliance, le sang de Duguesclin à celui de Clisson. J'étais l'unique héritière d'une grande fortune, et fille de Duguesclin. Le connétable Clisson n'avait point d'enfans, il adorait son neveu, et il attacha à cette union projetée son bonheur et sa gloire. Léodgard était plus âgé que moi, de six ans. Nous fûmes élevés ensemble sous les yeux du connétable qui partageait entre nous sa tendresse et ses soins : sachant que ma main était destinée à Léodgard, et qu'en la lui donnant, je remplirais le dernier vœu d'un père dont je révérais la mémoire, je m'accoutumai à penser, dès mon enfance, que l'aimer étoit pour moi un devoir sacré ; je le remplis sans effort ;

effort ; Léodgard était aimable, il voulait me plaire ; je m'attachai à lui avec toute la sincérité d'un cœur sensible et pur. J'avais treize ans, lorsque nous nous séparâmes pour la première fois. Il partit avec le connétable pour aller combattre les ennemis de la France. On me mit au couvent ; ce fut celui dans lequel vous m'avez vue depuis. La respectable Julienne, sœur de mon père, religieuse dans ce monastère, y acheva mon éducation. Léodgard fit ses premières armes avec des succès éclatans, j'entendis parler de sa gloire, c'était la mienne, je m'en énorgueillis, et ma tendresse pour lui s'en accrut encore. Notre absence fut longue, et loin d'affaiblir mes sentimens, elle les exalta. Je me croyais aimée, je me représentais, sans cesse, la joie que nous éprouverions à nous revoir, et chaque jour augmentait en moi le désir passionné d'une réunion si chère. La paix se fit au bout de trois ans et demi ; mais avant de me rejoindre, Léodgard fut à la cour, et passa quelques mois à Paris ; pendant ce temps, le connétable, chargé d'une négociation, était en Angleterre. Il m'écrivit qu'il allait revenir incessamment, il m'ordonnait de quitter mon couvent, de me

rendre à Pontorson, l'un des châteaux de mon père, et d'attendre là son retour. Il m'assurait que sous six semaines il jouirait du bonheur de m'y présenter Léodgard, et d'y former le lien chéri qui devait faire trois heureux. Remplie des plus douces espérances, je partis, et je fus m'établir dans le château de Pontorson. J'y étais à peine depuis trois ou quatre jours, que j'y vis arriver Léodgard, ma joie égala mon étonnement ; il me dit que son impatience ne lui avait pas permis d'attendre le connétable ; je lui sus gré d'un tel empressement, et je lui laissai voir, sans aucun déguisement, toute ma sensibilité. Léodgard me témoigna la plus vive amitié ; ce sentiment me parut de l'amour, et mon cœur en fut satisfait. Cependant, je remarquai en lui une préoccupation qui me surprit, une mélancolie qui m'inquiéta. Je le questionnai, ses réponses obscures en excitant ma curiosité, augmentèrent mon inquiétude ; je le pressais vainement de s'expliquer, il m'écoutait, me regardait avec attendrissement, et s'obstinait à se taire. Un mois s'écoula de la sorte. Cependant, le connétable, de retour à Paris, y fut assassiné par les ordres du perfide

perfide Craon.* Ses blessures furent jugées mortelles. Dans cette situation, il écrivit à Léodgard ainsi qu'à moi, pour nous mander de l'aller rejoindre, sans délai, à Paris ; il ajoutait que pour ne pas retarder notre hymen, et afin que je fisse, avec décence, un aussi grand voyage, je ne devais l'entreprendre que sous la garde d'un époux, et qu'ainsi, il nous ordonnait de nous unir l'un à l'autre par un lien indissoluble, avant de partir. Il nous envoyait tous les papiers nécessaires. J'avais pour le connétable l'attachement filial le plus tendre ; je fus accablée de douleur, en pensant que je le reverrais mourrant, ou que peut-être même, j'arriverais trop tard pour recevoir son dernier soupir. Léodgard montra dans cette occasion, une sensibilité qui me le rendit plus cher encore. Après avoir pleuré long-temps avec moi ; chère Sophronie, me dit-il, jugez à quel point je suis malheureux ! Outre cette douleur amère qui nous est commune, j'en éprouve encore une autre non moins accablante, et que je n'ose vous révéler. . . . . Il n'avait jamais parlé si claire-

* Trait historique.

clairement ; je sentis qu'il désirait, enfin, me confier un pénible secret, je le conjurai d'achever de m'ouvrir son cœur : songez, ajoutai-je, que demain je recevrai votre foi, pouvez-vous refuser votre confiance à celle qui, dans quelques heures, sera votre épouse ? Ah ! reprit-il, j'ai le plus puissant intérêt à ne vous rien déguiser. Vous pourriez, d'un seul mot, dissiper le chagrin qui me tue. Grand Dieu ! m'écriai-je, pourquoi donc n'avez-vous pas déjà parlé ?—Je crains un refus.—De moi ?—Ce que je vous demanderai vous coûtera.—Quand il s'agit de votre bonheur ! . . . Non, Léodgard, vous parlerez avec assurance, vous n'êtes point un ingrat.—Je connais votre cœur, mais cependant, je ne puis me persuader que vous puissiez consentir à m'accorder la preuve extraordinaire d'affection qui pourrait m'affranchir de la peine que j'éprouve . . . . Il n'est pas nécessaire de vous assurer que je ne vous demanderais pas une grâce qui pût avilir votre caractère, au contraire, ce n'est que par l'action la plus généreuse que vous pourriez me rendre la tranquillité. . . . .—Et vous hésitez à vous expliquer ! . . . .—Il vous en coûterait de trop grands sacrifices, je dois me taire. A ces mots,

mots, entraînée par mon cœur et par un funeste enthousiasme, je pris sur ma table un livre d'évangiles ; je me jetai à genoux, et levant les yeux au ciel : ô mon Dieu, m'écriai-je, recevez le serment solemnel que je fais, avec transport, sur ce livre sacré ! .... Je jure de faire tous les sacrifices que Léodgard exigera pour son bonheur et sa tranquillité, et je jure de garder inviolablement son secret. Après avoir prononcé ces paroles irrévocables, j'ouvris une écritoire, je les écrivis rapidement, je les signai, et présentant ce papier à Léodgard : ingrat, lui dis-je, vous reste-t-il encore des doutes ? . . . Il prit le fatal écrit qu'il mit dans son sein, et tombant à mes pieds, il fondit en larmes. Parlez donc, maintenant, lui dis-je. . . Ah ! répondit-il, laissez-moi d'abord pleurer sur la grâce même que vous m'accordez. Quel repentir et quels regrets se mêlent à ma reconnaissance ! . . . J'étais bien loin de comprendre le véritable sens de ces paroles. J'imaginais, depuis long-temps, que le chagrin secret de Léodgard n'avait d'autre cause que le dérangement de ses affaires ; il n'avait aucune fortune personnelle, il tenait tout des bienfaits de son oncle. Je pensai donc qu'il avait fait des dettes

tes considérables qu'il voulait cacher au connétable, et qu'il désirait que je m'engageasse à payer sur mes biens dont il était décidé que j'aurais, en me mariant, l'entière disposition. Ces idées me donnaient une sécurité qui augmentait le trouble de Léodgard ; il serrait mes mains dans les siennes, il les arrosait de pleurs, il me regardait en soupirant, et pendant plus d'une demi-heure, rien ne put l'engager à rompre le silence. Enfin, cédant à mes importunités. Vous le voulez, me dit-il, connaissez donc ma cruelle situation ; mais rappellez-vous, généreuse Sophronie, que vous n'étiez encore qu'un enfant, quand nous nous séparâmes. . . . . Vous n'aviez que treize ans, c'est ma seule excuse. . . Si j'avais pu me rappeler Sophronie telle que je la vois, j'aurais été à l'abri de toute séduction. . . Eh bien ? interrompis-je avec une extrême émotion. . . .—Eh bien, dans ce fatal et dernier voyage que j'ai fait à Paris, un autre objet égarant ma raison. . . —Achevez.—Je suis marié. A ce mot terrible, autant qu'inattendu, frappée d'étonnement, je restai immobile. . . La surprise, la douleur et le ressentiment glaçaient ma langue et confondaient toutes mes pensées. La fierté dominant

enfin sur tous ces différens mouvemens : Eh bien, dis-je, que faut-il que je fasse ? Je me suis liée par un serment irrévocable, qu'exigez-vous ? Que vous me préserviez, répondit-il, de la malédiction du bienfaiteur que je vais perdre ; il se meurt. Nous allons le trouver expirant, s'il apprend mon secret, il me repoussera de ses bras avec colère, et ses derniers momens seront remplis d'amertume. . . Mais en arrivant près de lui, daignez dire que nous avons suivi ses ordres, et que j'ai reçu votre main. . . Ici, je fis un mouvement d'indignation, en disant : nul serment ne peut m'obliger à faire un mensonge à celui que je révère et que j'aime comme un père. . . Mais cet artifice, reprit Léodgard, sera si bienfaisant, si généreux ! . . il assurera la tranquillité de ma vie entière, il épargnera au connétable la plus mortelle douleur ; enfin, il n'engagera, en apparence, votre liberté que bien peu de temps, puisque malheureusement, on nous mande qu'il est impossible que le connétable puisse vivre plus de six semaines. . . Il suffit, interrompis-je ; en effet, je sens que je ne puis balancer, et que la sainteté de mon serment doit l'emporter sur ce scrupule. Je consens à tout, à condition que vous vous char-

chargerez seul des mensonges qu'il faudra faire. Je ne vous démentirai point, je garderai le silence, mais jamais ma bouche ne dira que vous êtes mon époux. Cette condition embarrassait peu Léodgard, puisqu'il savait bien que je ne serais jamais positivement questionnée sur une chose regardée comme certaine. Ayant obtenu ce qu'il désirait, il voulut m'exprimer sa reconnaissance ; je repoussai, avec dédain, ses remercîmens, ils me parurent injurieux. J'étais loin de jouir de mon bienfait : la sérénité que je remarquai sur son visage ne fut pour moi qu'un outrage de plus. Je n'étais point encore guérie ; je pouvais excuser la légèreté de sa conduite passée, mais il m'était impossible de lui pardonner son bonheur.

" Léodgard prépara parfaitement la fable qu'il devait faire. Notre situation ne permettait pas des noces éclatantes, mais il fallait, du moins, produire des témoins de notre prétendu mariage ; Léodgard les gagna facilement sans les corrompre et sans exposer son secret, en leur faisant une fausse confidence ; il leur dit, que des inquiétudes particulières nous avaient engagés à nous marier secrètement, l'année précédente, à l'insçu du connétable, tandis que

j'étais

j'étais encore au couvent ; en leur montrant les papiers envoyés par le connétable, il les engagea, sans peine, à dire que nous avions reçu la bénédiction nuptiale, sans aucune cérémonie, à minuit, la veille de notre départ de Pontorson.

" Nous partîmes pour Paris. En y arrivant, nous trouvâmes le connétable dans un état qui laissait peu d'espoir pour sa vie. Déjà prévenu par une lettre, et me croyant l'épouse de Léodgard, il me reçut avec un ravissement qui, du moins, fut une véritable récompense de mon sacrifice, en contribuant beaucoup au rétablissement de sa santé. Peu de semaines après, les médecins répondirent de sa vie. Il nous ordonna d'aller l'attendre dans une terre qu'il donna à Léodgard. Quelle fut alors ma situation ! . . . obligée de suivre l'ingrat que j'aimais encore, qui m'avait sacrifiée. . . obligée de porter le titre qui me rappellait mon malheur, le titre que son cœur avait donné à ma rivale. Enfin, me trouvant engagée seule. . . assujettie aux volontés d'un amant infidèle, et, tout à la fois, son esclave, et délaissée par lui ! . . .

" Nous arrivâmes dans le château de Léodgard. Vous le connaissez, il est immense ; on me conduisit dans un appartement qui communiquait à celui de Léodgard. Je fermai au verrouil toutes les portes de communication, et je m'enfermai dans un cabinet. Je réfléchissais depuis une heure, à ma bizarre destinée, lorsque ma porte s'ouvrit doucement, et je vois paraître une jeune et belle personne, de la figure la plus intéressante qui s'avance avec timidité. . . . je me trouble. . . . elle approche, en tremblant. Son aimable et doux visage était couvert de pleurs, elle se jete à mes pieds. Qui êtes-vous ? lui dis-je avec la plus vive émotion. — Je suis une infortunée que vous devez haïr. — Est-ce ainsi qu'on vous a dépeint mon cœur ? — Oh non, il m'a dit, Sophronie est un ange, et je le vois. . . — Pourquoi avez-vous voulu me connaître ? — Pour vous aimer, vous, ma généreuse bienfaitrice. . . . Oh ! souffrez-moi près de vous ! laissez-moi respirer ici. . . . connue de vous seule. . . admettez-moi au nombre des femmes qui vous sont attachées. . . . *le voir* et vous servir. . . . et je serai si heureuse ! . . . .

A ces mots mes larmes coulèrent avec les siennes. Quel cœur aurait pu ne pas s'attendrir en écoutant cette voix ingénue et touchante, en voyant cet air suppliant et cette physionomie charmante, où se peignaient la sensibilité, l'innocence et la candeur. Il ne m'a jamais parlé de vous, lui dis-je, ah ! qu'il eut tort, s'il sait vous dépeindre ! Mais il ne me connaît pas. Quel âge avez-vous ? — Seize ans. — Quel est votre nom ? — Isène. — Oui, j'aurais besoin d'une amie. . . . Voulez-vous l'être ? Ah Dieu ! s'écria-t-elle, en passant ses deux bras autour de mon cou. Je la serrai contre mon sein. L'attendrissement qu'elle m'inspirait était d'une douceur inexprimable, je me savais gré de l'éprouver ; je ne pouvais aimer Isène sans m'estimer davantage moi-même ; et combien devient cher un sentiment naturel dont la vertu s'applaudit !

" On vint m'avertir que le souper était servi. Venez, dis-je, chère Isène, vous allez me connaître. Je la pris par la main, et j'entrai avec elle dans la salle à manger, remplie de nos pages et de nos domestiques. Je m'avançai vers Léodgard : je vous présente mon amie, lui dis-je, elle me rendra ce séjour agréa-

ble, elle m'a promis d'y fixer sa demeure. Puissiez-vous avoir toujours pour elle les sentimens qu'elle est si digne d'inspirer. A ces mots, Léodgard, ému, surpris, me regarda fixément, sans pouvoir me répondre. Il avait conseillé la démarche d'Isène, mais il n'avait pas prévu un tel succès. Je jouissais de son étonnement et de l'avantage qu'il me donnait sur lui. C'était déjà l'aimer moins. Il s'attendait à découvrir en moi quelques nuances de jalousie, il n'en vit point, et son amour-propre en fut piqué. Pendant tout le souper, il eut l'air contraint et préoccupé ; néanmoins, lorsque nous nous retrouvâmes seuls tous les trois, l'ingénuité, les tendres discours, et la reconnaissance d'Isène, dissipèrent momentanément ce dépit concentré. Isène et lui se réunirent pour m'enivrer de louanges, celles de Léodgard flattaient ma vanité ; mais les éloges si naïfs et si sincères d'Isène pénétraient jusqu'au fond de mon cœur. Ce jour produisit en moi une heureuse révolution ; satisfaite de ma conduite, je fus moins mécontente de mon sort, et mon attachement pour Léodgard, affaibli déjà par un juste ressentiment et par la perte de toute espérance, cessa presqu'entièrement

tièrement de troubler mon repos. Je repris l'égalité d'humeur que j'avais perdue, je pensai qu'en laissant voir de l'aigreur contre Léodgard, j'offenserais, j'affligerais Isène, et, qu'en même temps, je manquerais de dignité. Enfin, je formai un dessein qui me devint cher, parce qu'il était à-la fois généreux et singulier, celui d'obtenir la tendresse de ma rivale, et de mériter l'estime et l'admiration de l'amant qui m'avait sacrifiée sans me connaître. De ce moment, je traitai Léodgard comme un frère ; il ne montra, d'abord, que de la surprise, ensuite, il me prodigua des témoignages de sensibilité, et j'observais, dès-lors, un changement frappant dans son caractère. Il devint rêveur, capricieux, et je m'apperçus bientôt que la douce Isène n'était plus heureuse. Je m'attachais chaque jour davantage, à cette femme intéressante ; quoique je ne fusse plus âgée qu'elle que d'un an, le sentiment qu'elle m'inspirait ressemblait à la tendresse maternelle, non que je me trouvâsse supérieure à elle, car elle avait toute la raison que peut donner une belle âme, quand tous nos penchans s'accordent avec nos devoirs. Mais l'ingénuité de son caractère, la délicatesse de sa

taille et de ses traits, lui conservaient toutes les grâces touchantes de l'enfance. Elle m'aimait avec une vérité qui aurait attaché le cœur le moins sensible, et son bonheur devint une partie du mien. Je ne vis pas sans inquiétude la tristesse qu'elle cherchait, en vain, à dissimuler. Léodgard me témoignait une amitié si vive, que j'osai lui en parler ; il me répondit avec embarras, et je connus, avec autant de surprise que d'indignation, qu'il n'aimait plus Isène. Cette découverte m'affligea d'autant plus, qu'elle m'inspira le plus profond mépris pour l'homme que j'avais aimé. Je ne trouvais plus d'excuse à sa conduite, c'était pour moi un malheur et une humiliation. J'étais forcée de renoncer au prix infini que j'avais attaché à son estime ; je perdais une partie de la récompense de mon sacrifice ; Isène seule pouvait me dédommager, mon amitié pour elle devint mon unique consolation. Cependant, je m'occupai des moyens de recouvrer ma liberté, le connétable avait vu Isène qui semblait lui plaire et l'intéresser. Il ne me parut pas impossible de le disposer, avec un peu de temps, de recevoir, sinon sans chagrin, du moins sans emportement, la déclaration

claration de notre secret ; j'en parlai à Léodgard qui rejeta vivement cet espoir. J'avoue même qu'il ne m'en donna que de trop bonnes raisons, je ne pouvais agir sans son aveu, et je sentis, avec douleur, qu'un événement affreux pour moi, (la mort du connétable) pourrait seul m'affranchir de mon funeste engagement.

" J'habitais depuis quatre mois le château de Léodgard, et je remarquais, avec une espèce d'effroi, que ses empressemens pour moi semblaient augmenter en proportion de son éloignement pour Isène. . . Je repoussais vainement une idée qui me faisait horreur, chaque jour y donnait à mes yeux plus de vraisemblance.... Nous recevions souvent du monde, alors Léodgard plus à son aise avec moi, prenait des manières passionnées que j'étais obligée de réprimer par tout le dédain qu'il m'inspirait. Ma froideur repoussante, et ma colère, scandalisaient beaucoup les témoins, on m'accusait d'inconséquence et de légèreté. . . . et l'on citait Léodgard comme le modèle des époux. . . J'évitais, avec un soin extrême, de me trouver seule avec lui ; néanmoins après beaucoup de réflexions, je voulus avoir une explication qui

me parut nécessaire. Léodgard, sans me laisser le temps de parler, sans m'écouter, se précipite à mes genoux, et avec une effrayante impétuosité, me déclara son odieuse et criminelle passion. Dans ce premier moment, je n'éprouvai que de la terreur ; ma seule pensée fut celle-ci : *je suis au pouvoir d'un monstre. . .* Pâle et tremblante, je courus vers la porte, je m'échappai, et je fus me renfermer dans mon cabinet. Là, je lui écrivis, pour lui déclarer deux choses : la première, que je ne voulais plus faire les honneurs de sa maison, et qu'à l'avenir, je vivrais seule dans mon appartement dont je lui défendais l'entrée ; la seconde, que s'il faisait la moindre tentative pour me revoir, tête à-tête, je me croirais dégagée de mon serment, et découvrirais tout au connétable. Le lendemain de cette scène, la malheureuse Isène vint seule dans mon cabinet. Sans avoir l'espoir de la tromper, je lui donnai de fausses raisons pour motiver mon absolue retraite ; il m'était impossible de lui ouvrir mon cœur, je n'aurais pu lui parler qu'avec horreur de Léodgard ; elle l'adorait, elle était sa femme, je devait respecter sa situation et ses sentimens. Elle feignit de croire la fable que j'inventai.

Ensuite,

Ensuite, après quelques préambules, elle me dit qu'elle avait des scrupules sur la légitimité de son mariage, puisque Léodgard avait contracté cet engagement avant sa majorité ; elle ajouta, en pâlissant et en dévorant ses larmes, qu'elle était décidée à renoncer à tous ses droits sur lui, à se retirer dans un couvent, à y prendre le voile, enfin, à se consacrer à Dieu pour le reste de ses jours. Tandis qu'elle répétait d'une voix tremblante ce que venait de lui dicter le plus barbare de tous les hommes, je considérais la jeunesse, la beauté, la grâce ingénue de cette innocente et douce victime, avec un sentiment inexprimable de tendresse et de pitié, dont l'énergie ne pouvait se comparer qu'à ma profonde haine pour son indigne époux. Je la pris dans mes bras, et la baignant de larmes : non, mon Isène, m'écriai-je, non, tu n'accompliras point un projet insensé qui déshonorerait celui que tu aimes ; va, sois tranquille, qu'il est sacré le nœud qui t'engage ! . . . Tu en as, pour garans, la religion, ton innocence et ta vertu. Isène pleura en m'embrassant avec transport. Je ne devais ses caresses qu'au plus pur sentiment de reconnaissance, car elle me remerciait sans espoir, elle

elle avait promis cet affreux sacrifice, elle était décidée à le consommer. Aussitôt qu'elle m'eût quittée, j'écrivis à Léodgard un billet qui ne contenait que ces mots :

" Si vous n'engagez pas promptement votre vertueuse épouse à me promettre, avec un serment aussi solemnel que celui que je vous ai fait, de ne jamais renoncer aux droits sacrés qu'elle a sur vous, je découvrirai tout, et je vous dénoncerai à l'univers, comme le plus vil et le plus inhumain de tous les hommes."

" Léodgard me répondit, sur-le-champ, pour me protester qu'il n'avait aucune part au dessein que m'avait communiqué Isène. Je lui récrivis que je le croirais s'il la décidait à faire le serment que j'exigeais. Je tirai, du moins, parti de cette aventure, pour assurer le sort et la tranquillité d'Isène. Je voulus que Léodgard fût présent à cette espèce de cérémonie. Je tins le livre d'évangiles sur lequel Isène, à genoux, répéta en pleurant, avec autant de saisissement que de joie, le serment que je lui dictai, tandis que Léodgard débout, et tremblant, nous regardait l'une et l'autre, d'un air sombre et farouche. Ce moment fut pour moi un véritable triomphe ; j'y goûtai le bonheur de

rendre

rendre un grand service à mon amie, et d'enchaîner l'ingrat qui nous avait trahi toutes deux. Cet événement acheva d'exalter mon amitié pour Isène, je venais de renouer son hymen, je n'étais plus une rivale généreuse, mais sacrifiée ; j'étais devenue pour elle une amie utile autant que zélée, une tendre sœur, une protectrice. Dans une situation qui l'élève, quelle âme noble ne s'agrandit pas encore.

" Dans ce temps, le connétable écrivit à Léodgard de se tenir prêt pour une expédition de guerre qui devait avoir lieu sous trois semaines. Ah ! dit Arthur en interrompant Sophronie, quelle époque ! . . . Désormais, je ne vous interromprai plus, je ne veux pas perdre un seul mot de ce qui vous reste à dire. Mon cœur osa le deviner, et se l'est répété mille fois ; mais quel bonheur d'entendre un tel détail de votre bouche !. . . . . Il est vrai, reprit Sophronie, vous vintes alors, je vous connaissais déjà de réputation, j'avais entendu souvent le connétable faire l'éloge du jeune et vaillant prince de Bretagne. . . . . Pour la première fois, un mouvement de curiosité me

fit

fit regarder à travers mes jalousies, cet étranger qui venait d'arriver, et qui se promenait sous mes fenêtres. . . . Je vous vis, et je demandai votre nom. . . . . En l'apprenant, je restai interdite : quoi, dis-je, c'est le frère d'armes de Léodgard ! Cette pensée, indépendamment de toute réflexion, m'effraya. C'était un instinct plutôt qu'un sentiment. Je vous revis, et je me répétai avec douleur : c'est le frère d'armes de celui qui abuse d'un serment généreux pour m'opprimer. . . . . Il est, sans doute, déjà prévenu contre moi, Léodgard ne lui aura parlé de moi que pour se plaindre et pour me calomnier. . . . . Je demandai quelle était votre devise ? quand on me l'apprit, combien elle me plut, combien je la trouvai ingénieuse ! elle annonçait un cœur libre encore. . . . . Je vous regardai depuis avec plus d'intérêt. Je remarquai que souvent vos yeux se fixaient sur ma fenêtre. . . . Tous les jours, je vous attendais, et vous me cherchiez. . . . Un attrait inconnu nous rapprochait l'un de l'autre, un lien invisible et mystérieux se formait déjà pour nous unir. . . . Mille fois, j'eus la tentation d'ouvrir ma fenêtre, et de me laisser voir ; mais pour vous seul,

seul, cette action si simple me parut une démarche hardie ; je n'aurais pu la faire rougir, il me semblait que me montrer à vous, c'était parler.

" Vous partîtes, et vous emmenâtes Léodgard ; je restai avecIsène, l'unique personne que je voulusse recevoir depuis si long-temps, et je me trouvai seule !. . . . Jamais, je n'avais fait d'aussi tristes réflexions sur ma situation, elle me parut affreuse ; je résolus de fuir mon tyran, et de profiter de son absence, pour m'éloigner, sans retour, d'une demeure odieuse qui n'était pour moi qu'une prison. Avec le titre emprunté qu'on me donnait, je ne pouvais, avec décence, me retirer que dans un couvent, et je m'y décidai. Je ne regrettais qu'Isène ; mais je pensai que, pour son intérêt même, je ne devais pas balancer à me séparer d'elle, espérant qu'alors il lui serait plus facile de regagner le cœur de son infidèle époux. J'instruisis Isène de mon dessein qu'elle combattit vainement avec autant de vivacité que de bonne foi. Je partis, et je lui laissai une lettre pour Léodgard, dans laquelle, lui disant un éternel adieu, je lui renouvelais la promesse de garder son secret, s'il rendait Isène heureuse,

reuse, et s'il ne faisait aucune tentative pour m'arracher de ma retraite. Ma fuite du château de Léodgard, acheva de me brouiller avec le connétable aigri déjà par les plaintes de Léodgard qui, dans la crainte d'une indiscrétion de ma part, avait un grand intérêt à l'éloigner entièrement de moi. Ayant tout prévu pour le bonheur d'Isène, j'avais acheté pour elle une maison charmante, voisine du château de son mari, afin qu'elle eût la possibilité de vivre avec bienséance près de lui, quand je ne serais plus avec elle ; et je lui avais laissé un billet fait pour être montré, dans lequel je lui offrais ce don de l'amitié ; mais Léodgard ne lui permit pas de l'accepter, il voulait se réserver le droit cruel de l'éloigner de lui. Néanmoins, dissimulant ce noir dessein, il eut l'air de ne me refuser que par fierté ; il me manda qu'il ne souffrirait pas que son épouse reçût de moi un don aussi considérable, et qu'il trouverait d'autres moyens pour ne point se séparer d'elle. Cette réponse me satisfit, elle dissipa presqu'entièrement mes inquiétudes sur le sort d'Isène.

" J'entrai au couvent. Cette démarche fût universellement blâmée ; ma conscience

me consola facilement des jugemens du monde, mais je pensai à vous, et mon cœur alors se sentit oppressé. . . . . Cependant, je n'eus jamais la tentation de me plaindre de Léodgard, l'estime qu'il usurpait ne m'irritait point ; je ne me souvenais de l'avoir aimé, que par l'espèce d'intérêt que je prenais encore à son honneur ; je trouvais toujours qu'on ne pouvait attaquer et noircir sa réputation, sans flétrir la mienne. Cependant, je n'avais eu pour lui qu'un attachement formé par le devoir et par l'habitude. L'amour, tel que je l'éprouvai depuis, ne peut être senti qu'une fois : On dit que dans le cours de la vie, on peut aimer passionnément deux objets ; mais une passion violente, impétueuse, n'est pas toujours le véritable amour, ce n'est souvent qu'une folie coupable, dont l'ardeur insensée ne saurait s'allier avec une douce sensibilité. Les emportemens d'une telle passion, peuvent se renouveler ; il est possible d'avoir la fièvre plus d'une fois, mais les sentimens purs et délicats de l'amour, lorsqu'ils s'évanouissent, ne renaissent plus ; ils sont comme le duvet effacé des fleurs, que le printemps et la rosée ne sauraient reproduire une seconde fois.

fois. Le véritable amour, toujours prêt à sacrifier son propre bonheur, toujours tremblant et craintif, ne s'exprime point par des transports ; son énergie est toute entière dans sa générosité ; plus il est chaste et pur, plus il se plaît à s'envelopper de voiles, à se cacher sous des emblêmes ; lui seul sait épuiser tous les charmes réunis du mystère, de la délicatesse et de la sensibilité.

" J'étais, depuis peu de temps, dans mon monastère, lorsque le duc de Bourbon institua l'ordre de l'Espérance, on publia le tournoi, et j'appris que le prince de Bretagne blâmait hautement ma conduite !. . . . Comment aurais-je négligé de me défendre ? Une plainte éclatante me fournissait un heureux prétexte pour vous voir et pour vous parler ! . . . Je vous accusai publiquement, afin d'avoir le bonheur de vous absoudre !. . . . Je vous vis à mes genoux. . . . Ce jour solennel fut le plus beau de mon existence ! Mais quelle fut ensuite ma situation ! Nous avions lu mutuellement dans nos cœurs, nous étions libres l'un et l'autre ; et par une erreur fatale, le sentiment si pur que vous m'inspiriez, devait vous paraître une passion adultère ; et vous vous repro-

reprochiez comme un crime, celui que vous éprouviez. Vous vouliez me fuir, il m'était permis de vous retenir, et je ne le pouvais sans me déshonorer à vos yeux ! Rien de réel ne nous séparait, et nous étions condamnés à nous aimer sans espérance ! Je redoutais et je désirais également que vous eussiez la force de combattre la passion que je partageais ; je voulais jouir du bonheur de vous admirer, mais je craignais mortellement le triomphe de votre raison ; je souhaitais qu'elle résistât toujours à l'amour, et qu'elle n'obtînt jamais la victoire ; et, en même temps, je sentais toutes vos peines, j'en étais accablé !. . . Et toujours ainsi en contradiction avec moi-même, formant, sans cesse, des vœux opposés, je n'avais qu'une seule consolation, (mais qu'elle était puissante !) celle de pouvoir me livrer sans remords, au penchant le plus doux, avec la certitude d'être aimée.

" Je ne négligeai aucun des moyens qui étaient en mon pouvoir, pour recouvrer ma liberté. J'écrivis à Léodgard, pour le conjurer de me rendre ma parole ; je l'estimais assez peu, pour lui offrir, à cette condition, la donation entière de mes biens. Il me répondit

que cette proposition était un outrage ; cette tentative et toutes les autres furent infructueuses. Je gardai donc ce secret terrible, que je n'avais révélé qu'au pieux Gérard, sous le sceau sacré de la confession, puisqu'à ce tribunal auguste, je n'avais pu lui laisser croire que j'eusse épousé Léodgard. Il blâma l'imprudence de mon serment, mais il convint que je devais en respecter la sainteté.

" Quelle fut ma joie, lorsque la guerre se rallumant de nouveau, vous volâtes à mon secours ! Avec quel ravissement je me trouvai sous votre seule protection !. . . Que mon sort me parut beau ! Je n'avais que vous pour défenseur, et pour appui ! J'étais fière de votre générosité, j'étais heureuse de m'enchaîner publiquement à vous par la reconnaissance, c'était un sentiment dont je pouvais vous parler. L'apparition de Léodgard troubla mon bonheur un instant ; je ne sais quel fol espoir le ramenait près de moi. Je m'en vengeai, en lui déclarant tout bas que je vous aimais, et que j'allais révéler le secret, s'il ne s'éloignait à l'instant de moi, et pour toujours. Il disparut ; et depuis, il n'a jamais cherché à me revoir.

" Je

" Je ne vous peindrai point le bonheur dont j'ai joui dans les premiers temps que je passai à la cour de votre père ; vous l'avez goûté vous-même, et vous savez s'il est possible de le décrire ! Invisibles l'un et l'autre, en nous taisant, en nous cachant, nous étions chaque matin, guidés, instruits, rapprochés et réunis par l'amour. Commerce délicieux ! Intelligence céleste et mystérieuse de deux âmes pures qui, confondues ensemble, n'avaient plus la faculté de former des désirs, des vœux et des projets à l'insçu l'une de l'autre. Nous faisions mieux que nous deviner ; nous n'avions qu'une même pensée, qu'un même sentiment. Quand je me disais : je l'aime, je n'existe que pour lui, je goûtais le double plaisir de vous parler et de vous entendre ; j'exprimais ce que je ressentais, ce que vous saviez, ce que vous partagiez. Qu'il m'était doux de connaître toute l'étendue de mon attachement pour vous ! Avec quel délice je descendais dans mon cœur pour l'interroger ! C'était aussi, pour moi, lire dans le vôtre !. . . . . Quelle sécurité parfaite accompagne un tel amour !. . . . Peut-on craindre l'inconstance, quand elle ne saurait s'offrir à la pensée, que

sous l'image d'un bouleversement surnaturel, impossible ? Et quelle situation peut affliger véritablement, quand on aime ainsi ? Quel avenir peut effrayer, quand on y voit l'amour et la fidélité ?

" Hélas ! j'étais loin de prévoir alors à quelle mortelle douleur j'allais être livrée ! Ce fut peu de jours avant votre retour de l'armée, que je reçus de Léodgard un message qui me plongea dans le désespoir. Une lettre de lui m'apprenait qu'il allait devenir père. . . . . Il me disait que si cet événement découvrait son secret, le connétable, furieux, le déshériterait et ferait casser son mariage ; qu'il ne lui pardonnerait ni cette union clandestine, ni la longue dissimulation qui en aggravait l'imprudence et le tort, et qu'alors, tout ce que j'avais déjà fait pour lui et pour Isène, n'aurait servi qu'à les rendre plus infortunés l'un et l'autre. Il me demandait de me retirer dans une profonde retraite pendant six semaines, et ensuite de ne point démentir, c'est-à-dire, de confirmer, par mon silence, la fable qu'il avait inventée, et dont il me rendait compte. Cette lettre renfermait une copie de mon serment, et un billet d'Isène, qui ne contenait que ces mots :

mots : *Prenez pitié de votre Isène et de son enfant.* Je le relus, ce funeste serment, et je frémis en prononçant ces paroles terribles : *Je jure de faire tous les sacrifices que Léodgard exigera pour son bonheur et sa tranquillité.* Je versai des torrens de larmes, je répétais, avec égarement, que pensera Arthur ?. . . . . Et quand il me verra retourner avec Léodgard, et abandonner l'enfant dont il me croira la mère, que pensera-t-il ?. . . . . Ah ! malgré toute la force d'une trompeuse évidence, si je pouvais le voir, si mes regards rencontraient les siens, il reconnaîtrait mon innocence, j'en suis sûre. . . . . mais paraître un seul instant à ses yeux, inconséquente, vile et dénaturée, quel poids affreux d'ignominie ! . . . et comment le supporter sans être anéantie. . . . . Mon histoire finit ici, vous savez le reste ; écartons le souvenir de cette époque de douleur, s'il est impossible de l'oublier ; du moins, nous n'avons plus le droit de nous plaindre des maux que nous avons soufferts."

Sophronie cessa de parler, pour jouir à son tour du bonheur d'écouter Arthur ; mais la nuit s'avançant, força les deux amans à se séparer. Arthur, avant de se coucher ôta le voile qui couvrait son bouclier. Sophronie

vit le lendemain qu'il avait effacé sa devise : maintenant, lui dit-il, j'ai l'heureux droit d'en prendre une autre et sans *mystère*. Je ferai graver un nid de colombes sur mon écu, avec ces mots : *l'amour et la fidélité.*

Cependant, Sophronie profitant de la tendresse extrême que lui montrait le connétable, le conjura d'approuver l'union de Léodgard et d'Isène. Elle n'eut pas de peine à dissiper ses préventions contre Isène, mais plus elle l'intéressait en sa faveur, et plus il était irrité contre Léodgard. Touché du sort de cette jeune infortunée, tandis qu'elle était encore avec Léodgard, il avait voulu lui donner un asyle. Léodgard frémit à cette proposition, car Isène était prête à devenir mère, et il calomnia son caractère et sa conduite, afin de détourner le connétable d'un dessein dont il avait tant de raison de redouter les conséquences. Il envoya secrètement Isène dans le château où Sophronie la trouva. Cette malheureuse épouse y mit au jour un enfant qui lui fut enlevé au moment de sa naissance, pour être remis entre les mains de son père ; et, en même temps, la triste Isène reçut l'ordre de rester dans cette solitude dont, quelques mois après, les Français

çais s'emparèrent. Lorsque Sophronie vit le connétable s'attendrir sur la destinée de l'intéressante Isène, elle fut la chercher, et la conduisit aux pieds du connétable qui la reçut dans ses bras. Arthur parut alors, il parla avec autant d'énergie que de sensibilité pour son frère d'armes, et le pardon du coupable Léodgard fut enfin accordé. On partit, on se sendit au camp du duc de Bretagne, où Sophronie fut accueillie avec enthousiasme. Le duc et la duchesse se hâtèrent de former une union qui comblait tous leurs vœux. Sophronie, conduite à l'autel, par le connétable, reçut la foi de l'heureux Arthur. Ce fut le pieux Gérard qui leur donna la bénédiction nuptiale. Ce couple fortuné avait éprouvé tout ce qui exalte l'amour, tout ce qui peut en prolonger la durée. Après s'être enivrés des plus douces illusions de la vie, ils connurent enfin tout le prix d'un bonheur plus solide. L'amour ne saurait exister long-temps avec le repos absolu de l'imagination, et la parfaite tranquillité de l'âme ; mais quand il fut véritable, tant d'autres sentimens délicieux se mêlaient à son ivresse ; le rapport des esprits et des cœurs, la confiance intime, l'estime réciproque, la

sainte et fidèle amitié ! . . . . Arthur et Sophronie, devenus époux, n'attachaient plus le même prix aux jouissances délicates et mystérieuses qui avaient fait jadis tout l'enchantement de leurs amours. Au sein d'une paisible félicité, leurs cœurs s'y reposaient, exempts de trouble et d'émotion. Les inventions ingénieuses ne leur étaient plus utiles ; l'invincible timidité, unie à la sécurité, la réserve craintive, toutes ces grâces fugitives de l'amour n'existaient plus pour eux ; mais ils ne cessèrent jamais de se les rappeler avec attendrissement, et leur commerce, leur amitié furent embellis jusqu'au terme de leur carrière, par le charme délicieux d'un si doux souvenir.

LES SOUVENIRS DE FÉLICIE.

LES SOUVENIRS DE FÉLICIE.

PENSEUSE ! . . . Pourquoi ce mot n'est-il pas Français ? Il serait beau de mettre cette expression à la mode ; mais je crains bien qu'elle ne prenne jamais. *Penseuse !* Cela est si ridicule à l'oreille. . . . ne nous en fâchons point, on croit que nous n'avons besoin ni d'étude, ni de méditation, et que le sentiment nous suffit. Ce n'est pas nous refuser une faculté, c'est reconnaître en nous ce don précieux de la nature qui nous caractérise. Nous nous plaignons des hommes qui veulent que nous ne soyions ni *esprits forts*, ni *philosophes*, ni *politiques*, ni *penseuses ;* mais ils nous répetent, *pour être charmantes et toujours adorées, soyez femmes.* Que peuvent-ils donc nous dire de plus aimable et de plus flatteur ?

Le chevalier de Chastellux* est venu ce matin déjeûner chez moi. A midi, nous avons été avec lui, pour la troisième fois, chez l'abbé de Lépée. Je ne me lasse point de contempler cet homme si pieux, si respectable, au milieu de ces enfans infortunés qu'il instruit et qu'il régénère, ce bienfaiteur de l'humanité qui répare les omissions de la nature, et qui rend au Créateur les êtres qu'il a formés pour le connaître et pour l'adorer. J'aime aussi à considérer tous ces muets ; ils ont tant de physionomie, un air si curieux, des regards si vifs, si perçans ; c'est avec les yeux qu'ils écoutent et qu'ils interrogent... En sortant de chez l'abbé de Lépée, nous avons été nous promener au bois de Boulogne. A propos des muets, le chevalier de Chastellux nous a conté une histoire dont je veux orner mon journal. Je me suis promis de ne jamais ajouter un seul mot aux *anecdotes* que je pourrai recueillir. Je n'en écrirai point, non seulement de fausses, mais

* Elle parle de l'auteur, qui ne prit le titre de Marquis de Chastellux que peu de temps avant sa mort. *Note de l'éditeur.*

de douteuses, et je les rapporterai avec toute l'exactitude de l'historien le plus fidèle. Quant aux petites historiettes de société, dont les personnages ne seront point connus, je serai beaucoup moins scrupuleuse, je les conterai à ma manière, elles ne seront pour moi que des espèces de romans. Celle du chevalier de Chastellux est dans ce genre ; il assure, néanmoins, qu'elle est vraie : il me semble que sur ce sujet on pourrait faire une jolie Nouvelle ; mais je vais l'écrire sans art et sans développement, à peu près comme on me l'a contée.

L'un des infortunés élèves de l'abbé de Lépée, nommé Darmance, fils unique d'un gentilhomme de Normandie, perdit son père à vingt-cinq ans, et se trouva possesseur d'une terre de dix mille livres de rente et d'une jolie maison de campagne près de Paris, à Saint-Mandé. Ce fut là qu'il s'établit. Darmance, sourd et muet de naissance, avait reçu de son vertueux instituteur, tout ce qui pouvait contribuer à le consoler d'une telle infortune. D'ailleurs, il semblait que la nature eût pris plaisir à le dédommager d'une grande injustice, en lui prodiguant des dons qu'elle accorde rarement réunis : une figure charmante, un esprit juste,

juste, étendu, une âme sensible et généreuse. Il aimait passionnément la lecture, il dessinait supérieurement, mais ne pouvant se plaire dans le monde, il crut que son malheur le condamnait à vivre dans une profonde solitude. Je ne puis, se disait-il, communiquer avec les hommes, que par mes actions ; ne cherchons donc que ceux que l'on peut servir, toucher et soulager par sa conduite, et non par des discours. Le pauvre, en recevant mes bienfaits, comprendra ces pensées que je ne saurais exprimer ; et même l'infortuné que je ne pourrais secourir, m'entendra, il me verra pleurer avec lui. . . Ces douces idées consolaient le bienfaisant Darmance ; il aurait pu être, sinon heureux, du moins paisible, sans la réflexion accablante que jamais une compagne aimable n'acheverait d'embellir sa retraite ; il ne pouvait entrevoir une belle femme, sans éprouver une sensation douloureuse ; il n'osait se livrer au plaisir de la regarder, son cœur ému répétait alors en gémissant : *ce n'est pas moi qu'elle aimera. . .*

Dans l'une de ces belles matinées du mois de Mai, Darmance, après une longue promenade dans le bois de Vincennes, s'assit au pié d'un arbre, ses regards erraient, avec distraction,

traction, sur une allée qui se trouvait vis-à-vis de lui, lorsqu'il apperçut une jeune personne qui s'avançait lentement, en tenant par la main un enfant de douze ou treize ans. La vue d'une femme qui paraissait jolie, fit soupirer Darmance, la solitude du bois désert alors (il n'était que huit heures) ajoutait à son émotion qui s'augmentait à chaque pas que faisait l'inconnue, car plus elle se rapprochait de lui, et plus il la trouvait belle... tout à coup il la vit chanceler et tomber. Aussitôt Darmance se leve, court à elle, l'inconnue était couchée sur le gazon, et sans connaissance, dans les bras du jeune garçon fondant en larmes; elle avait passé sur une souche d'arbres, et venait de se donner une entorse, l'enfant parlait vainement à Darmance; mais ce dernier tirant un flacon de sels de sa poche, le fit respirer à l'inconnue qui, presque au même instant, ouvrit les yeux; Darmance attendait ce premier regard, et il s'étonna de n'y pas trouver l'expression de la surprise que sa présence devait inspirer, car il était à genoux devant elle, l'inconnue avait les plus beaux yeux du monde, mais l'indifférence et la mélancolie s'y peignaient d'une manière frappante. Darmance, ne sachant pas qu'elle

s'était donné une entorse, voulut l'aider à se lever. A peine eût-il touché sa main qu'il la vit rougir et s'étonner.... il tressaille, il vient de s'appercevoir qu'elle est aveugle..... son cœur sensible saisit avec transport le doux prétexte d'une tendre pitié pour se livrer à l'amour, un lien puissant que rien ne pourra rompre, la sympathie du malheur, l'attache pour jamais à cette jeune infortunée... il prend ses tablettes, il écrit quelques lignes et les présente à l'enfant qui, par bonheur, savait lire et même écrire, alors la conversation s'établit entr'eux. Darmance apprend que l'enfant, appellé Léon, est le frère de la belle Herminie, que cette dernière a le pié droit démis, qu'elle souffre beaucoup, et qu'il est impossible qu'elle puisse regagner sa maison qui n'est cependant qu'à un demi-quart de lieue. Après cette explication, Darmance écrivit et fit lire à Léon ces mots: *conduisez-nous au lieu que vous habitez.* Ensuite, il prit dans ses bras Herminie, quoiqu'elle se débattît un peu, et, chargé de ce doux fardeau, il se mit en marche. Au bout d'un quart-d'heure, Léon s'arrêta devant une petite maison isolée, placée sur la lisière du bois. On frappe, on entend aussitôt les aboye-

aboiemens d'un gros chien, et le pas lourd et traînant d'une vieille servante qui accourt et qui vient ouvrir. Léon se précipite vers une salle basse pour aller prévenir la grand'-mère ; Darmance le suit ; il entre dans la salle, et pose Herminie dans un fauteuil de cuir noir que vient de quitter la grand'-mère, pour aller au-devant de sa petite fille. Léon se jette au cou de Darmance pour le remercier ; Darmance l'embrasse tendrement et disparaît. Tout, dans cette humble maison, annonçait, non la misère, mais la pauvreté ; et cette remarque fut pour Darmance un nouveau sujet d'intérêt. Elle est pauvre, se disait-il, elle est malheureuse, elle est charmante, peut-être ne serai-je jamais son époux ; mais je suis sûr du moins de devenir son appui, cependant comment parviendrai-je à lui faire connaître mes sentimens ? Quelle communication peut exister entre nous ? .... Ah ! malgré son malheur et le mien, si son âme est sensible, nous saurons nous deviner et nous entendre.

Le lendemain matin, Darmance envoya chez Herminie une corbeille remplie de fruits et de fleurs. Ce présent fut reçu avec une

joie naïve ; Herminie déjà s'intéressait à Darmance, elle compatissait à son malheur, elle était vivement touchée de sa bonté. D'ailleurs, Léon lui avait fait une description si charmante de sa figure et de ses manières. . . . Herminie n'était aveugle que depuis trois ans; à douze ans, une cataracte s'était formée sur ses yeux ; peu de mois après, elle avait entièrement perdu la vue. Les médecins consultés avaient répondu que l'on ne pourrait faire l'opération avec sûreté, que lorsqu'Herminie aurait atteint sa dix-septième année : elle n'avait encore que seize ans et demi. Privée de son père depuis le berceau, elle avait reçu de sa mère une première éducation très-soignée, mais qui s'était trouvée totalement suspendue dans son adolescence, par la mort de sa mère, par la privation de la vue, et par la ruine entière de sa famille.

Herminie, confinée dans une retraite absolue, depuis l'âge de douze ans, avait conservé l'innocence et toute la naïveté de l'enfance ; son humeur seule avait changé, elle était devenue profondément mélancolique ; elle regrettait et pleurait sa mère, comme dans les premiers

premiers jours de son deuil. Rien n'ayant pu la distraire de sa douleur, elle la ressentait chaque jour toute entière, comme la veille. Dans les ténèbres qui l'environnaient, dans la tristesse et la monotonie de sa vie, le temps pour elle semblait être immobile, nul changement, nulle révolution ne l'avertissait de son mouvement et de sa fuite.

Cependant Darmance, après le dîner, se rendit chez Herminie ; il la trouva souffrante encore, mais assise à côté de sa vieille grand'-mère ; cette dernière, âgée de 80 ans, avait un petit rouet posé sur ses genoux et filait. Herminie placée devant un vieux clavecin discord, tâchait suivant sa coutume, de se rappeler les leçons de sa première jeunesse ; elle chantait une romance en s'accompagnant. Au milieu d'un couplet, elle s'était arrêtée tout-à-coup en rougissant. . . . Elle avait entendu ouvrir la porte, et sentant en même temps une odeur d'ambre se répandre dans la chambre, elle reconnut ce parfum qu'elle avait senti la veille dans les cheveux de Darmance ; elle devina que c'était lui, et elle prononça son nom. . . . Le jeune Léon en fut si surpris que

lorsque la conversation par écrit fut établie entre lui et Darmance, il lui rendit compte de ce trait. Herminie, interrogée par Léon, avoua qu'elle devait sa pénétration à la poudre ambrée que portait Darmance, et elle ajouta que ce parfum, nouveau pour elle, lui paraissait préférable à celui de toutes les fleurs. Le soir même, elle reçut un coffre rempli de sachets d'ambre ; elle le serra soigneusement et ne s'en parfuma point : car, dit-elle à Léon, si j'en portais, je ne distinguerais plus Darmance, et quand il est dans le salon, je ne saurais plus s'il s'éloigne, ou s'il se rapproche de moi. Souvent Herminie, dans l'absence de Darmance, allait ouvrir son coffre, et respirer, avec délice, ce parfum si doux. Ah ! disait-elle, il me semble *qu'il est là !* . . . . . Et cependant ses pleurs coulaient ; mais pour elle, verser des larmes, c'était aimer. Elle avait tant pleuré sa mère ! . . . Depuis longtemps, dans son âme et dans son imagination, le sentiment était inséparable de la douleur. Néanmoins, un intérêt nouveau formait enfin une époque dans son existence ; depuis qu'elle connaissait Darmance les jours se succédaient

enfin

enfin pour elle ; le matin, elle attendait le soir avec impatience ; le soir, en se couchant, elle pensait au lendemain.

Darmance, de son côté, n'était occupé que d'Herminie : instruit de tous les détails de sa vie par Léon, il pensait, avec plaisir, que non-seulement aucun éloge de sa beauté n'avait altéré son innocence, mais qu'elle même ignorait ses charmes : il avait appris, avec joie, qu'elle conservait l'espérance de recouvrer la vue ; il se représentait, avec ravissement, le bonheur de fixer ses regards ; cependant il n'envisageait pas sans inquiétude une telle révolution dans le sort d'Herminie. N'ayant plus alors qu'à se louer de la nature, aurait-elle les mêmes sentimens pour le malheureux Darmance ? Et comment se contenter désormais de la seule compassion ? . . . . La présence d'Herminie dissipait facilement ces craintes affligeantes : il était si bien accueilli dans cette petite maison dont tous les habitans recevaient de lui tant de marques d'intérêt ! il donnait de l'argent à la servante, de la soie pour filer à la vieille grand'mère, des joujoux à Léon, des fruits et des fleurs à la belle Herminie, et des gimblettes au gros chien. Aussi,

quand il arrivait, tout le monde était en mouvement, la servante accourait tout essoufflée, le chien venait le caresser, Léon se jettait dans ses bras et s'établissait sur ses genoux, la bonne vieille mère s'égayait à sa vue, Herminie rougissait et soupirait. Tous les matins, elle recevait dans la corbeille qu'on lui apportait de la part de Darmance, un bouquet de violette qu'elle portait tout le jour. Chaque soir, on prenait du thé ; alors Darmance demandait le bouquet de violette d'Herminie ; elle le tirait de son sein, Darmance l'effeuillait, et le prenait, en infusion, au lieu du thé.

Darmance sachant que le clavecin d'Herminie était discord, le fit accorder pendant qu'elle était à la promenade. Léon, dans le secret de cette attention, presse sa sœur de jouer du clavecin qu'elle négligeait beaucoup depuis qu'elle connaissait Darmance : non, dit Herminie, je n'aime plus la musique. Et pourquoi ? demanda Léon, tu chantes si bien ! Mais à quoi bon ? reprit Herminie en soupirant. . . . Elle répondait à sa pensée, et elle ajouta qu'elle ne désirait qu'un talent, celui d'*écrire*. Si Dieu me rend la vue, poursuivit-elle, ce sera la première chose que je

rappren

rapprendrai. Darmance instruit de cet entretien, vole à Paris, il va chez le vertueux instituteur des aveugles(*), il en obtient la machine ingénieuse avec laquelle on peut écrire en relief et lire par le tact. Il revient à St. Mandé. Herminie, transportée de joie de cette invention, devient l'écolière de Darmance ; pouvait-elle ne pas faire des rapides progrès ! Elle avait su écrire ; elle forma toutes les lettres avec facilité, et bientôt le nom de *Darmance* se trouva tracé sous ses doigts ; bientôt elle fut en état de s'entretenir avec lui. Combien ces premiers entretiens leur parurent délicieux ! ils y goûtaient tout le bonheur que deux amans éprouvent en se retrouvant après une longue absence. Ils n'avaient pas besoin de se connaître mieux ; depuis long-temps, leurs cœurs s'entendaient si bien ! Mais ils jouissaient du charme de n'être plus séparés et de pouvoir se communiquer, avec détail, leurs pensées et leurs sentimens. Ce fut ainsi que s'écoula l'été. Herminie vit arriver le mois de

(*) M. Haüy.

Septembre, avec une vive émotion ; dans quelques jours, disait-elle, je verrai Darmance, ou j'aurai perdu, pour jamais, l'espérance de le voir. . . .

Darmance voulut se charger du soin de choisir le chirurgien qui devait faire cette opération intéressante, et au jour indiqué, il amena l'oculiste le plus célèbre de Paris. Darmance désira qu'il se fit accompagner de l'un de ses élèves, jeune chirurgien, d'une jolie figure ; car Darmance voulait éprouver, non le cœur, mais l'instinct d'Herminie. L'amour est crédule et superstitieux, les prodiges ne sauraient l'étonner, il croit avoir le pouvoir de les produire tous. Darmance prit un habit noir, semblable à celui du jeune chirurgien, et pendant l'opération, il se tint à côté de lui. L'opération réussit parfaitement. La vue et la lumière furent rendues à Herminie ; son premier mouvement fut pour la nature, elle se jetta dans les bras de sa grand'-mère, et elle embrassa Léon ; ensuite, se retournant, elle vit Darmance et le jeune chirurgien : ils avaient l'un et l'autre, à-peu-près la même taille et la même couleur de cheveux, ils étaient tous les deux vêtus de même, et tous les deux immobiles ;

biles ; mais Herminie avait tant questionné Léon, sur la figure de Darmance, qu'il était impossible qu'elle pût le méconnaître ; d'ailleurs, sa physionomie avait une expression si frappante ! . . . Herminie n'hésita pas ; elle tira de son sein le bouquet qu'elle avait, comme de coutume, reçu le matin, et elle l'offrit à Darmance qui, pénétré de joie, de reconnaissance et d'amour, saisit sa main et la baigna des plus douces larmes.

Herminie fut bientôt guérie, il semblait que le bonheur hâtât sa convalescence. Darmance lui avait fait promettre qu'elle ne se regarderait dans une glace qu'en sa présence, et le jour où elle pourrait sortir de sa chambre. Il n'y avait dans toute la maison qu'un petit miroir fêlé, dont se servaient tour-à-tour la grand'-mère, la servante et Léon ; mais Herminie, fidèle à sa promesse, n'aurait pas souffert qu'on l'apportât dans sa chambre.

Darmance plus amoureux encore, depuis qu'Herminie avait recouvré la vue, était aussi beaucoup plus agité. Elle va donc perdre, se disait-il, cette aimable ignorance de ses charmes et de leur pouvoir ! elle va se connaître,

elle

elle s'énorgueillera peut-être de sa beauté. . . du moins elle en sera surprise, elle en verra l'effet dans tous les yeux. . . . et moi, je la verrai l'objet de l'admiration universelle, et je n'entendrai ni ce qu'on lui dira, ni ses réponses ; je pourrai tout craindre et tout supposer. . . . Effrayé de ces réflexions, Darmance craignant d'exposer le bonheur de celle qu'il adorait, la fit lire dans son cœur. Il avoua qu'il serait jaloux : laissez-moi toujours la gloire et la douceur de me charger de votre sort (écrivait-il), soyez ma sœur, je ne suis pas digne de devenir votre époux. Oh ! combien il est facile de rassurer l'objet qu'on aime passionnément ! . . . . on sent si bien tout ce qu'il faut dire ! toutes les expressions qu'on emploie, ont tant de force et d'énergie ! . . . Herminie, en deux lignes, dissipa toutes les inquiétudes de Darmance. Elle prit l'engagement de renoncer à jamais au monde et à de vains amusemens dont Darmance ne pourrait jouir. Enfin, elle proposa de quitter pour toujours, les environs de Paris, et d'aller se fixer dans la terre que Darmance possédait en Normandie.

Deux

Deux jours après cet entretien, Darmance, un matin, arrive chez Herminie ; elle était avec sa grand'-mère et son frère. Darmance fit poser dans la chambre une grande glace, couvert d'un voile, ensuite, prenant Herminie par la main, il la conduit vers la glace qu'il découvre ; Herminie se regarda : " Oh ! comme je suis grandie, " s'écria-t-elle ! En disant ces paroles, elle fixe ses yeux sur la glace, elle examine sa figure avec un air de complaisance dont l'inquiet Darmance fut blessé. Comme elle se contemple ! se disait-il, quelle expression sur son visage ! ah ! dans une femme la vanité satisfaite ressemble si bien au sentiment ! . . . Herminie se regardait toujours avec émotion. Tout-à-coup elle fond en larmes, et se tournant vers Léon : " Hélas, dit-elle, comme je ressemble à ma mère ! " C'était-là tout ce qu'Herminie avait remarqué. . . . . Darmance reçoit de Léon l'explication d'un mouvement qui lui paraît si extraordinaire. Pénétré jusqu'au fond de l'âme, il tombe aux pieds d'Herminie : oh ! que, dans ce moment sur-tout, il la trouvait belle ! Darmance épousa la sensible Herminie ; il ne la sépara ni de sa grand'-mère, ni de son frère.

frère. Il partit pour la Normandie, avec cette nouvelle famille dont il était le bienfaiteur ; Herminie, dans une profonde retraite, conserve son bonheur et ses vertus ; Darmance, le plus heureux des époux et des pères, pardonne à la nature, et chaque jour s'applaudit de son sort et remercie le ciel.

Voici une anecdote que j'ai recueillie du comte de Thiars, et dans laquelle il joue un grand rôle.

Dans la jeunesse du roi* (et par conséquent la sienne, car ils sont de même âge,) M. de Thiars se trouvant à Fontainebleau, à l'un des voyages de la cour, logea au château dans un appartement situé au-dessous de celui de madame de Mailly qui n'était point encore *maîtresse déclarée*, et dont même personne, à cette époque, ne soupçonnait l'intrigue avec le roi. Une espèce de terrasse, ou de plate-forme, tenant à l'appartement de madame de Mailly, contenait quelques tuyaux de cheminées des étages

---

* Louis XV.

étages inférieurs, entr'autres le haut de la cheminée du comte de Thiars, dont la chambre à coucher était en partie placée sous cette terrasse.

Un soir, M. de Thiars se retirait à deux heures après minuit pour s'aller coucher ; il rencontra dans un corridor le comte de Bissy son frère, et ayant à lui parler, il l'emmena chez lui. On était aux derniers jours de l'automne, il faisait froid, les deux frères s'établirent au coin du feu, et après avoir causé de quelques affaires, la conversation tomba sur le roi ; ils étaient tous les deux dans un moment de mécontentement et d'humeur, et le roi ne fut pas épargné ; ils parlèrent de ses défauts et de ses vices, non-seulement avec aigreur et mépris, mais avec exagération ; ils avaient, sur ce sujet, épuisé tous les traits de la satire, lorsque tout-à-coup un son terrible, parti du haut de la cheminée, leur coupa la parole ; une voix foudroyante, (c'était celle du roi) prononça distinctement ces mots : *Taisez-vous, insolens*..... M. de Thiars et son frère restèrent muets, immobiles ; ils se crurent perdus sans retour... Ils ne s'étaient point trompés ; c'était en effet le roi qui, en sortant de chez madame

dame de Mailly, et en s'arrêtant sur la terrasse, les avait écoutés par le tuyau de la cheminée. Quand le premier mouvement de surprise et de terreur fut passé, on délibéra sur le parti qui restait à prendre dans cette effrayante conjoncture, et l'on pensa que la fuite était impossible, qu'il fallait se résigner et attendre avec courage l'événement. Le reste de la nuit parut bien long. Les deux frères qui ne doutaient pas qu'on ne vînt les arrêter pour les conduire à la Bastille, n'entendaient pas le moindre bruit sans frémir. Le grand jour augmenta leur frayeur ; le mouvement qui se fit dans le château semblait, à chaque instant, réaliser leurs craintes sinistres ; cependant rien ne parut, ils commencèrent à se rassurer un peu ; ils entendirent sonner dix heures, et ils prirent la courageuse résolution d'aller au lever du roi. Ils s'y rendirent : tout le monde fut frappé de leur pâleur, et de leur changement. Le roi jeta sur eux un regard fixe et sévère, ensuite il détourna les yeux. Ils eurent encore, pendant quarante-huit heures, la crainte d'être arrêtés ou exilés, ou du moins, bannis de la cour ; rien de tout cela n'arriva. Le roi qui, jusqu'alors, les avait traités avce distinction, cessa totale-

ment de leur parler et de les regarder. Depuis cette époque, trente ans se sont écoulés, et dans cet espace de temps, jamais le roi n'a démenti cette froideur vindicative ; jamais il ne leur a donné le moindre signe de bienveillance, ni ne leur a fait essuyer la plus légère injustice. Ils ont fait leur chemin, ils ont été privés des faveurs de la cour, mais ils ont obtenu des récompenses méritées, ils n'ont point éprouvé de passe-droits. Le roi s'est toujours souvenu de leur offense et ne s'en est jamais vengé. Qui ne jugerait le roi que sur ce trait, lui croirait autant de caractère que d'équité. Je doute fort qu'en pareil cas Louis XIV se fût aussi bien conduit, c'est que, malgré des qualités éminentes, l'orgueil est souvent un obstacle à la véritable grandeur.

J'ai vu aujourd'hui Lekain donner à un débutant une leçon de déclamation ; ce jeune homme, au milieu de la scène, saisit le bras *de la princesse* ; le Kain, choqué de ce mouvement, lui a dit : *Monsieur, si vous voulez paraître passionné, ayez l'air de craindre de toucher la robe de celle que vous aimez.*

Que

Que de sentiment, et combien de choses délicates dans ce mot ! On les retrouve toutes dans le jeu parfait de cet acteur inimitable ! Aussi, madame d'Hénin a t-elle dit qu'elle ne connaît que *deux hommes qui sachent parler aux femmes ; Lekain et M. de Vaudreuil.*

Je viens de passer huit jours à Braine, chez madame d'Egmont la mère ; jai vu là M. de Croy, que la feue reine* appelait l'*invalide de Cythère*. Il est impossible de mieux peindre en deux mots. M. de Croy est un vieillard éclopé, gouteux, boiteux, avec des cheveux blancs bien parfumés, un habillement négligé en apparence, mais de la plus grande recherche ; il porte beaucoup de bijoux gothiques, chargés de vieux chiffres et d'emblêmes, devenus, avec le temps, si communs, qu'on les trouve sur tous les écrans. Tout ce qui vient du sentiment ne vieillit point ; mais la galanterie subit le sort des modes ; ce qui était du meil-

* La femme de Louis XV.

meilleur goût, dans ce genre, il y a trente ans, paraîtrait ridicule aujourd'hui. Les tabatières de M. de Croy sont d'un poids énorme, parce qu'elles sont toutes *à secret*, c'est-à-dire qu'elles renferment de vieux portraits cachés là mystérieusement depuis un demi-siècle, et que l'on pourrait montrer maintenant sans indiscrétion, car assurément, personne ne les reconnaîtrait. M. de Croy, bien loin d'être galant avec les jeunes personnes, les regarde et leur parle avec une froideur et une sécheresse qui vont jusqu'au dédain ; il n'a plus l'espoir *des conquêtes :* cela donne de l'humeur, quand on avait placé là tout son orgueil ; mais il vante, avec extase, les beautés célèbres de son temps, et ses éloges sont toujours mêlés de quelques épigrammes sur la jeunesse actuelle. Il a de la causticité ; il est sombre et mélancolique ; je le plains : que peut-il faire d'un amour-propre ardent et désœuvré, qui ne sait plus où se prendre ? C'est un malheureux être qu'un *vieil invalide de Cythère !*

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.*

---

* Voltaire.

Le jour de mon départ de Braine, j'ai déjeûné avec madame de Puisieulx, chez madame d'Egmont la jeune.† Cette dernière, quand elle n'est pas souffrante ou préoccupée, est aussi agréable à entendre qu'à regarder; son esprit ressemble à son charmant visage, il est rempli de grâces et de finesse. Durant cette conversation, madame d'Egmont m'a confirmé dans l'opinion que j'avais sur le testament du cardinal de Richelieu; elle nous a dit que le maréchal de Richelieu avait écrit et répété à Voltaire qu'il était inconcevable qu'il s'obstinât à révoquer en doute l'acte le plus authentique dont l'original existait, etc. mais qu'à tout cela Voltaire avait répondu que dans cette occasion la vérité était si peu vraisemblable qu'il ne se rétracterait point.

Comment se fait-il qu'un homme avec une jolie figure, infiniment d'esprit, des talens agréables, de la douceur et de la bonté, soit ennuyeux et ridicule? . . . C'est M. de Pezay qui

† Fille du maréchal de Richelieu.

qui me cause cet étonnement ; point de goût, d'usage du monde, et beaucoup d'amour-propre, voilà, je crois, l'explication de cette espèce de phénomène.

Le seul beau visage de soixante ans que j'aye jamais vu, c'est celui de la duchesse de la Vallière ; quoiqu'elle ait dans la taille un défaut très-visible, sa figure a dû être céleste. On dit que lorsqu'elle parut à la cour, le vieux duc de Gêvres, bossu comme Esope, s'écria, en la voyant : *Nous avons une reine !*

Il y a des manières de parler et des phrases vulgaires qui méritent d'être méditées, car elles ne sont devenues aussi communes, que parce qu'elles ont un sens d'une profonde moralité ; par exemple, rien n'exprime mieux, que les deux phrases suivantes, les différences de qualité et de conduite, qui doivent se trouver entre les hommes et les femmes :

Il a fait parler de lui, est toujours un éloge, cela veut dire, qu'un homme s'est distingué par ses talens ou ses actions.

Elle a fait parler d'elle, est toujours un blâme. . . . Cette phrase signifie que la conduite d'une femme n'est pas irrépréhensible !... Il est donc évident que pour nous, la véritable gloire ne sera jamais dans la célébrité !..... Cela fait rentrer en soi même !.....

J'ai passé hier une délicieuse soirée, chez mon amie la comtesse d'Har....., nous étions tête à tête, elle m'a lu une charmante comédie de sa composition ; je lui proposai d'en faire une lecture à sept ou huit personnes de notre connaissance : non, m'a-t-elle répondu ; c'est une indiscrétion d'amour-propre, qui n'est excusable qu'avec ses amis intimes. Madame d'Har..... ne veut pas *pas faire parler d'elle* ; que cela est sage !. . . . .

On cite d'un monsieur de Laitre, homme d'esprit, mort il y a quelques années, des traits singuliers d'égoïsme, en voici un qui, selon moi, surpasse tous les autres.

M. de Laitre était l'ami de madame de B*** ; et durant un hiver, livré à la dissipation du grand monde, il fut long-temps sans la voir, quoiqu'il la sût malade. Quand il retourna

retourna chez elle, il la trouva sur sa chaise longue. Elle lui reprocha son absence, en ajoutant, qu'ayant toujours été malade, elle avait souffert les plus cruelles douleurs.—Mais, depuis quand êtes-vous donc malade, demanda M. de Laitre ?—Depuis six semaines.—Bon Dieu, six semaines ! comme le temps passe.

Ce même M. de Laitre contait un jour l'histoire suivante :—Vous savez comme j'aime S***: j'étais hier à la chasse avec lui; son cheval se cabra et se renversa sur lui. Je volai à son secours. J'avais un saisissement affreux. Je dégageai S*** de dessous son cheval : il n'avait aucune blessure, mais il était d'une pâleur effrayante, je vis qu'il allait s'évanouir. Heureusement que je porte toujours sur moi un flacon plein d'eau-de-vie ; je le tirai de ma poche et je l'avalai, car je sentis que j'allais moi-même me trouver mal.

Ainsi, dans l'émotion même d'une vive pitié, cet homme trouvait encore le moyen d'être profondément égoïste.

Mademoiselle Sainval (la cadette), qui m'a donné des leçons de déclamation, me

demanda, ces jours passés, d'aller à la comédie Française lui voir jouer Chimène. J'y fus. Mademoiselle Sainval me parut charmante dans ce rôle ; mais je lui dis, le lendemain, que je n'approuvais point qu'elle vînt demander vengeance, avec autant de force et de chaleur, que si le meurtrier lui eût été indifférent. J'aurais désiré qu'en remplissant ce devoir de pitié filiale, en criant : " *Sire, Sire, justice !*" elle eût joué de manière à faire entrevoir ce qu'elle devait souffrir en demandant la mort de son amant.—On a déjà fait cette remarque, m'a répondu mademoiselle Sainval ; mais il n'est permis à aucune actrice d'y avoir égard, une tradition très-respectable nous en empêche.—Nous savons que le grand Corneille défendit expressément à l'actrice qui jouait Chimène, de mettre dans ce rôle la nuance que vous désiriez, parce que, dit-il, Chimène vient de voir le corps de son père dont *le sang fume encore*, et qu'après un tel spectacle, et dans un tel moment, rien ne peut, en elle, rappeler le souvenir de son amour ; elle doit être toute entière à la nature.

Cette explication m'a fait rougir de ma critique. Qu'elle est belle cette tradition !

Il faut louer aussi les comédiens qui savent la respecter comme ils le doivent à tous égards.

M. de Chauvelin, l'ami du roi *, a été frappé d'apoplexie, dans les petits appartemens, et est mort subitement en jouant avec le roi. Il est universellement regretté. Il joignait à beaucoup de finesse dans l'esprit, le caractère le plus aimable. Peu de jours après sa mort, le roi fut à Choisy ; un des chevaux de son attelage s'abattit et mourut sur la place. Quand on vint dire cet accident au roi, il répondit : *C'est comme ce pauvre Chauvelin.* Tout le monde cite, avec indignation, ce mot étrange ; et peut-être n'a-t-il pas l'atrocité qu'on y trouve ; ce n'est peut-être qu'une bêtise, qu'une espèce de naïveté ridicule. Quelqu'un qui était dans la voiture du roi, m'a protesté qu'il a fait cette odieuse comparaison avec *attendrissement.* Cependant, le roi ne manque pas d'esprit. On cite de lui plusieurs bons mots ; et il écrit, dit-on, fort bien.

* Louis XV.

Mais on juge trop légèrement les rois sur des mots irréfléchis et sur des phrases déplacées qui leur échappent quelquefois. On ne songe pas qu'ils n'ont *aucun usage du monde.* Ils ne causent point ; quand ils parlent, c'est beaucoup, c'est tout. Leurs mauvaises plaisanteries ne tombent point ; ils ne sont jamais rectifiés par une partie piquante, ni formés par la conversation. D'après tout cela, il faut avouer qu'un roi qui a du goût, et qui n'en manque en rien, est une espèce de prodige. Voilà ce qu'était Louis XIV, quoiqu'il eût eu l'éducation la plus négligée. Mais aussi, loin de craindre les gens d'esprit, il se plaisait à les rassembler autour de lui ; et toutes les femmes qu'il aima, furent très-distinguées par leur esprit.

Je viens de lire une satire en vers de M. C******, contre certains académiciens et les encyclopédistes.

Quoi ! dit l'auteur.

Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
Dorat impertinent*, Condorcet ennuyeux,

Et

---

* Dorat n'était ni académicien, ni encyclopédiste.

Et Thomas assommant, quand sa lourde éloquence
Souvent, pour ne rien dire, ouvre une bouche immense.

La *bouche immense* de M. Thomas, est une expression très-plaisante, et qui peint à merveille l'emphâse de cet écrivain. Nous avons bien encore quelques auteurs qui ouvrent aussi des *bouches immenses*, pour dire pompeusement des trivialités, ou pour se louer eux-mêmes, ou pour débiter des phrases inintelligibles.

J'ai dîné aujourd'hui avec M. de Rhullière. Il a beaucoup d'esprit ; mais la manie de tirer des résultats piquans des plus petites choses, le fait souvent tomber dans la puérilité. Il me semble que son esprit a plus de finesse que d'étendue. Il est de ces gens qui se croient *observateurs*, parce qu'ils sont curieux et malins. Je croirais que, pour bien observer, il faut sur-tout une parfaite impartialité, et la méchanceté n'est jamais impartiale. Pendant le dîner, M. de Rhullière m'a conté que, voyageant il y a quelques années, il se trouva dans une voiture publique, avec une très-jeune religieuse ; il lui demanda à quel âge elle avait fait

fait ses vœux.—Ah ! monsieur, répondit-elle en soupirant, il y a un an, j'avais seize ans, j'étais bien jeune alors !. . . . Ce trait est joli, je répondrais qu'il est vrai ; je ne crois pas que M. de Rhullière puisse inventer un mot naïf.

Je viens de passer trois semaines à Rambouillet, j'ai observé que les étiquettes sont beaucoup plus rigoureusement suivies là que chez les autres princes, et cela doit être : les princes légitimes ont toujours une sorte d'inquiétude vague sur leurs prérogatives, que ne sauraient avoir les véritables princes du sang. Cette réflexion n'a certainement pas pour objet M. le duc de Penthièvre, qu'une vertu parfaite (parce qu'elle vient de la véritable source de la perfection) met au-dessus de toutes les petitesses de l'orgueil. L'observance minutieuse des étiquettes n'est en lui qu'une habitude contractée dès l'enfance, et entretenue, à dessein, par les gens qui lui sont attachés. Mais ce qu'il ne doit qu'à ses propres lumières et à la sagesse de son esprit, c'est cette politesse exacte, attentive, qui le distingue entre tous les princes : il n'y a point de particulier qui en

ait

ait une aussi recherchée, et nul homme de la société ne montre aux femmes plus d'égards, et ne les traite avec plus de respect : aussi la noblesse (toujours en querelle avec les princes) ne lui a-t-elle jamais rien disputé. M. le duc de Penthièvre est trop pieux, trop charitable pour avoir du faste. Il ne donne point de fêtes, point de bals ; il donne rarement de grands soupers. Il sait faire de sa fortune une autre usage, et cependant, dès qu'il ouvre sa porte, tout le monde y court avec empressement ; en lui rendant des hommages, on ne pense point se soumettre à une vaine formalité, on croit remplir un devoir indispensable. Disons, à la gloire des gens du monde, que si l'intérêt et le plaisir leur font faire tant de démarches, la vertu bien reconnue les attire aussi : ils y croient difficilement ; mais lorsqu'elle ne leur paraît ni douteuse, ni suspecte, ils savent l'honorer.

J'ai vu à Rambouillet mademoiselle Bagarotti, sur laquelle le chevalier de Boufflers a fait une chanson si plaisante ; elle m'a conté d'un de ses amis un trait qui m'a frappé. C'est un financier très-riche, qui n'a qu'un fils unique.

unique. Ce jeune homme, né avec de l'esprit et de l'intelligence, avait une telle passion pour le jeu, qu'il employait tous ses momens de loisir à jouer aux cartes, et sans cesse distrait par ce goût, il n'apprenait rien. Cette passion bien avérée (l'enfant avait alors douze ans), le père lui ôta tous ses maîtres, et lui dit, " Je vois avec peine que vous n'avez de goût " que pour le jeu ; vous n'aurez par conséquent aucun agrément dans la société : mais " comme vous serez joueur, je veux du " moins que vous ne soyez dupe que le moins " possible. Ainsi, au lieu des maîtres que " vous aviez, je vous en donnerai de tous les " jeux imaginables." En effet, on lui donna des maîtres de piquet, de wisk, de quadrille, de tri, d'hombre, de comète, de tric-trac, d'échecs, de dames, &c. On le réveillait avec le jour pour prendre ses leçons, on ne lui laissait pas un moment de repos, il fallait jouer sans relâche du matin au soir ; ce qui lui inspirait une telle aversion pour le jeu, qu'il l'a toujours détesté depuis. Il demandait avec instance ses anciens maîtres, on se fit long-temps prier ; enfin, on les lui rendit au bout de six mois.

mois. Il se remit à l'étude avec ardeur et constance. Il a maintenant vingt-deux ans, et est un excellent sujet.

Il existe un homme jeune, beau, sensible, né avec les passions les plus impétueuses et l'imagination la plus ardente ; et cet homme, libre, indépendant, presqu'entièrement livré à lui-même depuis dix ans, aimant le monde et la société, a toujours été à l'abri des piéges du vice et des séductions de l'amour et de la volupté. Qui peut donc le maîtriser ainsi ? Les principes ? Non. Entièrement dominé par son imagination, il est incapable de réfléchir. — Une grande passion. — Non. L'ardeur de ses sens le porte sans cesse à l'inconstance ; et la délicatesse de son goût, l'*exigeance* naturelle d'une âme passionnée que des sentimens faibles ne sauraient satisfaire, suffiraient encore pour le préserver d'un attachement véritable. Tout l'attire et rien ne le fixe : qui l'empêche donc de se livrer à l'attrait du plaisir, qui peut le garantir de la contagion de l'exemple ? — Raisonneurs et philosophes, humiliez-vous. . . . . C'est un prestige

prestige qui le retient. C'est une folie qui produit en lui tous les résultats d'une profonde sagesse. Réfléchissez, analysez, dissertez, mais ne contestez pas. Le fait est vrai, ce serait le sujet d'un beau roman ; pour moi, je me borne à le conter avec précision et simplicité, le voici :

Le vertueux comte de ***, devenu veuf à cinquante ans, se retira du monde et des affaires, donna la démission de tous ses emplois, et fut s'établir dans une terre éloignée de Paris, avec son fils unique âgé de cinq ans. Le comte avait servi trente ans avec distinction ; il crut avoir acquis le droit de vivre, enfin, suivant son goût ; et il se consacra, sans distraction et sans réserve, au devoir si doux d'élever son fils. Le jeune Gustave répondit parfaitement à ses soins ; il joignait aux plus heureuses dispositions, un attachement passionné pour son père, et quelle éducation peut manquer de réussir lorsque l'élève, par son cœur et par son esprit, est en état d'apprécier le dévouement d'un excellent instituteur ? Gustave devint un jeune homme accompli. Quand il eut atteint sa dix-huitième année, son père voulut le faire voyager, et désirant

sirant qu'il connût, avant tout, son propre pays, il le mena d'abord à Paris. Mais au bout de trois semaines le comte y tomba malade ; et bientôt, réduit à l'extrémité, il ne s'abusa point sur son état, et il eut besoin de toute sa piété pour se résigner, non à quitter la vie, mais à laisser son fils sans mentor et sans guide, à l'époque dangereuse où toutes ses passions se développaient avec énergie. Le comte, fils d'un Allemand et veuf d'une Irlandaise, n'avait point de parens en France, et son cœur se déchirait, en pensant à tous les dangers qui allait environner l'unique objet de son affection et de ses espérances ; mais la religion, toujours utile et secourable, en lui commandant de se soumettre, lui offrit les seules consolations qu'il fût en état de recevoir. Il remit, avec confiance, son fils sous la protection de l'Être tout-puissant, et ses mortelles inquiétudes se calmèrent. Quelques instans avant d'expirer, il appela son fils, pour l'embrasser encore, et pour lui donner sa dernière bénédiction. Le désolé Gustave se précipitant à genoux au chevet du lit, saisit la main glacée de son père, et l'arrosa de larmes. Mon fils, dit le vieillard mourant, je t'ai consacré

sacré quinze années de ma vie ; afin de jeter dans ton âme les semences de la vertu, j'ai mis en usage tout ce que Dieu m'avait donné de talens et de lumières ; je n'ai pensé que pour toi, je n'ai vécu que pour ton avenir. La mort ne saurait rompre ces liens d'amour et de reconnaissance qui nous unissent ; tes vertus m'appartiennent, j'en recevrai le prix dans l'éternité, ce sera jouir de mon ouvrage ; oui, mon fils, dans ce livre de vie, où toutes nos œuvres sont retracées en caractères ineffaçables, tes bonnes actions me seront comptées, tu n'en feras point dont je ne doive partager avec toi la récompense. Mon père, s'écria Gustave, que deviendrai-je et que serai-je sans vous ? . . . Mon fils, reprit le comte, je veillerai sur toi. . . . O mon vertueux père ! interrompit Gustave avec enthousiasme, si jamais je suis tenté de m'égarer, daignez m'apparaître sous cette forme vénérable et chérie, et je reprendrai le sentiment de mes devoirs et l'amour sacré de la vertu. A ces mots, le vieillard élevant vers le ciel ses mains défaillantes : Grand Dieu ! s'écria-t-il, écoute la voix de cet enfant. . . . Au pied du tribunal suprême où je vais paraître, s'il est permis d'espérer un

prodige, j'oserai te demander d'exaucer le souhait formé par l'innocence craintive et par la piété filiale, et. . . . tu ne rejetteras point ma prière. Ces paroles prononcées avec force, émurent Gustave jusqu'au fond de l'âme; elles restèrent gravées dans sa mémoire, et produisirent sur son imagination une impression profonde et ineffaçable. . . . .

Il se souleva pour embrasser son père expirant, et au moment même, il reçut son dernier soupir.

La douleur de Gustave fut violente et durable. Il passa une année entière dans la retraite, et dans cette solitude, se rappelant sans cesse le dernier discours de son père, il acheva, par ses méditations mélancoliques, d'égarer son imagination et de la frapper sans retour. Le comte, par son testament, avait donné pour tuteur à son fils, un homme d'une probité parfaite, mais d'un caractère indolent et facile qui ne lui permettait ni de surveiller, ni de guider son pupille. Il l'introduisit dans le monde et dans la bonne compagnie; ensuite il cessa totalement de s'occuper de lui. Gustave, aimable, intéressant, d'une figure charmante, eut les plus brillans succès dans la

société. Il se lia intimement avec un jeune homme sans mœurs et sans principes, mais d'un extérieur agréable et doux, il se nommait Selnange. Un jour, il mena Gustave au concert spirituel, pour lui faire entendre une Italienne nouvellement arrivée, qui chantait d'une manière ravissante. Gustave aimait la musique avec passion ; la cantatrice était jeune et belle, il en devint éperdument amoureux. Selnange, amant d'une sœur de la chanteuse, donna le lendemain un grand souper, où les Italiennes qui possédaient différens talens furent invitées, et Gustave s'y trouva. Rosara, c'est ainsi que se nommait la cantatrice, acheva de séduire Gustave par ses talens, ses grâces et ses agaceries. Gustave n'ignorait pas que Rosara n'était qu'une courtisane, mais il n'avait jamais vu réunis tant de charmes et de moyens de plaire. Rosara n'était occupée que de lui ; elle avait de la décence et de l'ingénuité dans les manières, avec une physionomie pleine d'expression et de sentiment ; il n'en faut pas tant pour tourner une tête de dix-neuf ans. Gustave promit d'aller chez elle le lendemain, et Selnange se chargea de l'y conduire, car sa maîtresse,

maîtresse, sœur de Rosara, logeait dans la même maison.

Le jour suivant, à dix heures du soir, Gustave, mené par Selnange, se rendit dans la rue Traversière, où demeuraient les deux Italiennes. La voiture ne pouvant entrer dans la cour, on s'arrêta devant la porte, on descendit. Gustave était ému de plus d'une manière ; un souvenir frappant qu'il voulait vainement repousser, troublait tout le bonheur qu'il se promettait. . . . . Le cocher demande les ordres de Selnange qui lui répond : *A trois heures du matin.* . . . . On entre dans la maison, la cour n'était point éclairée ; au milieu d'une obscurité profonde, à peine Gustave a-t-il franchi le seuil de la porte, à peine a-t-il fait les premiers pas dans le sentier du vice, qu'il recule en frémissant ; son imagination frappée lui présente un objet imposant et terrible. . . . Il voit la figure vénérable de son père, percer la terre, s'élever lentement, se placer sur son chemin, et s'arrêter devant lui, dans une effrayante immobilité, comme pour l'obliger à retourner en arrière. . . . Gustave chancelle et s'appuie contre le mur. Un cri de terreur s'échappe de sa bouche. . . . Qu'est-ce donc ?

lui demande Selnange. Dieu !. . . . dit Gustave d'une voix étouffée, Dieu ! c'est lui, c'est lui-même, il est là !. . . . . Eh quoi, reprit Selnange, que vois-tu donc ?. . . . Ah !. . . s'écria Gustave éperdu, je vois. . . . . *je vois ma conscience.* En prononçant ces mots, il tombe évanoui dans les bras de Selnange. Ce dernier n'entendit pas les paroles étranges que venait de proférer Gustave, il attribua cet accident à des causes purement physiques. Il appela du secours, un domestique accourut avec une lumière. On porta Gustave dans la maison ; là, Gustave reprit aussitôt l'usage de ses sens. Son ami lui dit qu'il n'avait point fait avertir Rosara dans la crainte de l'inquiéter. Ce nom de *Rosara* ranima Gustave : Quoi, dit-il, est-elle ici ?. . . . Viens, répondit Selnange, sa vue seule achevera de te guérir. En parlant ainsi, il entraîna Gustave troublé, égaré, n'osant résister, mais cédant avec crainte et remords. . . . . A la porte d'un cabinet, Selnange s'arrête, ouvre cette porte, et disparaît. Gustave se trouve à l'entrée d'un cabinet délicieux qui lui parut le temple de l'Amour, et au fond duquel il apperçut la belle Rosara assise sur un canapé. Transporté hors

de

de lui, il allait oublier sa terreur et son père, Rosara elle-même lui rendit ses remords; elle se leva pour aller à sa rencontre, elle aurait dû l'attendre.... Elle s'avança vers lui les bras ouverts. Gustave ne vit plus en elle qu'une courtisane.... Au même instant il pâlit, ses cheveux se hérissèrent sur sa tête.... il apercevait le fantôme tutélaire se plaçant entre lui et Rosara.... Oh ! pardonne, s'écria-t-il, pardonne ...je vais t'obéir. A ces mots, laissant Rosara pétrifiée d'étonnement, il s'élance hors du cabinet, traverse les appartemens comme un éclair, descend rapidement l'escalier, et sort de cette dangereuse maison pour n'y rentrer jamais.

Depuis cette aventure, l'imagination de Gustave a toujours reproduit à ses yeux le spectre de son père, toutes les fois qu'il a voulu s'écarter de ses principes. Il s'est marié, et quoiqu'il n'ait point d'amour pour sa femme, il est le plus fidèle des époux, car il est le plus irréprochable de tous les hommes. Il est donc quelquefois des illusions salutaires...

Tous les gens distraits réussissent dans le monde, chacun les aime, non-seulement parce

qu'ils amusent, et fournissent sans cesse de nouveaux sujets de conversation, mais aussi, parce qu'ils sont hors d'état de feindre et de dissimuler. Les deux hommes les plus distraits que je connaisse, sont M. d'Osmont et M. de Roquefeuille ; le dernier m'a dit que son frère est infiniment plus distrait que lui, ce qui est difficile à croire ; il m'en a conté une infinité de traits ; j'en citerai deux assez plaisans. Le comte de Roquefeuille fut nommé par M. le duc de Penthièvre, gouverneur de M. le prince de Lamballe, âgé alors de sept ans. Le soir même de cette nomination, M. de Roquefeuille, suivant l'usage, vint s'établir dans la chambre du jeune prince pour y passer la nuit. Le prince dormait depuis long-temps, lorsque le nouveau gouverneur qui joignait à sa distraction une vue extrêmement basse, voulant se coucher, se trompa de lit, et prenant son élève endormi pour un grand chien danois qui, jusqu'alors, avait couché dans sa chambre, il poussa de toutes ses forces le prince, et le culbuta rudement dans la ruelle, en criant : *A bas Patau* ; le prince, froisssé, meurtri, jetta des cris perçans, toute la maison fut en rumeur. Heureusement que l'enfant en fut quitte pour quel-

quelques légères contusions, et M. de Roquefeuille pour la plus vive frayeur qu'il eût éprouvée de sa vie. Le lendemain, il s'agissait de présider aux leçons ; on était en hiver, et à cinq heures après-midi ; le prince, le précepteur et M. de Roquefeuille passèrent dans un petit cabinet. Le gouverneur s'assit auprès d'une table sur laquelle étaient posées deux bougies, et le précepteur commença une lecture tout haut. M. de Roquefeuille qui, jusqu'à cette époque, avait eu la coutume, lorsqu'il était couché, de faire lire tous les soirs son valet de chambre, se crut dans son lit, et sentant qu'il allait céder au plus doux sommeil; tout-à-coup, il interrompit le lecteur, en disant : *C'est assez :* en même temps, il souffla les deux bougies, et s'endormit profondément. Il ne fut réveillé que par les éclats de rire et les niches de son élève qui trouvait cette manière de présider aux lectures, beaucoup plus amusante que les lectures mêmes.

La guerre est plus terrible que jamais entre les *Gluckistes* et les *Piccinistes*. Les deux partis

écrivent, déraisonnent, se disent des injures ; personne ne s'entend, mais l'on se hait avec fureur. C'est une odieuse et ridicule chose que l'esprit de parti, ou, pour mieux dire, l'amour-propre qui produit tous ces excès. Je ne m'accoutume point à voir des gens qui ne sauraient pas déchiffrer un air, ni distinguer dans un prélude un accord faux d'une dissonance, juger du mérite d'une *partition*. Je m'afflige de voir le chevalier de Chastelux, qui n'a pas la moindre notion de musique, déclamer d'une manière si extravagante contre *Alceste* et *Iphigénie*, et soutenir que Gluck est *un barbare*. L'autre jour, en présence de beaucoup de témoins, il voulut engager une dispute sur ce sujet, avec le marquis de Clermont, qui est très-bon musicien.* Mon ami, lui répondit M. de Clermont, je vais te chanter un air, et si tu peux en battre juste la mesure, je disputerai ensuite avec toi tant que tu voudras sur Gluck et sur Piccini. Le chevalier eut la prudence de se défier

* Celui qui fut depuis, ambassadeur à Naples.

défier assez de son oreille pour ne pas accepter cette embarrassante proposition. Et c'est cette oreille si *délicate* qui ne peut supporter la musique *baroque* d'Iphigénie !

Gluck vient toujours deux ou trois fois la semaine, passer les soirées chez moi. Sans voix, sans doigts, il est ravissant lorsqu'il chante ses beaux airs en s'accompagnant du piano. Le génie n'a besoin ni d'agrément ni de fini, du moins il peut s'en passer. Quand on est profondément touché, que peut-on désirer encore ?

Gluck parle de Piccini avec justice et simplicité. On sent que c'est sans ostentation qu'il est équitable. Cependant, il disait, hier, que si le *Roland* de Piccini réussit, il le refera. Ce mot est remarquable, mais il est d'un genre qui ne me plaira jamais. Un langage constamment modeste est de si bon goût !

———

J'ai passé toute ma matinée à Saint-Denis. Madame la duchesse de Chartres allait aux Carmelites, faire une visite à madame Louise ; j'ai désiré la suivre, elle a bien voulu m'y mener.

mener. De tout temps, les personnes qui ont eu assez de force dans le caractère pour renoncer au faste et à la grandeur, ont excité l'admiration et la curiosité de tous les hommes. Il y a dans les *abdications* une sorte de magnanimité qui frappe et qui console le vulgaire : on aime à voir mépriser le rang où l'on ne peut atteindre. Il n'a fallu souvent que de l'audace et du bonheur pour s'élever au trône ; mais pour en descendre volontairement, pour le quitter avec calme et réflexion, il faut une âme peu commune et une véritable philosophie. Et, quelle *abdication* que celle de la fille d'un souverain, d'un roi de France, quittant, sans retour, le palais de Versailles, pour habiter, jusqu'au tombeau, une cellule ! . . . Mon imagination me présentait tous les détails de ce sacrifice, et je ne pouvais concevoir qu'une personne de trente-cinq ans, élevée dans la pompe et dans la mollesse, pût supporter le genre de vie de ces austères récluses. Ces pensées m'occupaient sur la route de Saint-Denis, et je suis entrée avec émotion dans le parloir des Carmelites. Un instant après, le rideau de la grille a été tiré, et madame Louise

a paru. Je ne puis exprimer la surprise que j'ai éprouvée en jetant les yeux sur elle. Madame Lousie qui était si maîgre et si pâle, est extrêmement engraissée : elle a le teint le plus frais, et des couleurs très-vives. . . . . O paix de l'âme ! Doux accord des opinions et des sentimens, avec les actions, la conduite et le genre de vie ! C'est vous qui formez le bonheur ! c'est vous qui donnez cette sérénité céleste qui maintient l'équilibre de nos forces, qui conserve le mouvement égal et salutaire des ressorts de notre existence ! Lorsque rien de ce qu'on voit et de ce qu'on entend ne peut blesser et contrarier, que tout ce qui nous entoure est en harmonie avec nous, que nulle discordance, nulle opposition, ne troublent le calme de nos pensées, que tout doit fixer notre imagination et nos regards sur l'objet qui nous touche, et sur le but vers lequel nous courons, lorsqu'enfin l'exemple universel nous soutient dans notre marche, n'est-on pas aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre ? . . . . Madame Louise permet les questions, et y répond brièvement, mais avec bonté. Je désirais savoir quelle est la chose à laquelle, dans son

nouvel état, elle a eu le plus de peine à s'accoutumer. Vous ne le devineriez jamais, a-t-elle répondu en souriant. C'est de descendre seule au petit escalier. Dans les commencemens, a-t-elle ajouté, c'était pour moi le précipice le plus effrayant, j'étais obligée de m'asseoir sur les marches, et de me traîner, dans cette attitude, pour descendre.

En effet, une princesse qui n'avait descendu que le grand escalier de marbre de Versailles, en s'appuyant sur le bras de son *chevalier d'honneur*. . . . et entourée de ses pages, a dû frémir en se trouvant livrée à elle-même sur le bord d'un escalier bien roide, en colimaçon. Elle connaissait, long-temps d'avance, toutes les austérités de la vie religieuse ; pendant dix ans, elle en avait secrètement pratiqué la plus grande partie dans le château de Versailles, mais elle n'avait jamais pensé aux *petits escaliers*. Ceci peut fournir le sujet de plus d'une réflexion sur l'éducation ridicule, à tant d'égards, que reçoivent, en général, les personnes de ce rang, qui, dès leur enfance, toujours suivies, aidées, escortées, sifflées, prévenues, sont ainsi privées de la plus grande

partie

partie des facultés que leur a données la nature. (*)

Voici un joli mot de la comtesse Amélie. Quoiqu'elle ait une conduite irréprochable, elle se permet quelquefois des plaisanteries sur les ridicules de son mari. Un jour qu'elle s'en moquait, en présence de sa belle-mère ; vous oubliez, lui dit cette dernière, que vous parlez de mon fils. Il est vrai, maman, répondit la comtesse Amélie, je croyais ne parler que de votre gendre.

M. le prince de Conti (†) est le seul des princes du sang qui ait le goût des sciences et de la littérature, et qui sache parler en public. Il a une beauté, une taille et des manières imposantes. Personne ne sait dire des choses

---

(*) Les princes aujourd'hui, sont mieux élevés, sur-tout en Angleterre, en Prusse, &c. ; mais l'auteur écrivait ceci en 1773.

(†) Le père de celui qui est en Espagne.

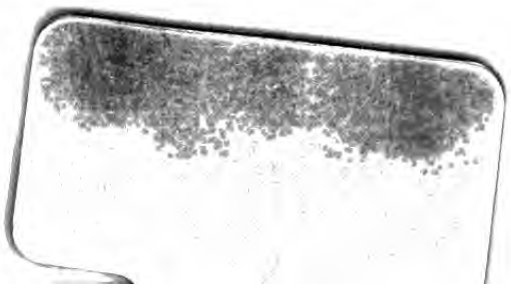
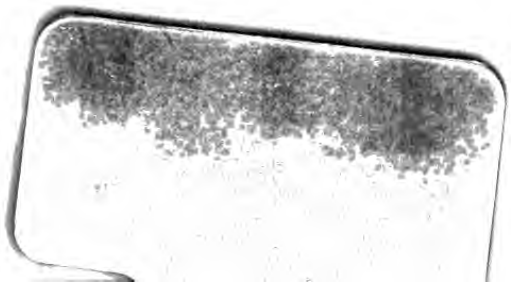
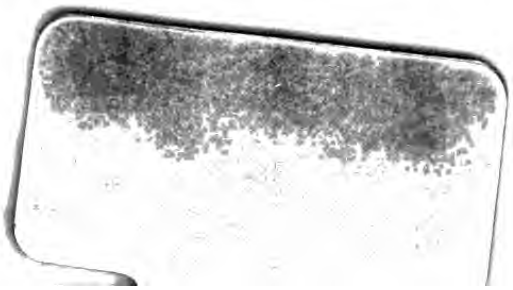
ses obligeantes avec plus de finesse et de grâce ; et, malgré ses succès auprès des femmes, il est impossible de découvrir en lui la plus légère nuance de fatuité. Il est aussi le plus magnifique de nos princes ; on est chez lui comme chez soi. Dans les grands voyages de l'Isle-d'Adam, chaque dame a des chevaux et une voiture à ses ordres, et, n'étant obligée de descendre dans le salon qu'une heure avant le souper, elle est maîtresse de donner à dîner, tous les jours, dans sa chambre, à sa société particulière. Comme le prince ne dîne point, il veut épargner aux femmes la peine de descendre dans une salle à manger, et l'ennui de se trouver avec cent personnes. La représentation est réservée pour le soir ; mais on a joui, durant toute la journée, d'une liberté parfaite, et du charme d'une société intime. Quel dommage que ce prince aimable ait l'étrange manie d'affecter quelquefois un despotisme et une dureté qui ne sont nullement dans son caractère ! Voici un trait dont j'ai été témoin : Un jour que nous passions d'un salon dans une pièce voisine, pour aller entendre la messe, M. de Chabriant arrêta M. le prince de Conti,

pour

pour lui demander ses ordres sur un braconier qu'on venait de prendre. A cette question, M. le prince de Conti élevant extrêmement la voix, répondit froidement : *Cent coups de bâton et trois mois de cachot* ; et il poursuivit son chemin, avec l'air du monde le plus tranquille. Ce sang-froid, uni à cette cruauté, me fit frémir. L'après-midi, me trouvant auprès de M. de Chabriant, il me fut impossible de ne pas lui parler du pauvre braconier, et de l'arrêt barbare prononcé par le prince. Bon, répondit en riant M. de Chabriant, *il ne parlait que pour la galerie* ; je connais cela ; jamais, un seul de ses ordres tyranniques donnés en public, n'a éte exécuté ; et quant au braconier qui vous intéresse, il sera seulement banni de l'Isle-Adam pour deux mois, et pendant ce temps, monseigneur prendra secrètement soin de sa famille qui est très-nombreuse. Voilà l'ordre qu'il m'a donné, tout bas, en sortant de la messe. Quoi ! repris-je, ce n'est point un premier mouvement de colère qui lui fait prononcer ces odieuses sentences ? — Non, c'est seulement *une prétention* ; il veut, de temps en temps, paraître redoutable et terrible.

Madame

Madame de Rochambault m'a conté de lui, un joli trait de galanterie et de magnificence. Madame de B***, dans sa jeunesse, dit un jour, en présence de ce prince, qu'elle voulait avoir le portrait en miniature de son serin, dans une bague ; M. le prince de Conti offrit de faire faire *le portrait* et la bague, ce que madame de B*** accepta, à condition que la bague serait montée de la manière la plus simple, et qu'elle n'aurait aucun entourage. En effet, la bague n'eut qu'un petit cercle d'or ; mais au lieu de cristal, pour recouvrir la peinture, on employa un gros diamant que l'on rendit aussi mince qu'une glace. Madame de B*** s'apperçut de cette magnificence ; elle fit démonter la bague, et renvoya le diamant ; alors, M. le prince de Conti fit broyer et réduire en poudre ce diamant, et s'en servit pour sécher l'encre du billet qu'il écrivit, à ce sujet, à madame de B***.

FIN.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, & Baylis,
Great Queen Street, à Londres.